



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

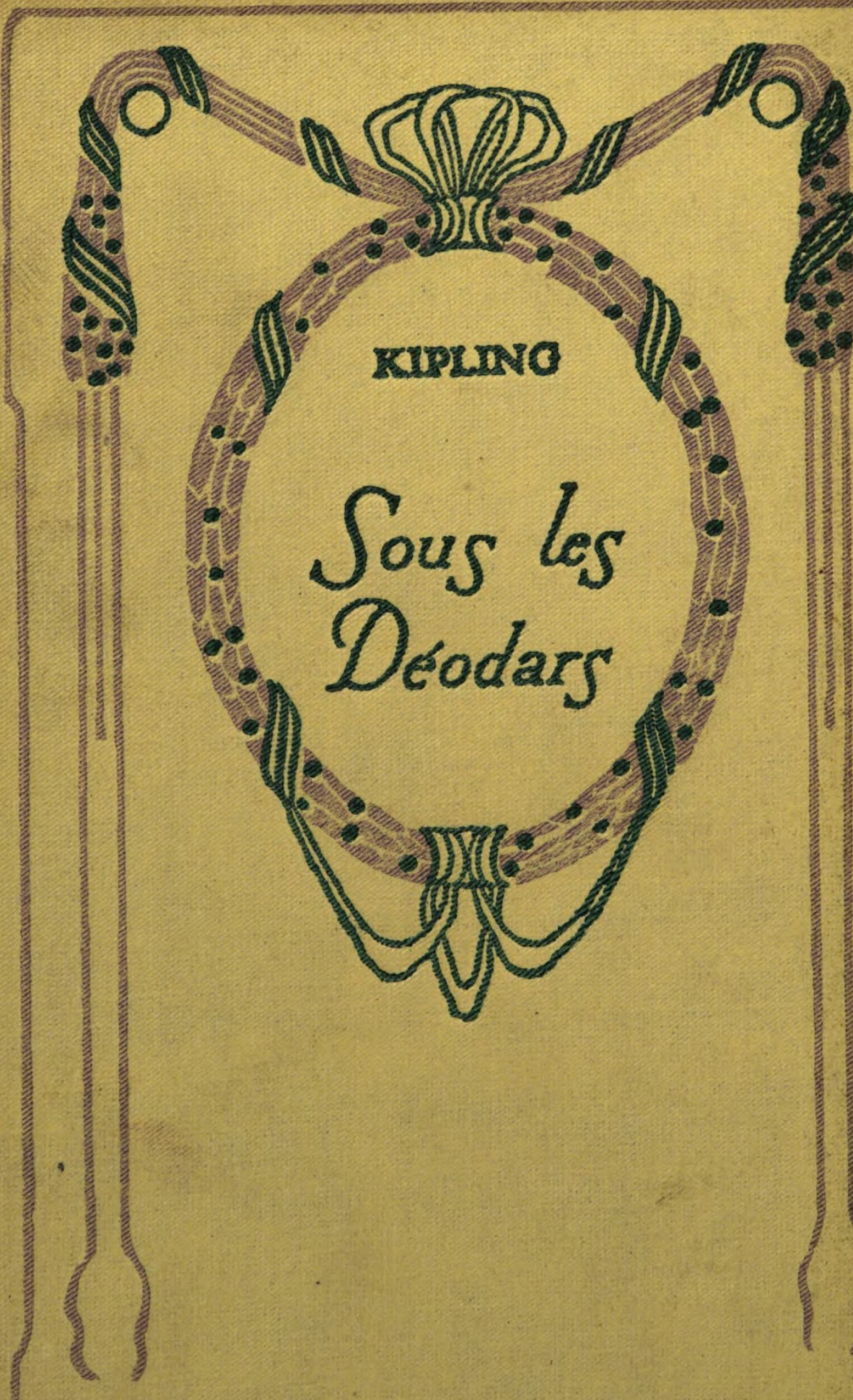
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



KIPLING

*Sous les
Déodars*

256 f. 2503



Sous les Déodars

(Under the Deodars)

DU MÊME AUTEUR
DANS LA « COLLECTION NELSON »

SIMPLES CONTES DES COLLINES. 1 vol.
NOUVEAUX CONTES DES COLLINES. 1 vol.

N

N

Sous les Déodars

(Under the Deodars)

Par
Rudyard Kipling

Traduit de l'anglais
par Théo Varlet



Paris
Nelson, Éditeurs
25, rue Denfert-Rochereau
Londres, Édimbourg et New-York
1925

N

N



RUDYARD KIPLING

(Né en 1865)

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE

PRINTED IN GREAT BRITAIN



	<i>Pages</i>
<i>Au bord du précipice</i>	7
<i>Une comédie au bord de la route</i>	19
<i>L'éducation d'Otis Yeere</i>	41
<i>Une femme de second choix</i>	82
<i>Le rickshaw fantôme</i>	117
<i>Mon histoire vraie de revenant</i>	162
<i>La montagne de l'illusion</i>	178
<i>Un simple sous-lieutenant.</i>	197
<i>Bé, bé. Mouton Noir</i>	225



SOUS LES DÉODARS ¹

AU BORD DU PRÉCIPICE

On dit que ce fut une lame de fond...
Le Seigneur qui l'envoya sait toute la vérité,
Mais dans mes oreilles je garderai toujours
L'avertissement que laissèrent tomber les cloches,
Ces cloches terribles pour moi
Qui dans la nuit appelaient : « Enderby ! »

Jean Ingelow.

IL Y AVAIT une fois un Homme et sa Femme,
plus un Tertium Quid.

Tous trois furent imprudents, mais surtout la Femme. Ils auraient dû : l'Homme surveiller sa Femme, celle-ci éviter le Tertium Quid, et ce dernier épouser une femme pour son propre compte, après flirtage loyal et franc, à quoi personne ne peut décemment trouver à redire, du côté de Jakko ou de l'Observatoire. Quand on voit passer sur un poney blanc d'écume un jeune homme qui, le chapeau en arrière, dévale la montagne à quinze milles à l'heure

¹ *Déodar*, nom du cèdre de l'Himalaya.

pour aller retrouver une jeune fille qui sera, comme il convient, surprise de le rencontrer, on ne manque pas d'approuver ce jeune homme, à qui on souhaite une nomination dans l'état-major, on s'intéresse à son bonheur, et le moment venu, on offre aux nouveaux époux une pince à sucre ou une selle de dame, selon ses moyens et sa générosité.

Le Tertium Quid dévalait la montagne sur son cheval ; mais c'était pour aller retrouver la Femme de l'Homme ; et quand il montait la pente au galop, c'était dans le même but. L'Homme était dans les plaines, à gagner de l'argent pour que sa Femme pût le dépenser en toilettes et en bracelets de 400 roupies¹ et autres babioles aussi peu coûteuses. Il trimait dur, et lui envoyait chaque jour une lettre ou une carte postale. Elle aussi lui écrivait chaque jour, et lui disait qu'elle aspirait à le voir monter à Simla². Tandis qu'elle écrivait ses billets, le Tertium Quid était là, penché sur son épaule, à rire. Après quoi tous deux montaient à cheval et s'en allaient ensemble au bureau de poste.

Or, Simla est un endroit singulier, aux usages spéciaux ; il faut y avoir passé au moins dix sai-

¹ La roupie vaut, au pair, 2 fr. 75 environ.

² Simla : station d'altitude, au nord de la province de Pendjab, sur le versant sud de l'Himalaya, et siège du gouvernement de l'Inde pendant l'été.

sons pour avoir le droit de porter un jugement sur preuves indirectes, qui sont en justice les moins dignes de confiance. Pour ces raisons, et pour d'autres qu'il est superflu d'exposer, je m'abstiens de décider nettement s'il y avait rien d'irréremédiablement coupable dans les relations entre la Femme de l'Homme et le Tertium Quid. Dans l'affirmative, et sur ce point vous devez vous faire une opinion par vous-même, c'était la faute de la Femme. Elle avait des allures de jeune chatte, avec le plus souvent un air velouté de douce innocence. Mais elle était terriblement savante et experte dans le mal, et de temps à autre, quand le masque tombait, les hommes s'en apercevaient, frissonnaient... et reculaient presque. Les hommes sont parfois délicats, et les moins délicats des hommes sont toujours les plus exigeants.

A Simla on a une façon peu ordinaire d'envisager les amitiés. Certaines liaisons qui ont mis une demi-douzaine de saisons à se former et à se cristalliser, deviennent sacro-saintes presque à l'égal d'un lien matrimonial, et sont révérees comme telles. Par contre, certaines liaisons également anciennes, et selon toutes apparences, également respectables, n'arrivent jamais à obtenir la consécration officielle ; tandis qu'un rapprochement né du hasard et qui ne date pas de deux mois, usurpe la position qui

de droit revient à son aînée. Il n'y a pour régler ces matières aucune loi réductible en mots imprimés.

Certaines gens sont doués d'un privilège qui leur assure une indulgence illimitée, alors que les autres en sont privés. La Femme de l'Homme était dans ce dernier cas. Si elle regardait par-dessus le mur de son jardin, par exemple, les femmes l'accusaient de leur voler leurs maris. Elle se plaignait hautement de n'avoir pas l'autorisation de choisir elle-même ses amis. Et lorsque, tout en vous disant cela, elle portait son gros manchon blanc à ses lèvres et vous considérait par-dessus, de dessous ses sourcils, vous restiez persuadé qu'on la calomniait outrageusement, et que l'instinct de toutes les autres femmes les trompait sans exception : ce qui était ridicule. Elle n'avait pas l'autorisation de posséder en paix le Tertium Quid ; et elle était si étrangement faite que, la lui eût-on accordée, elle n'aurait pas goûté cette paix. Elle aimait à revêtir d'une apparence d'intrigue jusqu'à ses actions les plus ordinaires.

Au bout de deux mois, quand ils eurent parcouru à cheval d'abord le tour de Jakko, puis celui de l'Elysium, et de Summer Hill, et de l'Observatoire, puis le chemin de Jutogh, et finalement dans le crépuscule la route carrossable aller et retour jusqu'à la brèche de Tara Devi, elle déclara au Tertium Quid :

— Frank, les gens disent que nous sommes beaucoup trop ensemble, et les gens sont bien méchants.

Le Tertium Quid se caressa la moustache et répondit que ces méchantes gens étaient indignes de l'attention des gens comme il faut.

— Mais ils ont fait pis que parler — ils ont écrit — écrit à mon mari, j'en suis certaine, dit la Femme de l'Homme.

Et elle prit dans la pochette de sa selle une lettre de son mari, qu'elle tendit au Tertium Quid.

C'était une lettre honnête, écrite par un homme honnête alors en train de rissoler dans les plaines à raison de 200 roupies par mois (car il en donnait 850 à sa femme), vêtu d'un *banian*¹ de soie et d'un pantalon de coton. Cette lettre disait que peut-être elle n'avait pas songé à l'imprudence qu'il y avait à permettre que son nom fût si fréquemment associé à celui du Tertium Quid ; qu'elle était trop enfant pour percevoir les dangers que cela entraînait ; que lui, son mari, serait le dernier au monde à intervenir jalousement dans ses petites distractions et dans ses sympathies, mais que néanmoins elle ferait bien de laisser tomber le Tertium Quid en douceur et par égard pour son mari. La lettre, édulcorée par maints jolis petits noms de tendresse, amusa

¹ Sorte de veste indigène.

beaucoup le Tertium Quid. Elle et lui rirent en la lisant, si bien qu'un spectateur éloigné de cinquante mètres eût pu voir leurs épaules onduler tandis que les chevaux allaient côte à côte, la tête basse.

Leurs propos ne valent pas d'être rapportés. Il suffit de savoir que le lendemain personne ne vit la Femme de l'Homme et le Tertium Quid ensemble. Ils étaient tous les deux descendus au cimetière, lequel, en règle générale, n'est visité par les habitants de Simla que dans les circonstances officielles.

Un enterrement à Simla, avec le clergyman à cheval, le cortège à cheval, et le cercueil qui grince, balancé entre les porteurs, offre le spectacle le plus démoralisant du monde, en particulier quand le convoi passe sous l'hôtel Ratcliffe, dans le creux aquatique et humide où le soleil est caché, et où tous les torrents de la montagne gémissent et pleurent de concert dans leur fuite vers les vallées.

Il arrive que des gens prennent soin des tombes, mais nous autres dans l'Inde changeons et sommes déplacés si fréquemment qu'au bout de la seconde année le mort n'a plus d'amis — plus rien que des connaissances, beaucoup trop occupées à s'amuser plus haut dans la montagne, pour visiter d'anciens camarades. L'idée de choisir un cimetière comme lieu de rendez-vous est nettement féminine. Un

homme aurait dit tout bonnement : « Laissons jaser. Nous irons sur le Mail. » Les femmes sont constituées autrement, surtout celles dans le genre de la Femme de l'Homme. Elle et le Tertium Quid goûtèrent leur société mutuelle parmi les tombes d'hommes et de femmes avec qui ils avaient causé et dansé peu auparavant.

Ils apportaient avec eux une épaisse couverture de cheval et s'asseyaient sur l'herbe, un peu à gauche de l'entrée inférieure, dans une dépression du terrain où les tombes occupées font place aux vides que l'on tient prêtes. Tout cimetière de l'Inde qui se respecte garde en permanence une demi-douzaine de tombes ouvertes pour parer aux hasards courants. Dans la montagne, elles sont plus fréquemment d'une taille minuscule, parce que les enfants qui arrivent là-haut des plaines basses, anémiés et débilités, succombent souvent aux suites des pluies en montagne, ou attrapent des pneumonies par la faute de leurs *ayahs*¹ qui les emmènent dans l'humidité des bois de pins après le coucher du soleil. Dans les cantonnements, comme il sied, la taille d'adulte est plus demandée, ces commodités variant selon le climat et la nature de la population.

¹ Servante indigène.

Un jour que la Femme de l'Homme et le Tertium Quid venaient tout juste d'entrer dans le cimetière, ils virent des coolies qui défonçaient le sol. Comme ils avaient tracé une tombe de taille d'adulte, le Tertium Quid leur demanda s'il y avait un *sahib* de malade. Ils lui répondirent qu'ils n'en savaient rien, mais qu'ils avaient reçu l'ordre de creuser une tombe de *sahib*.

— Continuez votre travail, dit le Tertium Quid. Nous verrons comment on fait.

Les coolies obéirent, et la Femme de l'Homme et le Tertium Quid les regardèrent et passèrent une couple d'heures à deviser tandis que la tombe s'approfondissait. Mais un coolie qui emportait dans des couffins la terre à mesure qu'on la rejetait, vint à sauter par-dessus la tombe.

— Voilà qui est singulier, dit le Tertium Quid. Où est mon manteau ?

— Qu'est-ce qui est singulier ? demanda la Femme de l'Homme.

— Je viens d'éprouver un frisson dans le dos... tout comme si une oie avait marché sur ma tombe¹.

— Pourquoi aussi regarder cette horreur ? reprit la Femme de l'Homme. Allons-nous-en.

Debout au chevet de la tombe, le Tertium Quid

¹ Diction anglais. Se dit quand on frissonne d'une manière inattendue et inexplicable.

resta une minute le regard fixe, sans répondre. Puis jetant une pierre dans le trou, il dit :

— C'est hideux... et froid ; horriblement froid. Il me semble que je ne reviendrai plus à ce cimetière. Ce n'est pas gai de voir creuser des tombes.

Tous deux s'accordèrent à juger le cimetière attristant. Ils convinrent donc d'une promenade à cheval pour le lendemain, en partant du cimetière et montant par le tunnel de Mashobra jusqu'à Fagoo et retour : car tout le monde s'en irait au garden-party de la villa vice-royale, et tous les gens de Mashobra s'y rendraient aussi.

En gravissant la route au départ du cimetière, le cheval du Tertium Quid, las d'être resté en place trop longtemps, faillit s'emporter dans la côte, et réussit à se forcer un tendon de derrière.

— Il me faudra demain prendre la jument, dit le Tertium Quid, et tout ce qu'elle supporte de plus lourd, c'est un bridon.

Ils prirent leurs dispositions pour se rencontrer dans le cimetière, après avoir laissé le temps aux gens de Mashobra de traverser Simla. Il plut abondamment dans la nuit ; et le lendemain, quand le Tertium Quid arriva au lieu de rendez-vous, la nouvelle tombe, creusée dans une argile grasse et compacte, renfermait un pied d'eau.

— Pardieu ! voilà qui est répugnant, dit le

Tertium Quid. S'imaginer entre quatre planches et jeté dans cette citerne !

Le couple se dirigea vers Fagoo sous un soleil adorable ; la jument secouait son bridon et marchait avec précaution comme si elle eût porté des souliers de satin. Au delà de Mashobra, la route de Fagoo s'intitule officiellement route de l'Himalaya-Tibet ; mais en dépit de son nom elle n'a guère la plupart du temps que six pieds de large, et le précipice jusqu'au fond de la vallée peut avoir de mille à deux mille pieds.

La Femme de l'Homme suivait le côté du rocher.

— Et maintenant, en route pour le Tibet ! dit-elle gaiement, comme les chevaux approchaient de Fagoo.

— Au Tibet, dit le Tertium Quid. Toujours plus loin des gens qui disent des abominations, et des maris qui écrivent des lettres stupides. Avec toi... jusqu'au bout du monde !

Un coolie portant une pièce de bois déboucha d'un tournant, et pour l'éviter la jument fit un écart, — les pieds de devant vers le milieu de la chaussée et la croupe vers le bord, comme il sied à une jument de sens.

— Jusqu'au bout du monde, dit la Femme de l'Homme.

Et par-dessus son épaule elle jeta au Tertium Quid un regard chargé d'amour indicible.

Il sourit, mais tandis qu'elle le regardait, le sourire se congela pour ainsi dire sur sa face, et se changea en un rictus nerveux — ce rictus particulier à l'homme qui n'est pas très à l'aise sur sa selle. La jument sombrait par l'arrière et renâclait des naseaux tout en s'efforçant de comprendre ce qui lui arrivait. La pluie de la nuit précédente avait ameubli le bord à pic de la route de l'Himalaya-Tibet, et ce bord cédait sous la bête.

— Que fais-tu ? s'écria la Femme de l'Homme.

Le Tertium Quid ne répondit rien. Il grimaça nerveusement et enfonça ses éperons dans le ventre de la jument, qui battit la chaussée de ses pieds de devant, et la lutte commença.

— Oh ! Frank, saute à bas ! criait la Femme de l'Homme, terrifiée.

Mais le Tertium Quid, la face décomposée, était rivé à sa selle, et il regardait dans les yeux la Femme de l'Homme. Puis la Femme de l'Homme s'agrippa à la tête de la jument, et la saisit par les naseaux au lieu de prendre la bride. La jument rejeta la tête en arrière et s'effondra avec un hennissement d'agonie, entraînant le Tertium Quid toujours en selle et le même rictus sur le visage.

La Femme de l'Homme entendit un rebondisse-

ment de petites pierres, et la terre désagrégée déboula de la chaussée, tandis que l'homme et le cheval poursuivaient leur tumultueuse dégringolade. Puis tout redevint silencieux, et elle cria à Frank de laisser là sa jument et de remonter. Mais Frank ne répondit pas. Il gisait à neuf cents pieds plus bas, pris sous sa jument, en train d'abîmer un carré de maïs.

Lorsque les gens de la fête revinrent de la villa vice-royale, ils rencontrèrent dans les brumes du soir une femme en état de démence passagère, qui, montée sur un cheval furieux, errait dans les tournants, yeux et bouche béants, et la face pareille à celle de Méduse. Un homme l'arrêta au péril de sa vie ; on l'enleva de sa selle, comme une loque inerte, et on l'assit au bord du fossé pour qu'elle s'expliquât. Après avoir perdu ainsi vingt minutes, on la ramena chez elle dans un *rickshaw*¹ de dame, toujours la bouche béante et les doigts occupés à tirer ses gants de cheval.

Elle garda le lit les trois jours suivants, qui furent pluvieux ; et cela l'empêcha d'assister aux funérailles du Tertium Quid, que l'on descendit dans dix-huit pouces d'eau, au lieu des douze contre lesquels il avait d'abord protesté.

¹ Pousse-pousse.

UNE COMÉDIE AU BORD DE LA ROUTE

Car toutes choses ont leur temps et
leurs moments favorables ; et c'est une
grande misère à l'homme.

Ecclésiaste, VIII, 6.

LE destin et le gouvernement de l'Inde ont fait de la station de Kashima une prison ; et comme il n'y a pas de remède pour les infortunés qui s'y trouvent à cette heure en proie aux tourments, j'écris ce récit, dans l'espoir qu'il touche le gouvernement de l'Inde et le pousse à disperser aux quatre vents la population européenne de ladite station.

Kashima est encerclé par les crêtes hérissées des monts Dosheri. Au printemps, c'est un flamboiement de roses ; en été les roses meurent et les vents brûlants soufflent des monts ; en automne les brouillards blanchâtres sortent des marais et recouvrent le lieu comme ferait de l'eau, et en hiver les gelées grillent toutes les jeunes pousses jusqu'à ras du sol. Kashima n'offre qu'un aspect : une

étendue parfaitement monotone de prés et de terre arable, qui s'en va rejoindre la brousse gris-bleu des monts Dosheri.

Les seules distractions y sont la chasse à la bécasse et celle au tigre ; mais les tigres ont été depuis longtemps expulsés de leurs antres caverneux, et la bécasse ne se montre qu'une fois par an. La station la plus proche — à cent quarante-trois milles par la route — est Narkarra. Mais Kashima ne va jamais à Narkarra, où il y a au moins douze Anglais. Il reste confiné dans le cercle des monts Dosheri.

Tout Kashima absout M^{me} Vansuythen de la moindre intention malfaisante ; mais tout Kashima sait aussi qu'elle, et elle seule, lui valut ses maux.

Boulte l'ingénieur, M^{me} Boulte et le capitaine Kurrell le savent. Ils forment la population anglaise de Kashima, si l'on excepte le major Vansuythen, qui ne compte absolument pas, et M^{me} Vansuythen, qui est la plus importante de tous.

Il faudra vous rappeler, même si vous ne le comprenez pas, que toutes les lois perdent leur force dans une petite communauté isolée où il n'y a pas d'opinion publique. Si les Israélites n'avaient été qu'un campement de Bédouins de dix tentes, leur chef ne se serait jamais donné la peine de faire l'ascension d'une montagne pour lui rapporter

l'édition lithographiée du décalogue, ce qui eût évité beaucoup de complications. Quand un homme est absolument seul dans un poste, il court grand risque de prendre de mauvaises habitudes. Ce risque se multiplie par chaque nouveau membre de la population, jusqu'au chiffre de douze — qui est celui du jury. Au delà commence la crainte, avec la réserve qui s'ensuit, et les actes humains prennent une allure moins dérisoirement chaotique.

Une paix profonde régna dans Kashima jusqu'à la venue de M^{me} Vansuythen. C'était une charmante femme, là-dessus l'opinion est unanime en tous lieux ; et elle charmait tout le monde. En dépit et peut-être à cause de cela, et par la perfide malignité du sort, elle ne se souciait que d'un homme, lequel était le major Vansuythen. Eût-elle été laide ou bête, Kashima aurait compris la chose. Mais c'était une jolie femme, avec de limpides yeux gris, de la nuance d'un lac que n'a pas encore effleuré la lumière du soleil. De tous ceux qui voyaient ces yeux, nul ne pouvait ensuite dire comment était faite la femme. On restait ébloui par ces yeux. Ses rivales disaient d'elle : « Elle n'est pas mal, mais elle se fait tort en affectant trop de sérieux. » Et pourtant son sérieux était naturel. Elle ignorait presque le sourire. Elle ne faisait que passer dans la vie, en regardant les autres passants ;

et les femmes y trouvaient à redire, tandis que les hommes se prosternaient et l'adoraient.

Elle sait et elle regrette profondément le mal qu'elle a fait à Kashima, mais le major Vansuythen n'arrive pas à comprendre pourquoi M^{me} Boulte ne tombe plus chez lui à l'improviste pour le thé de l'après-midi au moins trois fois par semaine.

— Quand il n'y a que deux femmes dans une station, elles devraient se voir beaucoup, déclare le major.

Bien longtemps avant que M^{me} Vansuythen surgît de ces lieux lointains où il existe société et distraction, Kurrell avait découvert que M^{me} Boulte était pour lui la seule femme au monde... Et on n'ose les condamner. Kashima était aussi éloigné du monde que le ciel ou son opposé, et les monts Dosheri gardaient bien leur secret. Boulte n'avait rien à voir dans l'affaire. Lorsqu'il partait au camp, il y restait chaque fois une quinzaine. C'était un homme rude et épais, et pas plus M^{me} Boulte que Kurrell ne le plaignaient. Ils possédaient à eux seuls, rien qu'à eux deux, tout Kashima et leur société mutuelle ; et Kashima était en ce temps-là le jardin d'Éden. Quand Boulte rentrait de ses absences, il donnait une grande tape dans le dos à Kurrell en l'appelant « ma vieille », et le trio dînait ensemble. Kashima était encore dans le bon-

heur, et le châtiment de Dieu en paraissait presque aussi éloigné que Narkarra ou la voie ferrée qui s'en va jusqu'à la mer. Mais le gouvernement, qui est le serviteur du destin, envoya à Kashima le major Vensuythen, et sa femme l'accompagnait.

L'étiquette de Kashima est à peu de chose près celle d'une île déserte. Quand un étranger y fait naufrage, tout le monde descend au rivage pour lui souhaiter la bienvenue. Kashima se réunit sur la terrasse maçonnée qui borde la route de Narkarra, et offrit le thé aux Vansuythen. Cette cérémonie valait une visite dans les règles, et leur conférait la franchise de la station avec ses droits et privilèges. Quand ils furent installés, ils invitèrent tout Kashima à une petite pendaïson de crémaillère ; et cela donna à tout Kashima la franchise de leur demeure, suivant les us immémoriaux de la station.

Puis vinrent les pluies ; on n'allait plus au camp ; la route de Narkarra fut emportée par la rivière Kasun, et dans les prés en cuvette de Kashima le bétail avait de l'eau jusqu'aux genoux. Les nuages descendirent des monts Dosheri et recouvrirent tuot.

A la fin des pluies, Boulte changea complètement de manière d'être envers sa femme et lui témoigna une affection démonstrative. Ils étaient mariés depuis douze ans, et cette transformation surprit beaucoup M^{me} Boulte ; elle détestait son mari, comme

il sied à une femme qui n'a reçu de son conjoint que de la bonté et qui, malgré cette bonté, lui a fait grande injure. D'ailleurs elle avait ses soucis personnels — la surveillance à exercer sur son bien propre, c'est-à-dire Kurrell. Pendant deux mois les nuages pluvieux avaient caché les monts Dosheri, ainsi que beaucoup d'autres choses ; quand ils se dissipèrent, M^{me} Boulte découvrit que cet homme par excellence, son Ted, — car elle l'appelait Ted, naguère, lorsque Boulte n'était pas là, — s'app préparait à rompre les liens de son servage.

« La Vansuythen l'aura capté », se dit M^{me} Boulte. Et quand Boulte s'absentait, cette idée la faisait pleurer, en dépit des protestations excessives de Ted. A Kashima, la tristesse est aussi favorisée que l'amour, en ce sens que rien ne vient l'affaiblir si ce n'est le cours du temps. M^{me} Boulte n'avait jamais fait part à Kurrell de son doute, car elle manquait de preuves, et son caractère exigeait qu'elle fût tout à fait sûre avant de faire un pas dans un sens quelconque. C'est là qu'il faut chercher la raison de sa conduite ultérieure.

Un soir qu'il venait de rentrer au logis, Boulte s'adossa au chambranle de la porte du salon, en mâchonnant sa moustache. M^{me} Boulte s'occupait à disposer des fleurs dans un vase. Il y a un semblant de civilisation même à Kashima.

COMÉDIE AU BORD DE LA ROUTE 25

— Petite fille, dit tranquillement Boulte, m'aimes-tu ?

— Énormément, dit-elle avec un rire. Peux-tu le demander ?

— Je parle sérieusement, reprit Boulte. M'aimes-tu ?

M^{me} Boulte lâcha ses fleurs, et lui fit face vivement :

— Tu veux une réponse sincère ?

— Ou...i. C'est cela que je te demande.

M^{me} Boulte parla pendant cinq minutes, d'une voix basse et sans inflexions, mais très distincte, afin qu'il n'y eût pas à se méprendre sur ses paroles. Quand Samson renversa les colonnes de Gaza, son acte fut de peu d'importance, et hors de parallèle avec la subversion délibérée de son intérieur que cette femme fit tomber sur sa tête. Avec toute sa prudence, M^{me} Boulte n'avait pas d'amie pour la conseiller, pour lui retenir la main. Elle frappa Boulte au cœur, parce que son cœur à elle était bourrelé de doute à l'égard de Kurrell, et harassé par la longueur de sa surveillance solitaire au cours de la saison des pluies. Il n'y avait ni plan ni but dans ses paroles. Ses phrases se construisaient d'elles-mêmes ; et Boulte l'écoutait, les mains dans les poches, adossé au chambranle de la porte. Quand tout fut sorti, et que M^{me} Boulte, la respi-

ration embarrassée, s'apprêta à fondre en larmes, il se mit à rire et fixa les yeux droit devant lui sur les monts Doshi.

— Est-ce tout ? fit-il. Merci, je ne demandais qu'à savoir, pas vrai ?

— Qu'allez-vous faire ? dit l'autre, parmi ses sanglots.

— Ce que je vais faire ! Mais rien. Qu'est-ce que je pourrais faire ? Tuer Kurrell ? vous renvoyer en Angleterre ? demander un congé pour divorcer ? Il y a deux jours de cheval d'ici à Narkarra.

Il rit de nouveau, et reprit :

— Je vais vous dire ce que *vous* pouvez faire. Vous pouvez inviter Kurrell à dîner pour demain... non, pour jeudi, cela lui donnera le temps de faire ses malles... et vous pourrez décamper avec lui. Je vous donne ma parole que je ne vous poursuivrai pas.

Il prit son casque et sortit de la pièce. Mme Boulte resta dans un fauteuil, jusqu'au moment où la clarté de la lune se découpa sur le parquet, à réfléchir et réfléchir sans fin. Elle avait fait de son mieux sous l'inspiration du moment pour jeter bas la maison ; mais celle-ci se refusait à tomber. De plus elle n'arrivait pas à comprendre son mari, et elle avait peur. Puis la folie de sa confession inutile lui apparut, et elle eut honte d'écrire à Kurrell pour

lui dire : « J'ai eu une minute d'aberration et j'ai tout avoué. Mon mari dit que je suis libre de me faire enlever par toi. Tiens des chevaux prêts pour jeudi, et nous fuirons après le dîner. » Il y avait dans ce style une apparence de sang-froid qui lui répugnait. Aussi resta-t-elle tranquillement assise dans sa maison, à réfléchir.

Vers l'heure du dîner Boulte rentra de sa promenade, pâle, défait, hagard, et sa femme fut touchée de sa détresse. Comme la soirée s'avavançait, elle émit une parole de regret, quelque chose qui ressemblait à du repentir. Boulte sortit de sa sombre méditation et répliqua :

— Oh ! quant à vos regrets ! Ce n'est pas ce qui me préoccupe. A propos, qu'est-ce que dit Kurrell de cet enlèvement ?

— Je ne l'ai pas vu, répondit M^{me} Boulte. Mon Dieu ! ne me direz-vous rien d'autre ?

Mais Boulte ne l'écoutait plus, et elle acheva sa phrase dans un sanglot.

La journée du lendemain n'apporta aucun soulagement à M^{me} Boulte ; Kurrell ne parut pas, et elle ne se vit pas plus proche de la nouvelle vie que, dans les cinq minutes de folie de la soirée précédente, elle avait espéré d'édifier sur les ruines de l'ancienne.

Boulte avala son déjeuner, lui rappela de faire donner à manger dans la véranda à son poney

arabe à elle, et sortit. La matinée passa, et à midi la tension devint insupportable. M^{me} Boulte ne pouvait pleurer. Elle avait épuisé tous ses pleurs dans la nuit, et à présent elle ne voulait plus rester seule. Peut-être la Vansuythen consentirait-elle à causer avec elle ; et comme causer soulage le cœur, peut-être y avait-il quelque réconfort à attendre de sa compagnie. Elle était la seule autre femme de la station.

A Kashima il n'y a pas d'heures réglementaires pour les visites. Chacun se présente chez le voisin à sa fantaisie. M^{me} Boulte mit un vaste chapeau de paille et passa chez les Vansuythen, sous couleur d'emprunter le *Queen*¹. Les deux installations se touchaient, et au lieu de remonter l'avenue, elle traversa la brèche de la haie de cactus, et pénétra dans la maison par les dépendances. Comme elle traversait la salle à manger, elle entendit, par derrière la tenture garnissant la porte du salon, la voix de son mari, qui disait :

— Oui, sur mon honneur ! Sur mon âme et mon honneur, je vous affirme qu'elle ne m'aime plus. Elle me l'a avoué hier soir. Je vous l'aurais conté tout de suite, si Vansuythen n'eût été avec vous. Si c'est à cause d'elle que vous ne voulez rien

¹ Périodique illustré destiné au public féminin.

entendre de moi, vous pouvez vous tranquilliser. C'est Kurrell...

— Hé quoi ! fit M^{me} Vansuythen, avec un petit rire spasmodique. Kurrell ! Oh ! c'est impossible ! Il doit y avoir entre vous deux quelque affreux malentendu. Peut-être aurez-vous... perdu patience, ou mal compris, ou autre chose. Cela ne peut être aussi grave que vous le dites.

M^{me} Vansuythen avait changé ses batteries pour éluder les instances de son interlocuteur, et elle faisait tous ses efforts pour l'amener à un compromis.

— Sûrement ce n'est qu'un malentendu, insistait-elle, et tout peut se réparer.

Il eut un rire amer. Elle reprit :

— Ce ne peut être le capitaine Kurrell ! Il m'a dit, monsieur Boulte, que votre femme ne lui avait jamais inspiré la moindre affection. Oh ! écoutez-moi ! Il a dit que non. Il a juré que non.

La tenture se souleva, et l'entrée d'une petite femme mince, avec de grands cernes autour des yeux, coupa court au dialogue. M^{me} Vansuythen se dressa, interloquée.

— Qu'est-ce que vous disiez ? interrogea M^{me} Boulte. Peu importe la présence de cet homme. Qu'est-ce que Ted vous a dit ? Hein, qu'est-ce qu'il vous a dit ? Qu'est-ce qu'il vous a donc dit ?

Excédée par cette insistance, et ne sachant que

répondre, M^{me} Vansuythen se laissa aller sur le canapé.

— Il a dit... je ne puis me rappeler exactement ses termes... mais j'ai compris qu'il disait... c'est-à-dire... Mais en vérité, madame Boulte, votre question est plutôt singulière.

— Voulez-vous me dire ce qu'il vous a dit ? répétait M^{me} Boulte.

Un tigre même prend la fuite devant une ourse que l'on a dépouillée de ses petits ; et M^{me} Vansuythen n'était rien qu'une femme ordinaire et sans malice.

Quasi éperdue, elle commença :

— Eh bien, il a dit qu'il n'avait jamais eu pour vous aucune affection, et que d'ailleurs il n'avait pas la moindre raison d'en avoir, et... et... voilà tout.

— Il a juré, disiez-vous, qu'il n'avait pas d'affection pour moi. Est-ce vrai ?

— Oui, dit M^{me} Vansuythen, dans un souffle.

M^{me} Boulte vacilla un instant sur place, puis s'abattit, le visage en avant, sans connaissance.

— Qu'est-ce que je vous disais ? fit Boulte, comme si la conversation n'eût pas été interrompue. Vous le voyez vous-même. Elle l'aime, lui.

La lumière se faisait peu à peu dans son esprit obtus, et il continua :

— Et lui... qu'est-ce qu'il vous a dit ?

COMÉDIE AU BORD DE LA ROUTE 31

Mais M^{me} Vansuythen, sans goût pour des explications ou des protestations véhémentes, s'était agenouillée auprès de M^{me} Boulte.

— Oh ! quel sauvage vous faites ! s'écria-t-elle. Tous les hommes sont donc pareils ? Aidez-moi plutôt à la transporter dans ma chambre... Et elle s'est entaillé la figure contre le coin de la table. Voulez-vous vous taire, à la fin, et m'aider à la transporter ? Je vous déteste, comme je déteste le capitaine Kurrell. Soulevez-la avec précaution, et puis... allez ! allez-vous-en !

Boulte transporta sa femme sur le lit de M^{me} Vansuythen, et devant l'explosion de courroux et les reproches de cette dernière, il battit en retraite, impénitent et dévoré de jalousie. Kurrell avait donc fait la cour à M^{me} Vansuythen — et ferait à Vansuythen la même injure qu'à lui Boulte... Et Boulte se surprit à se demander si M^{me} Vansuythen s'évanouirait aussi en apprenant la trahison de l'homme qu'elle aimait.

Au milieu de ses réflexions, il vit arriver sur la route Kurrell, qui arrêta son cheval avec un joyeux :

— Salut ! Vous avez été faire des mamours à M^{me} Vansuythen comme d'habitude, hein ? Pas convenable, ça, pour un homme rangé et marié. Qu'est-ce que va dire M^{me} Boulte ?

Boulte releva la tête et prononça posément :

— Espèce de menteur !

Kurrell changea de visage.

— Qu'est-ce à dire ? demanda-t-il vivement.

— Peu de chose, répondit Boulte. Ma femme vous a-t-elle avisé de ce que vous étiez tous les deux libres de vous en aller partout où vous voudrez ? Elle a eu l'obligeance de m'exposer la situation. Kurrell, mon vieux, vous avez été pour moi un ami loyal, hein ?

Kurrell grommela, et tenta de construire une phrase inepte comme quoi il était prêt à lui donner « satisfaction ». Mais son amour pour cette femme était mort, mort durant les pluies, et intérieurement, il l'injuriait, pour son incroyable manque de sens. Alors qu'il eût été si facile d'opérer la rupture à l'amiable et par degrés, il se voyait à présent avec sur le dos cette...

La voix de Boulte le rappela à lui.

— Je ne pense pas que je tirerais aucune satisfaction de vous tuer, et je suis bien sûr que vous n'en auriez pas plus, vous, à me tuer, moi.

Puis, d'un ton dolent, burlesquement inapproprié à ses griefs, Boulte ajouta :

— C'est bien malheureux que vous n'ayez pas la pudeur de rester fidèle à cette femme, à présent que vous l'avez gagnée. Pour elle aussi vous vous montrez un ami loyal, hein ?

Kurrell eut un long regard fixe et grave. La situation le dépassait.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

Boulte répondit, plutôt pour lui-même que pour son interlocuteur :

— Ma femme vient d'aller à l'instant chez M^{me} Vansuythen ; et vous auriez, paraît-il, dit à cette dernière que vous n'aviez jamais eu d'affection pour Emma. Je suppose que vous mentiez, comme d'habitude. Qu'est-ce que M^{me} Vansuythen avait à voir avec vous, ou vous avec elle ? Tâchez de dire la vérité, une fois par hasard.

Sans sourciller, Kurrell accepta le double outrage, et répondit par une autre question :

— Continuez. Que s'est-il passé ?

— Emma s'est évanouie, répliqua Boulte sans plus. Mais, voyons, qu'est-ce que vous avez dit à M^{me} Vansuythen ?

Kurrell ricana. Par sa langue indiscrete, M^{me} Boulte avait mis à néant tous ses projets ; il pouvait du moins prendre sa revanche en blessant l'homme aux yeux duquel il se voyait humilié et couvert de déshonneur.

— Ce que je lui ai dit ? Dans quel but raconte-t-on un mensonge de ce genre ? Il me semble, ou je me trompe beaucoup, que j'ai dit à peu près ce que vous venez de dire.

— J'ai dit la vérité, fit Boulte, cette fois encore plutôt pour lui-même que pour Kurrell. Emma m'a déclaré qu'elle me détestait. Elle n'a plus de droits sur moi.

— Non ! Je le crois, en effet. Vous n'êtes que son mari, songez. Et qu'est-ce qu'a dit Mme Vansuythen lorsque vous avez mis à ses pieds votre cœur libéré ?

En posant cette question Kurrell se jugea presque vertueux.

— Cela n'importe guère, il me semble, répliqua Boulte ; et puis cela ne vous regarde pas.

— Mais si ! je vous assure que si ! reprit Kurrell, impudemment.

Un éclat de rire échappé aux lèvres de Boulte lui coupa sa phrase. Il resta tout d'abord muet, après quoi lui aussi se mit à rire — d'un rire prolongé et sonore, qui le secouait sur sa selle. Elle faisait mal à entendre, la gaieté sans joie de ces hommes, sur le long ruban blanc de la route de Narkarra. Il n'y avait pas d'étrangers à Kashima, ou sinon ils se seraient imaginé que la captivité dans l'enceinte des monts Dosheri avait rendue folle la moitié de la population européenne. Kurrell fut le premier à reprendre la parole :

— Eh bien, qu'allez-vous faire ?

Boulte considéra la route, puis les montagnes.

— Rien, dit-il tranquillement. A quoi bon ? C'est trop sinistre pour qu'il y ait un remède. Nous sommes forcés de continuer l'ancienne existence. Tout ce que je puis faire, c'est de vous traiter de chien et de menteur, et je ne saurais passer mon temps à vous injurier sans arrêt. D'ailleurs, je n'en vois pas beaucoup l'utilité. Nous ne pouvons sortir d'ici, n'est-ce pas ? Dès lors, qu'y a-t-il de possible ?

Kurrell fit du regard le tour de la souricière de Kashima et ne répondit rien. Le mari outragé reprit l'entretien prodigieux :

— Piquez des deux, et allez causer avec Emma si cela vous chante. Dieu sait que je me soucie peu de ce que vous faites.

Il se remit en marche, et laissa là Kurrell, qui le suivit d'un regard atone. Kurrell s'abstint de piquer des deux pour aller voir M^{me} Boulte ou M^{me} Vansuythen. Il s'affaissa sur sa selle, rêveur, tandis que son poney broutait l'herbe du bas-côté.

Un bruit de roues le réveilla. M^{me} Vansuythen reconduisait chez elle M^{me} Boulte, pâle et défaite, et une entaille au front.

— Arrêtez, je vous prie, dit M^{me} Boulte. Il faut que je parle à Ted.

M^{me} Vansuythen obéit, mais comme M^{me} Boulte, la main posée sur le garde-crotte du dog-cart, se penchait vers Kurrell, celui-ci prit la parole :

— Madame Boulte, j'ai vu votre mari.

Toute autre explication était superflue. Les yeux de l'homme se fixèrent, non sur M^{me} Boulte, mais sur sa compagne. M^{me} Boulte surprit ce regard.

— Parlez-lui ! supplia-t-elle, se tournant vers la femme assise à son côté. Oh ! parlez-lui ! Dites-lui ce que vous me disiez il n'y a qu'un instant. Dites-lui que vous le détestez ! Dites-lui donc que vous le détestez !

Elle se courba en avant et pleura à chaudes larmes, tandis que le groom, protocolairement impassible, s'avavançait pour tenir le cheval. M^{me} Vansuythen devint pourpre et lâcha les rênes. Elle se refusait à prendre parti dans une explication aussi scabreuse.

— Je n'ai rien à y voir, commença-t-elle froidement.

Mais, vaincue par les sanglots de M^{me} Boulte, elle s'adressa elle-même au cavalier :

— Je ne sais que dire, capitaine Kurrell. Je ne sais de quel nom vous qualifier. Je pense que vous êtes... que vous vous êtes conduit comme un misérable... et elle s'est entaillé le front horriblement sur le coin de la table.

— Je ne souffre pas. Ce n'est rien, déclara M^{me} Boulte, d'une voix défaillante. Cela n'a pas d'importance. Répétez-lui ce que vous me disiez.

Dites-lui que vous ne l'aimez pas. Oh ! Ted, ne la croirez-vous pas ?

— M^{me} Boulte m'a laissé entendre que vous... que naguère... vous aviez pour elle de l'affection, reprit M^{me} Vansuythen.

— Vrai ! fit brutalement Kurrell. Il me semble que M^{me} Boulte eût mieux fait d'avoir d'abord de l'affection pour son mari.

— Halte-là ! dit M^{me} Vansuythen. Écoutez-moi d'abord. Je ne désire pas... je ne veux pas savoir ce qui concerne M^{me} Boulte et vous ; mais je veux que vous sachiez que je vous déteste, que je vous tiens pour un misérable, et que jamais, jamais plus je ne vous parlerai. Oh ! je n'ose pas dire ce que je pense de vous, espèce... d'individu !

— Je veux parler à Ted, vagissait M^{me} Boulte.

Mais le dog-cart s'éloignait, et Kurrell resta sur la route, plein de honte et bouillant de rage contre M^{me} Boulte.

Il attendit que M^{me} Vansuythen repassât pour regagner son logis, et comme elle était libérée de l'incommode présence de M^{me} Boulte, il entendit pour la seconde fois émettre une opinion véridique sur lui-même et ses actions.

Chaque soir c'était la coutume de tout Kashima de se réunir sur la terrasse bordant la route de Narkarra, pour prendre le thé et s'entretenir des

petits événements du jour. Pour la première fois peut-être, à leur souvenir, le major Vansuythen et sa femme se trouvèrent seuls au lieu de réunion, et en dépit de l'hypothèse singulièrement opportune émise par sa femme, que les autres habitants de la station pouvaient être indisposés, le jovial major insista pour faire un tour jusqu'aux deux *bungalows*¹ et déterrer la population.

— Vous restez dans l'obscurité ! lança-t-il aux Boulte, plein d'indignation. C'est inconcevable ! Que diantre, nous ne sommes qu'une famille, ici ! Vous allez sortir, et Kurrell aussi. Je lui ferai prendre son banjo.

Si grande est sur des consciences coupables la force d'une honnête ingénuité et d'une bonne digestion, que tout Kashima sortit, jusques et y compris le banjo. Le major promena sur la société un sourire épanoui. Comme il souriait, M^{me} Vansuythen leva les yeux un instant et regarda Kashima. Son intention était claire. Le major devait toujours tout ignorer. Il était destiné à figurer en profane dans cette heureuse famille dont les monts Dosheri constituaient la cage.

— Vous chantez ignoblement faux, Kurrell, dit le major, non sans juste raison. Passez-moi ce banjo.

¹ *Bungalow* : maison européenne, dans l'Inde.

Et il chanta, impitoyable, jusqu'à l'heure où les étoiles s'allumèrent et où Kashima s'en alla dîner.

.

Ainsi débuta la vie nouvelle de Kashima — la vie créée par M^{me} Boulte dans la soirée où sa langue se délia.

M^{me} Vansuythen n'a jamais rien raconté au major ; et comme il exige que règne une fastidieuse gaieté, elle s'est vue forcée de rompre son vœu de ne plus parler à Kurrell. Ces propos, forcément destinés à garder les dehors de la politesse et de la sympathie, servent admirablement à entretenir dans le sein de Boulte la flamme de la jalousie et de la haine latente, et ne manquent pas non plus d'éveiller les mêmes passions dans le cœur de sa femme. M^{me} Boulte hait M^{me} Vansuythen qui lui a ravi son Ted, et chose curieuse, elle la hait — et ici les yeux de la femme voient beaucoup plus loin que ceux du mari — parce que M^{me} Vansuythen déteste Ted. Et Ted — ce vaillant capitaine et cet homme respectable — sait à présent qu'il est possible de haïr la femme jadis aimée, voire au point de souhaiter la rendre muette pour jamais à force de coups. Par-dessus tout, il est scandalisé de ce que M^{me} Boulte ne veut pas reconnaître l'erreur commise par elle.

Boulte et lui s'en vont ensemble à la chasse au

tigre, de bonne amitié et en toute camaraderie. Boulte a établi leurs relations sur un pied très satisfaisant.

— Vous êtes un scélérat, dit-il à Kurrell, et j'ai perdu tout respect de moi-même ; mais quand vous vous trouvez avec moi, je suis du moins certain que vous n'êtes pas avec M^{me} Vansuythen, ou en train de faire de la peine à Emma.

Kurrell supporte tout ce que peut lui dire Boulte. Parfois ils restent partis des trois jours ensemble, et dans ce cas le major insiste pour que sa femme aille tenir compagnie à M^{me} Boulte, encore que M^{me} Vansuythen ait affirmé à plusieurs reprises qu'elle préfère à toute autre au monde la société de son mari. A voir la façon dont elle s'attache à lui, on croirait tout à fait qu'elle dit la vérité.

Mais, n'est-ce pas, comme le dit le major, « dans une petite station, nous devons tous être en bons termes ! »

L'ÉDUCATION D'OTIS YEERE

I

Dans l'aimable retraite du verger,
Vous dites : « Dieu bénisse nos profits. »
Si vous disiez plutôt : « Dieu bénisse nos pertes »,
Cela irait mieux à votre condition.

La Tonnelle perdue.

IL ne s'agit dans cette histoire que d'un échec ; mais son héroïne a pensé qu'un tel récit mis en imprimé peut servir d'avertissement à la jeune génération. La jeune génération, il est vrai, n'a pas besoin qu'on lui en remontre. Elle en remontrerait bien plutôt à un auditeur bienveillant. Quoi qu'il en soit, voici l'histoire. Elle commence, comme toute histoire qui se respecte, à Simla, où toutes intrigues ont leur origine, et beaucoup leur dénouement funeste.

Toute l'erreur vint de ce qu'une très habile femme commit un impair et s'y obstina. Les hommes ont la permission de s'abuser ; mais qu'une habile femme se fourvoie, cela est en dehors des lois naturelles et

divines : chacun sait qu'il n'y a rien d'infailible au monde que les femmes, si l'on excepte les obligations foncières de l'État, émission 1879, avec intérêt à 4½. On doit aussi tenir compte de ce que le fait de répéter six jours de suite le grand premier rôle de la *Chute d'un Ange*, au Nouveau Théâtre de la Gaïeté, dont on essuyait les plâtres, a pu entraîner une certaine désorganisation d'esprit, capable elle-même de mener à des excentricités.

M^{me} Hauksbee était venue à « la Fonderie » déjeuner avec M^{me} Mallowe, son unique amie intime ; car les femmes en général avaient peu de prédilection pour elle. Et c'était un déjeuner entre femmes, portes closes à tout le monde, et toutes deux échangeaient des mystères.

— J'ai joui d'une période de lucidité, déclara M^{me} Hauksbee, une fois le déjeuner terminé et les deux amies installées à leur aise dans le petit boudoir qui donnait sur la chambre à coucher de M^{me} Mallowe.

— Ma chère petite, qu'est-ce qu'il a donc fait ? dit suavement M^{me} Mallowe.

(Il est à remarquer que les femmes d'un certain âge s'appellent réciproquement « ma chère petite », tout comme des fonctionnaires de vingt-huit ans de grade qualifient de « mon petit » leurs égaux en émargement.)

— Il n'y a pas de *il* dans l'affaire. Pourquoi donc faut-il toujours qu'on aille m'attribuer des victimes imaginaires ? Suis-je une femme sioux ?

— Non, ma chère, mais il y a généralement à la porte de votre wigwam un scalp en train de sécher... ou plutôt de se tremper.

C'était là une allusion au « petit Hawley », que l'on voyait sans cesse cavalcader d'un bout à l'autre de Simla, en saison des pluies, pour aller rendre visite à M^{me} Hauksbee. Cette dernière se mit à rire.

— Hier soir, à Tyrconnel, l'aide de camp m'a donné comme voisin, pour mes péchés, « le Mus-suck ». Non ! ne riez pas. C'est un de mes plus fervents admirateurs. Quand vint l'entremets — il faudrait vraiment que quelqu'un leur apprît à faire le pudding, à Tyrconnel — le Mussuck put enfin s'occuper de moi.

— La bonne âme ! je connais son appétit, répliqua M^{me} Mallowe. Dites, oh ! dites, vous a-t-il fait la cour ?

— Par une grâce spéciale de la Providence, non. Il m'a exposé son importance comme soutien de l'Empire. J'ai su ne pas rire.

— Lucy, je ne vous crois pas.

— Demandez au capitaine Snagar : il était en face de nous. Donc, comme je vous le disais, le Mussuck se faisait valoir.

— C'est comme si je le voyais, dit M^{me} Mallowe d'un air pensif, en tourmentant les oreilles de son fox-terrier.

— J'étais émue comme il convient. Tout à fait comme il convient. Je bâillais ouvertement. « Une étroite surveillance et l'art de jouer des uns contre les autres », me disait le Mussuck, tout en enfournant sa glace à pleines cuillers, comme bien vous pensez ! « Tel est, M^{me} Hauksbee, le secret de notre gouvernement. »

M^{me} Mallowe eut un accès de gaieté prolongé :

— Et qu'avez-vous dit à cela ?

— Me vîtes-vous jamais à court d'une réponse ? J'ai dit : « C'est bien ce que j'ai remarqué dans mes rapports avec vous. » Le Mussuck s'est gonflé de vanité. Il doit venir me rendre visite demain. Le petit Hawley également.

— « Une étroite surveillance et l'art de jouer des uns contre les autres, tel est, M^{me} Hauksbee, le secret de notre gouvernement. » Et j'aime à croire que si nous pouvions lire dans le cœur du Mussuck nous y verrions qu'il se prend pour un aigle.

— Tandis qu'il est tout le contraire. Mais le Mussuck me plaît, et je ne veux pas que vous le dénigriez. Il m'amuse.

— Il vous a convertie aussi, à ce qu'il paraît. Développez-moi cette période de lucidité, et donnez.

donc à Tim une tape sur le nez avec le couteau à papier, s'il vous plaît. Ce chien raffole par trop du sucre. Prenez-vous de la crème avec votre thé ?

— Non, merci, Polly. Je suis lasse de cette existence. Elle est vide.

— En ce cas, faites-vous dévote. J'ai toujours dit que vous finiriez à Rome.

— Pour échanger une demi-douzaine d'attachés en uniforme rouge contre un seul en robe noire ? Et si je jeûnais il me viendrait des rides, qui ne partiraient jamais, jamais plus. Vous êtes-vous jamais avisée, ma chère, que je me fais vieille ?

— Merci pour la politesse. Je puis vous la retourner. Au fait, vous comme moi, nous ne sommes plus tout à fait... Comment dire ?

— Ce que nous avons été. Je le sens dans tout mon corps. Polly, j'ai gâché ma vie.

— Comment cela ?

— Peu importe comment. Je le sens. Je veux être une Force avant de mourir.

— Eh bien, soyez une Force. Vous avez assez d'esprit pour prétendre à n'importe quoi... et assez de beauté.

M^{me} Hauksbee brandit sa cuiller à thé dans la direction de son hôtesse :

— Polly, si vous m'accablez sous de pareils compliments, je cesse de vous croire une femme. Dites-

moi plutôt ce que je dois faire pour être une Force.

— Déclarez au Mussuck qu'il est l'homme le plus irrésistible et le plus svelte de l'Asie, et il vous dira tout ce que vous voudrez pour vous être agréable.

— Fi du Mussuck ! je veux dire une force intellectuelle — pas une force motrice. Polly, je vais ouvrir un salon.

M^{me} Mallowe se tourna languissamment sur le canapé, et s'accouda, la tête posée sur la main.

— Oyez les paroles du prophète, fils de Baruch, commença-t-elle.

— Voulez-vous, oui ou non, parler sérieusement ?

— Oui, ma chère, je le veux, car je vois que vous vous apprêtez à commettre une erreur.

— De ma vie je n'ai commis une erreur... ou tout au moins une que je ne pusse justifier ensuite.

— Vous allez commettre une erreur, répéta M^{me} Mallowe, sans se déconcerter. Il est impossible d'ouvrir un salon à Simla. Un bar serait beaucoup plus indiqué.

— Je ne dis pas non, mais pourquoi impossible ? Cela paraît élémentaire.

— C'est cette apparence qui crée la difficulté. Combien de femmes d'esprit y a-t-il à Simla ?

— Deux : vous et moi, répondit M^{me} Hauksbee, sans hésiter une seconde.

— Quelle modestie ! M^{me} Feardon vous en féliciterait. Et combien d'hommes d'esprit ?

— Oh ! ça... des cents, dit M^{me} Hauksbee, d'un air vague.

— Erreur ! erreur fatale ! Pas un. Tous sont accaparés par le gouvernement. Voyez mon mari, par exemple. Jack était jadis un homme d'esprit, bien que ce ne soit pas à moi de le dire. Le gouvernement l'a absorbé. Toutes ses idées, tous ses moyens de causeur, — car il parlait vraiment bien, même avec son épouse, autrefois, — tout lui a été pris par ce... cette basse cuisine gouvernementale. C'est le cas de tout homme ici en haut, qui est en activité de service. Je me figure mal qu'un forçat russe vivant sous le knout soit en état d'amuser ses collègues ; et nous n'avons ici en fait d'hommes que des forçats dorés.

— Mais il y a des vingtaines...

— Je sais ce que vous allez dire. Des vingtaines d'oisifs en congé. Je le reconnais, mais tous rentrent dans deux catégories également douteuses : celle du civil qui serait exquis s'il avait la connaissance du monde et la distinction du militaire, et le militaire qui serait adorable s'il avait la culture du civil.

— Voilà un mot affreux ! Est-ce que les civils ont de la culture ? Je n'ai pas beaucoup étudié cette espèce.

— Ne plaisantez pas l'administration de Jack. Oui. Les civils ressemblent aux théières du bazar de Lakka — la matière est bonne, mais elle manque de poli. Ils n'y peuvent rien, les pauvres. Un civil ne commence à être supportable qu'après avoir roulé par le monde pendant au moins quinze ans.

— Et un militaire ?

— Quand il a le même temps de service. Les jeunes des deux catégories sont odieux. Vous en auriez des douzaines dans votre salon.

— Que non pas ! dit M^{me} Hauksbee avec âpreté. Je dirais au portier de les jeter dehors. Je mettrais jusqu'à leurs colonels et à leurs chefs de service à la porte pour ne pas les avoir. Je les donnerais à la petite Topsham pour qu'elle s'en amuse.

— La petite Topsham vous serait fort obligée du cadeau. Mais revenons à ce salon. En admettant que vous ayez réuni tout votre personnel d'hommes et de femmes, à quoi comptez-vous les occuper ? Les faire parler ? Ils se mettraient à flirter avec ensemble. Votre salon deviendrait aux lumières un illustre « lieu de scandale ».

— Il y a quelque sagesse dans cette manière de voir.

— Il y a toute la sagesse du monde. A coup sûr, vos douze saisons passées à Simla ont dû vous apprendre que rien ne peut avoir de stabilité dans l'Inde ; et un salon, pour servir à quelque chose,

doit être permanent. Au bout de deux saisons, votre chambrée serait dispersée aux quatre coins de l'Asie. Nous sommes pareils à de petits grains de poussière sur le versant des montagnes — ici un jour et le lendemain emportés par le vent sur la route de la vallée. Nous avons perdu l'art de causer — nous, ou du moins les hommes. Il n'y a entre nous aucune cohésion...

— Voilà George Eliot ¹ en personne ! interrompit M^{me} Hauksbee avec malice.

— Et collectivement, ma chère railleuse, nous n'avons, les hommes aussi bien que les femmes, aucune influence. Venez plutôt dans la véranda jeter un coup d'œil sur le Mail !

Les deux amies abaissèrent les regards sur l'avenue qui s'emplissait alors rapidement, car tout Simla était sorti pour faire un tour à la hâte entre une averse et un brouillard.

— Comment songeriez-vous à arrêter ce flot ? Tenez ! voilà le Mussuck. C'est une puissance dans le pays, bien qu'il mange comme un marchand des quatre saisons. Voilà le colonel Blone, et le général Grucher, et sir Dugald Delane, et sir Henry Houghton, et M. Jellalatty. Tous chefs de ministères, et tous gens puissants.

¹ George Eliot (1819-80), la romancière, auteur de *Silas Marner*, *Le Moulin sur la Floss*, etc.

— Et tous mes fervents admirateurs, dit M^{me} Hauksbee avec componction. Sir Henry Houghton est fou de moi. Mais allez toujours.

— Pris séparément, ces hommes ont de la valeur. Tous ensemble, ce n'est qu'un ramas d'Anglo-Indiens. Qui se soucie de ce que racontent des Anglo-Indiens ? Votre salon, ma chère, ne réussirait pas à coaliser les bureaux pour vous rendre maîtresse de l'Inde. Et ces êtres-là refuseraient de parler « boutique » administrative devant le monde, — c'est-à-dire dans votre salon, — car ils ont une peur inouïe d'être entendus par des hommes de rang inférieur. Ils ont oublié tout ce qu'ils ont jamais su de littérature et d'art. Quant aux femmes...

— Elles ne savent parler de rien si ce n'est du dernier *gymkhana*¹ ou des méfaits de leur dernière *ayah*. Ainsi, j'étais en visite ce matin chez M^{me} Derwills...

— Vous croyez cela ? Elles savent parler avec les petits lieutenants, et les petits lieutenants savent parler avec elles. Votre salon répondrait admirablement à leurs désirs si vous aviez soin de respecter les idées religieuses du pays et d'y ménager quantité de *kala-juggahs*².

— Oh ! ma pauvre petite idée ! Des *kala-juggahs*

¹ Réunion sportive.

² Petit coin tranquille.

dans un salon ! Mais qui vous a rendue si terriblement savante ?

— C'est peut-être que j'ai essayé moi-même ; ou bien que je connais une femme dans ce cas... Et maintenant que ie vous ai chapitrée sur cette affaire en long et en large, ma conclusion...

— Inutile d'achever. Votre conclusion est : « Vanité. » Polly, je vous remercie. Cette vile engeance... (et ce disant M^{me} Hauksbee adressa du haut de la véranda un signe amical à deux messieurs de la foule qui lui avaient tiré leur chapeau) cette vile engeance n'aura pas l'agrément de posséder un nouveau « lieu de scandale » ou une autre maison Petit¹. Je renonce à mon idée de salon, si tentante qu'elle soit. Mais que vais-je faire ? Il faut absolument que je fasse quelque chose.

— Pourquoi donc ? Est-ce qu'Abana et Pharphar...

— Jack vous a rendue presque aussi malicieuse que lui !... C'est un besoin évident pour moi. Je suis fatiguée de tout et de chacun, aussi bien d'un pique-nique au clair de la lune que des séductions du Mussuck.

— Oui... On éprouve cela aussi, tôt ou tard. Vous sentez-vous assez de courage pour tirer déjà votre révérence au monde ?

¹ Principal restaurant de Simla.

M^{me} Hauksbee pinça les lèvres avec amertume. Puis elle eut un petit rire.

— Je me vois d'ici opérer. Le Mail serait placardé de grandes affiches roses : « M^{me} Hauksbee ! Irrémédiablement sa dernière apparition sur la scène ! Qu'on se le dise ! » Plus de danses, plus de promenades à cheval, plus de déjeuners fins, plus de théâtre avec souper ensuite ; fini de se quereller avec sa très, très chère amie ; fini de s'escrimer avec un adversaire inférieur qui n'a même pas l'esprit de mettre en paroles congrues ce qu'il lui plaît de nommer ses sentiments ; fini d'exhiber le Mussuck tandis que M^{me} Tarcass court les visites dans tout Simla et débite sur mon compte d'affreux ragots. Fini de tout ce qui est foncièrement lassant, odieux et exécrable, mais qui malgré tout donne du prix à la vie... Oui ! je me vois d'ici ! Ne m'interrompez pas, Polly, je suis inspirée. Un « nuage » rayé mauve et blanc sur mes respectables épaules, une place de cinquième rang à la Gaieté, et mes deux chevaux vendus. Charmante perspective ! A tous les bals, un fauteuil commode, situé dans trois courants d'air distincts ; et de jolies chaussures amples à souhait, sur lesquelles trébucheront tous les couples à leur entrée dans la véranda ! Et puis c'est le souper. Imaginez-vous le tableau ? La foule des affamés s'est précipitée. Il ne reste plus qu'un petit sous-

lieutenant tout rose, comme un poupon frais poudré — on devrait réellement « tanner » les sous-lieutenants avant de les exporter, hein, Polly ? — et la maîtresse de maison le rappelle à ses devoirs. Il s'avance timidement vers moi de l'autre bout de la pièce, en tirant sur un gant deux fois trop large pour lui — je déteste les hommes qui portent des gants tels que des paletots — et en s'efforçant de paraître tout à fait naturel. « Voulez-vous me faire le plaisir de prendre mon bras pour passer à table ? » Là-dessus je me lève avec le sourire de celle qui a faim, comme ceci.

— Voyons, Lucy, cette comédie est ridicule !

— Et je m'en vais à son bras. Ainsi ! Après le souper je me retirerai de bonne heure, voyez-vous, parce que je craindrai de prendre froid. Personne pour s'occuper de mon *rickshaw*. Le *mien*, s'il vous plaît ! Je resterai là, toujours avec ce « nuage » mauve et blanc sur ma tête, à laisser se tremper d'humidité mes chers, vieux, respectables pieds, tandis que Tom hèle le rickshaw tout en jurant. Puis, sitôt rentrée, au dodo à onze heures et demie. Vie des plus édifiantes — encouragée par les visites des « bons Pères », qui reviennent comme par hasard d'avoir enterré quelqu'un là-bas dessous.

Elle montra parmi les pins la direction du cimetière, et reprit avec un grand geste théâtral :

— Attention ! Je vois tout... tout sans exception, jusques et y compris mon corset ! Et quel corset, Polly ! A six roupies huit annas, y compris la flanelle rouge — ou le pilou, peut-être — qu'on met dans le haut de ce redoutable engin. Je vous le dessinerais.

— Lucy, pour l'amour de Dieu, ne faites pas aller vos bras de cette façon ridicule ! Songez que tous les gens peuvent vous voir, du Mail.

— Hé ! qu'ils me voient ! Ils croiront que je répète la *Chute d'un Ange*. Regardez ! c'est le Mus-suck qui passe. Comme il se tient mal à cheval ! Voilà pour lui !

Et avec une grâce exquise elle envoya un baiser au respectable fonctionnaire de l'Inde.

— Après cela, continua-t-elle, on ne manquera pas de le plaisanter, au club, dans les termes délicats où se complaisent ces vilains hommes, et le petit Hawley me répétera tout — en gazant ça et là, par crainte de me blesser. Ce petit est trop parfait pour vivre, Polly. J'ai bonne envie de lui conseiller de renoncer à sa charge et de se faire homme d'Église. Dans ses actuelles dispositions d'esprit, il m'écouterait. Heureux, heureux enfant !

— Plus jamais, dit M^{me} Mallowe, en simulant un air fâché, plus jamais vous ne déjeunerez ici. Lucinde, votre conduite est scandaleuse !

— C'est votre faute, riposta M^{me} Hauksbee ;

pourquoi aussi avoir été me proposer d'abdiquer ? Non ! Jamais... jamais ! Je veux jouer la comédie, danser, dîner dehors, et accaparer les esclaves légitimes de toute femme qu'il me plaira, jusqu'à ce que je succombe, ou qu'une femme supérieure à moi me fasse honte devant tout Simla... et cependant j'ai un goût de poussière et de cendre dans la bouche tandis que je mène cette vie !

Elle s'élança dans le salon. M^{me} Mallowe l'y rejoignit et lui passa un bras autour de la taille.

— Non ! Je ne pleure pas ! dit M^{me} Hauksbee d'un air de défi, en fouillant dans son corsage pour trouver son mouchoir. Voilà dix soirées que je dîne dehors, après avoir répété dans l'après-midi. Vous-même seriez fatiguée. C'est la fatigue, et rien d'autre.

M^{me} Mallowe se garda bien d'accabler aussitôt M^{me} Hauksbee sous des paroles de compassion, pas plus qu'elle ne la pria de se coucher. Elle connaissait trop son amie pour cela. Lui tendant une nouvelle tasse de thé, elle poursuivit la conversation.

— Moi aussi, ma chère, j'ai passé par là, lui dit-elle.

— Je m'en souviens, répondit M^{me} Hauksbee, une lueur de gaieté sur le visage. En 84, n'est-ce pas ? Vous êtes allée beaucoup moins dans le monde, la saison suivante.

M^{me} Mallowe sourit d'un air supérieur et sphingien. Elle répliqua :

— J'étais devenue une Influence.

— Miséricorde, mon enfant, serait-ce que vous vous étiez mise théosophe et que vous baisiez le gros orteil de Bouddha ? J'ai essayé une fois d'entrer dans leur confrérie, mais on m'a rejetée comme sceptique... et j'ai perdu ainsi l'occasion d'améliorer ma pauvre petite âme.

— Non, je n'ai pas théosophé. Jack prétend...

— Laissons Jack. Que vous était-il arrivé ?

— J'avais fait une impression durable.

— J'en ai fait une aussi... pendant quatre mois. Mais cela ne m'a pas réconfortée du tout. J'ai pris le monsieur en grippe. Voulez-vous bien quitter ce sourire insondable, et m'expliquer ce que vous voulez dire.

M^{me} Mallowe s'exécuta.

.

— Et... vous... allez... me... soutenir que la chose est absolument platonique des deux côtés ?

— Absolument, sinon je ne l'aurais jamais entreprise.

— Et c'est à vous qu'il a dû son dernier avancement ?

M^{me} Mallowe fit un signe affirmatif.

— Et vous l'avez mis en garde contre la petite Topsham ?

Nouveau signe affirmatif.

— Et vous lui avez parlé de la note confidentielle de sir Dugald Delarue le concernant ?

Troisième signe affirmatif.

— Pourquoi ?

— En voilà une question à poser à une femme !... Parce que cela m'amusait au début. A présent je suis fière de ma conquête. Si je vis, il ira loin. Car je veux le mettre sur la grande route de la Chevalerie, et de tout ce qu'un homme ambitionne. Le reste dépend de lui.

— Polly, vous êtes une femme bien singulière.

— En aucune façon. Je suis renfermée, voilà tout. Vous, ma chère, vous vous répandez ; et tout Simla a beau savoir votre habileté à conduire un attelage...

— Ne sauriez-vous user d'un terme plus élégant ?

— Un attelage à six, depuis le Mussuck jusqu'au petit Hawley, vous n'y gagnez rien. Pas même de l'agrément.

— Et vous ?

— Essayez de ma recette. Prenez un homme, pas un enfant, notez, mais un homme presque mûr, libre d'attaches, et soyez pour lui un guide, un directeur de conscience et un ami. Vous verrez que cette aventure est la plus intéressante que vous ayez

jamais tentée. On peut y arriver — inutile de prendre cet air-là — puisque j'y suis arrivée.

— Il y a là dedans un côté périlleux qui m'attire. Je vais me procurer un homme de ce genre et lui dire : « Voilà. Il ne se passera rien entre nous. Faites exactement tout ce que je vous dirai, profitez de mon enseignement et de mes conseils, et tout ira pour le mieux. » Est-ce bien cela ?

— Plus ou moins, dit M^{me} Mallowe, avec un sourire impénétrable. Mais faites-lui bien comprendre qu'il ne doit rien se passer.

II

Dribble dribble — trickle trickle —
Quelle quantité de poussière brute !
Voilà ma poupée cassée
Et toute la sciure partie !

Chanson de nourrice.

Et ainsi, dans « la Fonderie » qui domine le Mail de Simla, M^{me} Hauksbee, installée aux pieds de M^{me} Mallowe, recueillait la sagesse. La conférence se termina sur l'idée grandiose dont M^{me} Hauksbee était si fière.

— Je vous en préviens, dit M^{me} Mallowe, regrettant déjà son conseil, la chose n'est pas à beaucoup près aussi facile qu'elle en a l'air. N'importe quelle

femme — voire même la petite Topsham — sait s'emparer d'un homme, mais peu, très peu, connaissent la façon de mener celui qu'elles ont conquis.

— Mon enfant, lui répliqua l'autre, tel saint Siméon Stylite j'ai considéré les hommes de haut depuis... depuis plusieurs années. Demandez au Mussuck si je sais les mener.

M^{me} Hauksbee se retira en chantonnant :

— J'irai à lui et lui dirai, d'un air très ironique.

M^{me} Mallowe riait toute seule. Mais soudain elle reprit sa gravité.

« Je me demande si j'ai bien fait de lui conseiller cet amusement. Lucy est une femme d'esprit mais un peu trop méchante lorsqu'il s'agit d'un homme. »

Une semaine plus tard, les deux amies se retrouvèrent à un lundi musical.

— Hé bien ? fit M^{me} Mallowe.

— Je le tiens ! répondit M^{me} Hauksbee, dont les yeux pétillaient de malice.

— Qui est-ce, ô folle ? Je regrette de vous avoir jamais parlé de cela.

— Regardez entre les colonnes. Au troisième rang ; le quatrième à partir du fond. Il se tourne par ici. Regardez !

— Otis Yeere ! Si jamais je pensais à lui ! Mais je ne vous crois pas.

— Chut ! Attendez que M^{me} Tarcass se soit mise à massacrer Milton Wellings, et je vous dirai tout. Brrr ! Cela commence. La voix de cette femme me fait toujours songer à une rame de métro débouchant dans Earl's Court, tous les freins serrés. Maintenant je puis parler. C'est bien Otis Yeere.

— Je le vois, mais il ne s'ensuit pas qu'il vous appartienne.

— Si fait ! Par droit de trouvaille, comme disent les légistes. Je l'ai rencontré, seul et délaissé, peu après notre conversation, le soir même, au dîner de chez Dugald Delarue. Ses yeux m'ont plu, et je lui ai parlé. Le lendemain il me rendait visite. Le jour suivant nous sortions à cheval ensemble, et aujourd'hui il est lié pieds et poings aux roues de mon *rickshaw*. Vous verrez quand le concert sera fini. Il ne sait pas encore que je suis venue.

— Dieu soit loué, vous n'avez pas choisi un gamin. Qu'allez-vous faire de lui ? A supposer que vous le teniez ?

— A supposer ? Voyons ! est-ce qu'une femme — et surtout moi — se trompe jamais dans ce genre de choses ? Primo... (et M^{me} Hauksbee énuméra les points avec affectation sur ses doigts finement gantés) ; primo, ma chère, je l'habillerai convenablement. A l'heure actuelle son costume est une honte, et il porte une chemise de soirée chiffonnée

comme une feuille du « Pionnier ». Secundo, lorsque je l'aurai rendu présentable, je formerai ses manières — pour sa moralité, elle est irréprochable.

— Vous semblez avoir fait beaucoup de découvertes sur lui, pour une connaissance aussi récente.

— Vous devriez cependant bien savoir que la première preuve d'intérêt qu'un homme donne à une femme, c'est de l'entretenir de sa chère petite personne à lui. Si la femme l'écoute sans bâiller, elle commence à lui plaire. Si elle flatte la vanité de l'individu, il finit par l'adorer.

— Pas toujours.

— Laissons les exceptions. Je sais à qui vous pensez. Tertio et enfin, lorsque je l'aurai poli et rendu élégant, je serai, comme vous dites, son guide, son directeur de conscience et son ami, et il réussira tout autant que votre ami le Mussuck. Je me suis toujours demandé comment ce monsieur s'y était pris. Est-ce qu'il est venu à vous avec la liste des traitements civils, et mettant un genou en terre, — non, les deux, à la Gibbon, — vous l'a tendue en disant : « Ange adorable, choisissez la situation de votre ami » ?

— Lucy, votre longue expérience de l'administration militaire vous a ôté le sens moral. On ne fait pas de ces choses-là du côté civil.

— Soit dit sans offense pour le service de Jack, ma chère ; je demandais cela uniquement pour savoir. Accordez-moi trois mois, et vous verrez quels changements j'aurai opérés dans ma victime.

— Poursuivez votre chemin, puisque c'est une nécessité. Mais je regrette la faiblesse que j'ai eue de vous suggérer cet amusement.

— « Je suis la discrétion même et l'on peut avoir en moi une confiance sans bornes », déclama M^{me} Hauksbee, citant la *Chute d'un Ange*.

Et la conversation fut interrompue par un dernier et interminable hurlement de guerre de M^{me} Tarcass.

Ses pires ennemies, et elle n'en manquait pas, ne pouvaient du moins accuser M^{me} Hauksbee de perdre son temps. Otis Yeere était un de ces vagues personnages « muets » prédestinés pour toute leur vie à n'appartenir à personne. Dix années au service civil de Sa Majesté dans le Bengale, passées pour la plus grande partie en des districts fâcheux, avaient peu contribué à l'enorgueillir et moins encore à lui donner confiance. Assez âgé pour avoir perdu le premier beau feu qui, dans l'insouciance de son inexpérience, s'abat sur le candidat imaginaire aux hautes dignités, et le fait se jeter dans le collier avec une pétulance et un abandon de jeune poulain ; trop jeune pour être apte déjà à récapituler

les progrès accomplis et à remercier la Providence d'avoir pu aller même aussi loin, dans les conditions actuelles, il se trouvait au point mort de sa carrière. Et quand on se tient immobile, on ressent la plus légère impulsion extérieure. Le sort avait voulu que Otis Yeere, pour cette première période de son service, appartînt à la masse anonyme que broient les rouages de l'administration, et qui laisse dans l'aventure âme et courage, aussi bien qu'esprit et forces. Jusqu'au jour où la vapeur remplacera le travail manuel dans le fonctionnement de l'Empire, celui-ci exigera toujours la même proportion d'hommes qui s'usent et s'épuisent dans la pure routine machinale. Pour eux l'avancement est lointain, et le broiement de la meule quotidienne, tout proche et obsédant. Les secrétariats ne les connaissent que de nom ; ce ne sont pas les sujets de choix des districts, destinés aux recettes et aux perceptions. Ce sont les vulgaires hommes du rang — un aliment pour la fièvre — qui partagent avec le *ryot*¹ et le bœuf de labour l'honneur d'être l'assise sur quoi l'État repose. Les plus vieux ont perdu leurs aspirations ; les plus jeunes sont en train de remiser les leurs en soupirant. Les uns comme les autres s'exercent à prendre en patience

¹ Paysan hindou.

la journée jusqu'au bout. Douze ans de rang, dit-on, suffisent à miner le courage des plus vaillants et à engourdir l'esprit des plus éveillés.

C'est à cette vie qu'avait échappé pour quelques mois Otis Yeere, conduit à Simla par le désir d'un peu de société masculine. Son congé terminé, il irait retrouver son district marécageux, sauvage et au personnel insuffisant, l'auxiliaire indigène, le docteur indigène, le juge indigène, le « poste » à la chaleur étouffante, la ville mal tenue, et l'insolence ouverte de la municipalité qui faisait bon marché des vies humaines. Mais la vie abondait. La terre produisait de l'humanité, comme elle engendrait des grenouilles pendant les pluies, et la brèche faite par les maladies d'une saison était comblée et au delà par la fécondité de la suivante. Otis ne cachait pas sa joie de laisser son travail pour quelque temps et d'échapper à la ruche bourdonnante, geignante et débile, aussi incapable de se gouverner elle-même que puissante par sa faculté de blesser, d'entraver et d'accabler d'ennuis l'homme découragé qu'une ironie officielle déclarait être « son chef ».

.

— Je savais qu'il existait au Bengale des femmes mal fagotées, des caricatures. Il en vient parfois jusqu'ici. Mais j'ignorais qu'il y eût aussi des hommes-caricatures.

Alors, pour la première fois, Otis Yeere s'avisa que son costume avait une apparence quasi antique. On peut voir en se reportant plus haut que son amitié avec M^{me} Hauksbee avait progressé à grands pas.

Comme cette dame le disait avec vérité, un homme n'est jamais plus heureux que lorsqu'il parle de sa propre personne. De la bouche d'Otis Yeere M^{me} Hauksbee ne tarda pas à apprendre tout ce qu'elle désirait sur l'objet de son expérience : quel genre de vie il avait mené dans ce qu'elle appelait vaguement « ces affreux districts à choléra » ; puis, mais cela ne vint que plus tard, quel genre de vie il s'était proposé de mener et quels rêves il avait faits en l'an de grâce 1877, avant que la réalité l'eût désillusionné. Les ombreuses allées cavalières avoisinant Prospect Hill sont des plus propices au récit des confidences.

— Pas encore, disait M^{me} Hauksbee à M^{me} Mallowe. Pas encore. Je dois au moins attendre que le monsieur soit habillé comme il faut. Est-il possible, grand Dieu, qu'il ne voie pas quel honneur cela représente d'être adopté par *moi* !

M^{me} Hauksbee ne comptait pas la vaine modestie au nombre de ses défauts.

— Toujours avec M^{me} Hauksbee ! glissait avec un doux sourire M^{me} Mallowe à Otis Yeere. Oh ! les hommes, les hommes ! Voici que nos gens du

Pundjab protestent parce que vous avez accaparé la plus jolie femme de Simla. Un beau jour, monsieur Yeere, ils vous écharperont en plein Mail.

Et le *rickshaw* de M^{me} Mallowe repartit dans la descente, non sans qu'elle eût jeté un coup d'œil sous le bord de son ombrelle, pour s'assurer de l'effet produit par ses paroles.

Le coup porta. Otis Yeere ne doutait plus d'être quelqu'un dans ce vertigineux tourbillon de Simla. Il avait accaparé la plus jolie femme du lieu, et les gens du Pundjab protestaient. Cette idée l'échauffa d'un doux orgueil. Il n'avait pas encore envisagé sa liaison avec M^{me} Hauksbee comme une affaire d'intérêt public.

Pour cet homme sans importance, ce fut une joie que de se savoir envié. Et cette joie augmenta encore, le jour où, au club, quelqu'un en train de déjeuner lui jeta avec aigreur :

— Ma foi, Yeere, pour un affaibli d'en bas, vous y allez bien. Aucun ami obligeant ne vous a donc prévenu que c'est la femme la plus dangereuse de Simla ?

Yeere ricana et sortit. Quand, oh, quand donc son nouveau costume serait-il prêt ? Pour s'en informer il gagna le Mail ; et M^{me} Hauksbee, qui arrivait dans son *rickshaw* par la rue Haute de l'Église, abaissa sur lui un regard bienveillant.

— Il apprend à se tenir comme un homme, et non plus comme un ustensile de ménage, et... (elle pinça les paupières pour mieux le distinguer dans le soleil) et *c'est* en effet un homme quand il se tient comme cela. O saint amour-propre, que serions-nous sans toi !

Le nouveau costume conféra à Otis Yeere une nouvelle dose d'assurance. Il s'aperçut qu'il pouvait entrer dans un salon sans être envahi d'une petite suée, et qu'il pouvait en traverser un, même pour aller causer avec M^{me} Hauksbee, comme si les salons étaient faits pour être traversés. Il se vit, pour la première fois en neuf ans, fier de lui-même et content de sa vie, satisfait de son nouveau costume et joyeux de l'enviable amitié de M^{me} Hauksbee.

— De l'amour-propre, voilà ce qui manque à ce pauvre garçon, dit-elle en confidence à M^{me} Mallowe. Je [suis persuadée que dans le Bengale Inférieur on emploie les fonctionnaires civils à labourer les champs. Vous voyez que je dois commencer par le tout commencement, pas vrai ? Mais vous admettez quand même, chère amie, qu'il a fait des progrès énormes depuis que je m'occupe de lui. Qu'on me laisse seulement encore un peu de temps et il ne se reconnaîtra plus lui-même.

De fait, Otis Yeere était en train d'oublier ra-

pidement ce qu'il avait été. Un de ses congénères de la masse anonyme résuma la chose en deux mots lorsqu'il demanda à Yeere, à brûle-pourpoint :

— Et qui a fait de vous un membre du Conseil, depuis peu ? Vous affectez à vous seul plus de morgue qu'une demi-douzaine de ces gens-là.

— Je... je suis tout à fait au regret. Ce n'est pas dans mon intention, je vous assure, dit Yeere pour s'excuser.

— Il n'y aura plus moyen de vous aborder, reprit sévèrement le vieux routier. Redescendez sur terre, Otis, redescendez !... ou qu'une bonne fièvre vous débarrasse de cette affectation inepte ! Trois mille roupies par mois ne la justifieraient pas.

Yeere rapporta l'incident à M^{me} Hauksbee. Il en était venu peu à peu à la considérer comme sa *Frau Confessorin*.

— Et vous vous êtes excusé ! fit-elle. Mais c'est honteux ! Je déteste un homme qui s'excuse. Ne vous excusez jamais de ce que votre ami a appelé de la « morgue ». Jamais ! C'est le propre d'un homme d'être insolent et cassant, jusqu'à ce qu'il rencontre plus fort que lui. Et maintenant, méchant garçon, écoutez-moi.

Avec simplicité et sans ambages, tandis que le *rickshaw* flânait autour de Jakko, M^{me} Hauksbee prêcha à Otis Yeere le grand évangile de l'amour-

propre, et l'illustra d'exemples vivants rencontrés au cours de leur promenade du dimanche après-midi. Elle conclut par cet argument personnel :

— Bonté divine ! la prochaine fois vous vous excuserez d'être mon attaché !

— Jamais ! s'écria Otis Yeere. C'est une chose toute différente. Je serai toujours...

— Que va-t-il dire ? songea M^{me} Hauksbee.

— Fier de cela, termina Otis.

— Sauvée pour cette fois, se dit-elle à part.

— Mais je crains d'être devenu vaniteux. Comme Jeshurun, vous vous rappelez. Quand il s'est mis à engraisser, alors il a rué. Cela provient du manque de soucis et de l'air des montagnes, je suppose.

« L'air des montagnes, ah bien oui ! se dit en elle-même M^{me} Hauksbee. Il se serait terré au club jusqu'au dernier jour de son congé, si je ne l'avais pas découvert. »

Puis, à haute voix :

— Pourquoi ne le seriez-vous pas ? vous y avez tout droit.

— Moi ? Pourquoi ?

— Oh ! pour cent raisons. Je ne vais pas perdre ce charmant après-midi à vous les expliquer ; mais je vous assure que vous en avez. Qu'était-ce que cet amas de notes que vous m'avez montrées, sur la

grammaire des aborigènes... comment les appelez-vous ?

— Les Gullals. Des bêtises, tout cela. J'ai à présent beaucoup trop de travail sur les bras pour m'ennuyer avec les Gullals. Je voudrais que vous voyiez mon district. Venez donc une fois avec votre mari, je vous le montrerai. Un séjour délicieux pendant les pluies ! Une nappe d'eau où émergent seuls le talus du chemin de fer et les serpents, et en été rien que des mouches vertes et du gâchis vert. Les habitants mourraient de peur si vous les menaciez avec un fouet de chiens. Mais comme ils savent que cela vous est défendu, ils s'ingénient à vous rendre la vie à charge. Mon district est gouverné de Dardjiling par un monsieur quelconque sur la foi des rapports mensongers d'un avocat indigène. Oui, c'est un séjour paradisiaque.

Et Otis Yeere eut un rire amer.

— Il n'est pas du tout indispensable que vous y restiez. Pourquoi y restez-vous ?

— Parce que j'y suis obligé. Comment pourrais-je me tirer de là ?

— Comment ! De cent cinquante manières. S'il n'y avait pas tant de monde sur la route j'aimerais vous tirer les oreilles. Demandez, cher monsieur, demandez, tout est là. Tenez ! voici le jeune Hexarly, qui a six ans de service et moitié de vos facultés.

Il a demandé ce dont il avait envie, et on le lui a donné. Voyez, là-bas devant le couvent. C'est Mac Arthuson qui est arrivé à sa situation actuelle en demandant — en demandant tout franc et net — après s'être poussé hors du rang. Dans votre service un homme en vaut un autre, croyez-moi. Je connais Simla depuis tant de saisons que je n'ose plus y penser. Vous figurez-vous que les hommes sont désignés pour les places à cause d'aptitudes préalables particulières ? Vous avez tous au début passé un examen supérieur — dont j'ai oublié le nom — et à part les trois ou quatre qui l'ont subi tout à fait mal, vous pouvez tous faire l'affaire. Pour le reste il suffit de demander. Appelez cela du toupet, appelez cela de l'impudence, appelez cela comme vous voudrez, mais demandez ! Les hommes prétendent — oui, je sais ce que les hommes disent — qu'un homme, par la simple hardiesse de sa requête, prouve déjà sa valeur. Un homme faible ne dit pas : « Donnez-moi ceci ou cela. » Il geint : « Pourquoi ne m'a-t-on pas donné ceci ou cela ? » Si vous étiez dans l'armée, je vous dirais d'apprendre à jongler avec des assiettes ou à jouer du tambour de basque avec les pieds. Mais dans votre cas, demandez ! Vous appartenez à un service où l'on doit être capable aussi bien de commander l'escadre de la Manche que de remettre une jambe

cassée en vingt minutes d'apprentissage, et malgré cela vous n'osez demander à sortir d'un district de gâchis vert où vous avouez que vous n'êtes pas le maître. Lâchez tout à fait le gouvernement du Bengale. Dardjiling même est un petit trou perdu. J'y suis allée une fois, et les loyers y sont hors de prix. Affirmez-vous. Faites que le gouvernement de l'Inde vous prenne. Essayez d'obtenir un poste sur la frontière, qui offre une chance énorme pour tout homme doué de confiance en soi. Allez quelque part ! Faites quelque chose ! Vous avez deux fois plus d'intelligence et trois fois plus de prestance que les gens d'ici en haut, et... et... (M^{me} Hauksbee s'arrêta pour reprendre haleine, puis continua :) et de n'importe quelle façon que vous l'envisagiez, c'est votre devoir. Vous qui pourriez aller si loin !

— Je ne sais, dit Yeere, passablement déconcerté par cette éloquence inattendue. Je n'ai pas si bonne opinion de moi-même.

Si le geste ne fut pas strictement platonique, il fut du moins politique. M^{me} Hauksbee pressa légèrement de sa main la grosse patte dégingandée qui reposait sur la capote rabattue du *rickshaw*, et regardant l'homme en plein visage, elle dit affectueusement, presque trop affectueusement :

— Je crois en vous si vous n'y croyez pas. Est-ce suffisant, mon ami ?

— C'est suffisant, répondit Otis, très grave.

Il resta silencieux une minute, rêvant à nouveau les rêves qu'il avait faits huit ans plus tôt, mais parmi tous ces rêves, tel un éclair de chaleur dans un ciel d'or, les yeux de violette de M^{me} Hauksbee projetaient leur lumière.

Curieux et impénétrables sont les dessous cachés de la vie de Simla — la seule existence digne d'être vécue dans ce pays désolant. Peu à peu, dans les répits entre la danse, le théâtre et les courses, le bruit se répandit parmi les hommes et les femmes que Otis Yeere, cet homme aux yeux brillants d'un neuf éclat de confiance en soi, avait « fait quelque chose d'honorable » là-bas dans le *bled* d'où il venait. Il avait ramené à la raison une municipalité égarée, affecté les fonds sous sa responsabilité personnelle et sauvé des centaines d'existences. Il en savait sur les Gullals plus que n'importe qui. Possédait une profonde connaissance des tribus autochtones. Personne ne savait trop quel genre d'homme ou de bête étaient les Gullals ; mais un beau jour le Mussuck, qui avait rendu visite à M^{me} Hauksbee, et se flattait par ailleurs de distinguer les gens de valeur pour le bien du gouvernement, expliqua que c'était une tribu de farouches montagnards, vivant quelque part du côté de Sikkim, et dont le Grand Empire des Indes lui-même trouvait l'amitié

digne d'être gagnée. Or nous savons que Otis Yeere avait montré à M^{me} Hauksbee ses notes manuscrites datant de six années, qui traitaient des susdits Gullals. Il lui avait raconté, en outre, comment, malade et tremblant de la fièvre qui résultait de leurs manques d'égards, entravé par la perte de son employé de confiance, et véhémentement irrité par les déboires de son administration, il avait une fois injurié comme un tas de porcs les lumières de son « intelligent bureau local ». Lequel « acte d'oppression brutale et tyrannique » lui valut une réprimande soignée du gouvernement du Bengale ; mais dans l'anecdote revue et corrigée pour l'usage du Nord, nous ne trouvons rien qui rappelle ceci. D'où nous sommes forcés de conclure que M^{me} Hauksbee arrangea ses réminiscences avant de les semer en des oreilles oisives, prêtes, elle ne l'ignorait pas, à exagérer le bien comme le mal. Et Otis Yeere se comporta comme il seyait au héros de nombreux récits.

— Vous pouvez venir causer avec moi lorsque vous n'êtes pas dans vos idées noires. Causez maintenant, et donnez-nous du plus brillant et du meilleur, lui disait M^{me} Hauksbee.

Otis n'avait pas besoin d'être éperonné. Observez un homme qui a pour le diriger les avis d'une femme du monde ou supérieure au monde. Aussi longtemps

qu'il garde sa tête, il peut affronter les deux sexes à armes égales— avantage que la Providence n'avait pas en vue, lorsqu'elle façonna l'homme un jour et la femme le lendemain, pour montrer que chacun d'eux ne connaîtrait que fort peu de la vie de l'autre. Un tel homme va loin, ou bien, si sa conseillère lui est retirée, il s'abat tout à coup, sans que son entourage en devine la raison.

Sous le généralat de M^{me} Hauksbee, qui elle-même avait à son service la sagesse de M^{me} Mallowe, fier de soi et, sur la fin, croyant en soi parce qu'on croyait en lui, Otis Yeere se tenait prêt à tout hasard qui pouvait survenir, persuadé que ce hasard serait heureux. Il combattait pour son étendard, et ce second engagement aurait sans nul doute une issue meilleure que n'avait été la misérable défaite de sa jeunesse affolée.

Ce qui serait arrivé, il est impossible de le dire. Une catastrophe lamentable survint, amenée directement par la résolution que lui déclara M^{me} Hauksbee, de passer la saison suivante à Dardjiling.

— Vous en êtes certaine ? demanda Otis Yeere.

— Tout à fait. Nous venons d'écrire pour une maison.

Otis Yeere « s'arrêta net », comme le dit M^{me} Hauksbee en causant de la rechute avec M^{me} Mallowe.

— Il s'est conduit, dit-elle avec colère, tout comme le poney du capitaine Herrington — avec cette différence que Otis est un baudet — au dernier *gymkhana*. Arc-bouté sur ses pieds de devant, il a refusé de faire un pas de plus. Polly, cet homme est en train de me désappointer. Que puis-je faire ?

En règle générale, M^{me} Mallowe ne se permet pas d'avoir l'air ébahi ; mais cette fois-là elle ouvrit les yeux tant qu'elle put.

— Vous avez manœuvré habilement jusqu'ici, dit-elle. Parlez-lui et demandez-lui ce qui lui prend.

— Je vais le faire... au bal de ce soir.

— Non... pas au bal, dit M^{me} Mallowe avec prudence. Les hommes ne sont jamais tout à fait eux-mêmes dans un bal. Attendez plutôt à demain matin.

— Impossible. S'il s'apprête à se retourner de cette absurde manière, il n'y a pas un jour à perdre. Sortez-vous ? Non ? Alors restez levée pour m'attendre, ce sera gentil. Je ne m'attarderai pas au delà du souper, quoi qu'il advienne.

M^{me} Mallowe attendit toute la soirée, les yeux fixés longuement sur le foyer, avec de temps à autre un sourire fugitif.

.

— Oh ! oh ! oh ! Cet homme est un idiot ! Un extravagant et authentique idiot ! Je regrette de l'avoir jamais connu.

M^{me} Hauksbee, presque pleurante, pénétrait en coup de vent chez M^{me} Mallowe. Il était minuit.

— Qu'est-il donc arrivé ? fit M^{me} Mallowe.

Mais on voyait à son regard qu'elle devinait la réponse.

— Ce qui est arrivé ? Mais tout est arrivé ! Il était là. Je vais à lui et lui demande : « Voyons, que signifie cette absurdité ? » Ne riez pas, ma chère, je ne le supporterais pas. Vous savez que je parlais sérieusement. Puis ce fut un quadrille : pendant ce temps, assise à l'écart avec lui, j'exigeai une explication, et il me dit... Oh ! je ne puis supporter des idiots pareils ! Vous savez ce que j'ai dit, concernant un séjour à Dardjiling l'an prochain ? Peu m'importe où je vais. J'aurais changé de station et perdu le loyer pour m'éviter ceci. Il m'a dit, en propres termes, qu'il ne voulait plus essayer de se pousser, parce que... parce qu'il serait envoyé dans une province éloignée de Dardjiling, tandis que son district actuel, où sont ces individus, se trouve à une journée de voyage...

— Ah...h...h ! fit M^{me} Mallowe, du ton de quelqu'un qui a fini par trouver un mot difficile dans un gros dictionnaire.

— A-t-on jamais vu rien d'aussi fou... d'aussi absurde ? Et il avait la balle à ses pieds. Il lui suffisait d'un geste. J'aurais fait de lui n'importe

quoi ! N'importe quoi d'imaginable. Il serait arrivé à tout. Je l'aurais secondé. C'est moi qui ai fait cet homme, n'est-ce pas, Polly ? Ne l'ai-je pas créé ? Ne me doit-il pas tout ? Et pour me récompenser, au vrai moment où tout était bien arrangé, voilà qu'il gâche tout par cette foucade !

— Très peu d'hommes comprennent à fond le dévouement.

— Oh ! Polly, ne riez pas de moi ! Désormais je ne m'occupe plus des hommes. Je l'aurais tué séance tenante. Cet homme, cet être que j'avais extrait de ses fangeuses rizières, quel droit avait-il de tomber amoureux de moi ?

— Amoureux ? ah bah !

— Oui, amoureux. Je ne me rappelle pas la moitié de ce qu'il a dit, tant j'étais en colère. Mais on n'a pas idée d'une scène aussi grotesque ! Je ne puis m'empêcher d'en rire à présent, bien qu'alors je fusse prête à pleurer de dépit. Il s'est exalté et j'ai fulminé... je crains que nous ayons fait un bruit terrible dans notre coin. Défendez mon honneur, ma chère, si tout Simla en glose demain matin... et puis, au beau milieu de cette ineptie — je suis entièrement convaincue que cet homme est aliéné — il a vivement avancé sa figure vers moi... et m'a donné un baiser.

— Moralité irréprochable, roucoula M^{me} Mallowe.

— Elle l'était... elle l'est encore ! Ce fut le baiser le plus ridicule. Je suis sûre que c'était la première fois qu'il embrassait une femme. Je rejetai la tête en arrière, et ce fut une sorte de bécot fuyant, piqué juste sur le bout du menton... ici. (Et M^{me} Hauksbee tapota de l'éventail son menton quasi masculin.) Puis, bien entendu, je me mis très en colère et lui déclarai que je ne le considérais plus comme un gentleman, que je regrettais de l'avoir jamais connu, etc. Il fut écrasé si facilement que je ne parvins pas à me fâcher bien fort. Puis je suis venue tout droit vous retrouver.

— Cela se passait-il avant ou après le souper ?

— Oh ! avant... des éternités avant. N'est-ce pas totalement nauséabond ?

— Laissez-moi réfléchir. Je suspends mon jugement jusqu'à demain. Le matin porte conseil.

Mais le matin amena simplement un domestique qui remit à M^{me} Hauksbee une jolie gerbe de roses Annandale destinée à la parer pour le bal du soir à la villa vice-royale.

— Il n'a pas l'air très repentant, dit M^{me} Mallowe. Quel est ce « poulet » au milieu ?

M^{me} Hauksbee ouvrit le billet plié avec soin, — encore un talent dont Otis lui était redevable, — le parcourut, et poussa un soupir dramatique.

— Suprême naufrage d'un piètre intellect ! Des

vers ! Sont-ils de lui, croyez-vous ? Oh ! dire que j'ai pu un jour mettre mon espoir dans cet idiot pleurnichard !

— Non. C'est un passage d'Elizabeth Browning¹, et vu les faits en cause, comme s'exprime Jack, singulièrement bien choisis. Écoutez :

Douce amie, tu as foulé aux pieds un cœur.

Va ! Il est beaucoup d'hommes au monde,
Et des femmes aussi belles que toi

Ne peuvent manquer de faire de ces choses, parfois.

Tu as simplement posé le pied sans savoir :

On ne peut t'accuser de perfidie ;
Et pourquoi aussi un cœur était-il là,
Sur le chemin d'un pied de jolie femme ?

— Ce n'est pas vrai... ce n'est pas vrai... je n'ai pas fait cela ! dit avec colère M^{me} Hauksbee, les yeux pleins de larmes. Il n'y a pas eu la moindre perfidie. Oh ! c'est par trop vexatoire !

— Vous interprétez mal le compliment, reprit M^{me} Mallowe. Il vous dégage de toute accusation, et... hum !... je **croirais** volontiers d'après cela, qu'il s'est dégagé lui aussi tout à fait. Mon expérience des hommes me dit que quand ils se mettent à citer des vers ils sont prêts à s'éclipser. Le chant du cygne, quoi.

¹ Elizabeth Browning (1806-61), poétesse anglaise, auteur d'*Aurora Leigh*.

— Polly, vous vous montrez bien peu compatissante à mes chagrins.

— Moi ? Qu'y a-t-il donc là de si terrible ? S'il a blessé votre vanité, m'est avis que vous avez passablement endommagé son cœur.

— Oh ! vous ne comprenez jamais quand il s'agit d'un homme ! dit M^{me} Hauksbee avec un profond dédain.

UNE FEMME DE SECOND CHOIX

Est fuga, volvitur rota,

Le flot nous emporte ; où se cache le port entrevu ?
Un Deux Trois Quatre Cinq associent leurs quote-parts :
Tant mieux pour les autres si Un n'a pris que sa mise,
Démontre-nous cela, Hugues de Saxe-Gotha.

Maître Hugues de Saxe-Gotha.

— HABILLÉE ! Ne venez pas me raconter que cette femme s'est jamais habillée de sa vie. Elle s'est tenue au milieu de la chambre tandis que son *ayah* — non, son mari — ce devait être un homme — lui lançait ses vêtements. Elle a fait ensuite sa coiffure avec ses doigts, et a épousseté le dessous du lit avec son bonnet. Je connais sa méthode, tout comme si j'avais assisté à la bacchanale. Qui est-ce ? conclut M^{me} Hauksbee.

— Grâce ! dit M^{me} Mallowe d'une voix expirante. Vous me donnez mal à la tête. Je suis mélancolique aujourd'hui. Soutenez-moi avec des fondants, réconfortez-moi avec des chocolats, car je suis... Avez-vous apporté quelque chose de chez Peliti ?

— D'abord mes questions. Vous aurez les bonbons

après y avoir répondu. Qui est cette créature ? Que fait-elle ? Ils étaient au moins une demi-douzaine d'hommes à l'entour, et on aurait cru qu'elle allait se mettre à dormir au milieu d'eux.

— Delville, répondit M^{me} Mallowe. La Delville « à la manque » pour la distinguer de M^{me} Jim, du même patronyme. Elle danse, je crois, aussi déplorablement qu'elle s'habille, et son mari est quelque part dans la province de Madras. Allez lui faire visite, si elle vous intéresse tellement.

— Qu'ai-je à voir avec des femmes de basse caste ? Elle n'a fait que retenir mon attention une minute, et je m'étonnais de l'attrait que possède pour une certaine catégorie d'hommes une telle caricature. Je m'attendais à la voir semer ses vêtements derrière elle... mais à un moment j'ai regardé ses yeux.

— Des yeux en hameçons, bien sûr, ironisa M^{me} Mallowe.

— Ne faites pas de l'esprit, Polly. Vous me donnez mal à la tête. Et autour de cette meule de foin se trouvait un rassemblement d'hommes... un véritable rassemblement.

— Peut-être s'attendaient-ils aussi...

— Polly, pas de gauloiseries !

M^{me} Mallowe se pelotonna commodément sur le canapé, et ne s'occupa plus que des friandises. Elle partageait à Simla une même maison avec

M^{me} Hauksbee, et ceci se passait deux saisons après l'affaire d'Otis Yeere relatée plus haut.

M^{me} Hauksbee s'avança jusque dans la véranda qui dominait le Mail, où elle jeta les yeux, le front contracté par l'attention.

— Tiens ! tiens ! fit laconiquement M^{me} Hauksbee. En vérité !

— Qu'est-ce ? demanda M^{me} Mallowe, d'un ton somnolent.

— Cette Caricature et le Maître de Danse... que je ne peux admettre.

— Le Maître de Danse ? Pourquoi ? C'est un monsieur entre deux âges, d'aspirations dépravées et romanesques, et qui se prétend de mes amis.

— Dans ce cas résignez-vous à le perdre. Les caricatures sont d'un naturel collant, et je croirais volontiers que cet animal-ci — comme son bonnet paraît affreux vu d'en haut ! — est particulièrement crampon.

— Pour ce qui est de moi, grand bien lui fasse du Maître de Danse ! Je n'ai jamais pu m'intéresser à un menteur perpétuel. Le but inatteint de sa vie est de persuader aux gens qu'il est célibataire.

— Oh ! oh ! Je crois avoir déjà rencontré ce genre d'individus. Et il ne l'est pas ?

— Non. Il me l'a confié voici quelques jours. Pouah ! Il y a des gens qui ne méritent pas de vivre.

— Comment cela s'est-il passé ?

— Il a posé à cette horreur suprême : un homme incompris. Dieu sait si la *femme incomprise*¹ est déjà suffisamment maussade et fâcheuse — mais son complément ! — Et avec son obésité, encore ! Moi, je lui aurais ri au nez. Mais les hommes ne me font guère de confidences. Comment se fait-il qu'ils s'adressent à vous ?

— Dans l'espoir de m'éblouir par leurs exploits de jadis. Délivrez-nous, Seigneur, des hommes à confidences !

— Pourtant vous les encouragez ?

— Que faire ? Ils parlent, je les écoute ; et ils jurent que je m'intéresse à eux. Il est vrai que j'affecte toujours l'étonnement, même quand l'intrigue est... tout ce qu'il y a de plus vieux au monde.

— Oui. Du moment qu'on les laisse parler, les hommes sont bien impudemment explicites, alors que les confidences des femmes sont pleines de réticences et de mensonges, excepté...

— Quand elles perdent la tête et lâchent ce qu'on ne doit pas dire, au bout de huit jours de connaissance. Même alors, elles se dépeignent toujours comme des M^{me} Gummidge², et jettent de l'eau froide sur le monsieur. Vraiment, quand on y

¹ En français dans le texte.

² Personnage du *David Copperfield*, de Dickens.

réfléchit, nous en savons beaucoup plus sur les hommes que sur notre sexe à nous.

— Et le plus curieux c'est que les hommes refuseront toujours de le croire. Ils prétendent que nous leur dissimulons quelque chose.

— C'est généralement ce qu'ils font pour leur propre compte... et ils dissimulent bien mal. Hélas ! ces chocolats m'appesantissent, et j'en ai mangé à peine une douzaine. Il me semble que je vais dormir.

— Cela va vous faire engraisser, ma chère. Si vous preniez plus d'exercice et un intérêt plus conscient à votre entourage, vous seriez...

— Aimée aussi universellement que M^{me} Hauksbee. Vous êtes une perle sous maints rapports, et je vous aime bien, — vous n'avez pas en tête que l'opinion des autres femmes, — mais pourquoi vous préoccuper de vulgaires humains ?

— Parce que, à défaut d'anges, qui seraient, je le crains, horriblement fastidieux, les hommes et les femmes sont les êtres les plus passionnants de tout le vaste monde, paresseuse. Je m'intéresse à la Caricature... je m'intéresse au Maître de Danse... je m'intéresse au petit Hawley... et à vous.

— Pourquoi m'associer au petit Hawley ? Il est votre propriété ?

— Oui, et pour employer son langage candide, je

m'apprête à faire de lui quelque chose de bien. Quand il sera un peu formé et qu'il aura passé son « examen supérieur » ou n'importe ce que les autorités jugeront utile d'exiger de lui, je choisirai une jolie petite fille, la jeune Holt par exemple, et (ici elle agita les mains avec grâce) ce que M^{me} Hauksbee a joint, personne ne le séparera. J'ai dit.

— Et quand vous aurez accouplé May Holt avec le parti le plus notoirement désavantageux de Simla et gagné la haine immortelle de maman Holt, que ferez-vous de moi, ô dispensatrice des destinées de l'univers ?

M^{me} Hauksbee se laissa aller sur une chaise basse placée devant le feu, et, le poing au menton, considéra longuement et fixement M^{me} Mallowe.

— Je ne sais pas, dit-elle en hochant la tête, ce que je ferai de vous, ma chère. Il est évidemment impossible de vous marier à quelqu'un d'autre... votre mari s'y opposerait, et l'expérience tournerait très mal. Je commencerai, je pense, par vous empêcher... comment est-ce ?... « de dormir sur les bancs des tavernes et de ronfler au soleil¹ ».

— De grâce ! Épargnez-moi vos citations. Elles sont trop grossières. Allez à la bibliothèque, vous m'en rapporterez de nouveaux livres.

¹ Cf. Shakespeare : première partie de *Henry IV*, acte I, scène I.

— Pendant que vous dormirez ? Non ! Si vous ne venez pas avec moi, j'étalerai votre plus nouvelle robe sur le devant de mon *rickshaw* et quand on me demandera ce que je fais, je répondrai que je vais chez la couturière pour la lui donner à élargir. Je m'arrangerai pour que M^{me} MacNamara me voie. Allons, soyez bonne fille, mettez vos affaires.

M^{me} Mallowe obéit en soupirant, et les deux amies se rendirent à la bibliothèque, où elles trouvèrent M^{me} Delville et celui qu'elles surnommaient le Maître de Danse. A ce moment M^{me} Mallowe était réveillée et loquace.

— Voilà la bête ! dit M^{me} Hauksbee, en affectant de désigner un escargot sur la route.

— Non, reprit M^{me} Mallowe, c'est l'homme qui est la bête. Brr ! Bonsoir, monsieur Bent. Je croyais que vous veniez prendre le thé cet après-midi ?

— Mais c'était pour demain, si je ne me trompe, répliqua le Maître de Danse. J'avais compris... je me figurais... je regrette infiniment... je suis tout à fait navré !

Mais M^{me} Mallowe s'éloignait.

— Pour le trompeur accompli que vous le disiez être, chuchota M^{me} Mallowe, il m'a tout l'air d'une mazette. Et pourquoi faut-il qu'il ait préféré se promener avec la Caricature plutôt que de venir prendre le thé avec nous ? Affinités électives, pro-

blement... les deux font la paire. Polly, aussi longtemps que la terre tournera, je ne pardonnerai jamais à cette femme.

— Je pardonne tout à n'importe quelle femme, répliqua M^{me} Mallowe. Il sera pour elle une punition suffisante. Quelle voix commune elle a !

La voix de M^{me} Delville n'était pas jolie, sa tournure était encore moins gracieuse, et sa toilette étonnamment négligée. Tous ces détails, M^{me} Mallowe les observa de derrière une revue.

— Voyons, qu'y a-t-il donc en elle ? fit M^{me} Hauksbee. Voyez-vous ce que je voulais dire en parlant de ses vêtements prêts à tomber ? Si j'étais homme, j'aimerais mieux périr que d'être vu avec ce portemanteau. Et pourtant elle a de beaux yeux, mais... Ah ! j'y suis.

— Quoi donc ?

— Elle ne sait pas s'en servir ! Ma parole, elle ne sait pas. Regardez ! regardez donc ! L'inélégance, cela passe encore, mais l'ignorance jamais ! Cette femme est une sotte.

— Chut ! elle va vous entendre.

— Toutes les femmes de Simla sont des sottes. Elle croira que je parle de quelqu'un d'autre. Mais la voilà qui sort. Quel couple absolument désastreux elle forme avec le Maître de Danse ! Cela m'y fait penser, croyez-vous qu'ils danseront ensemble ?

— Attendez et vous le verrez. Je ne lui envie pas la conversation du Maître de Danse... le nauséeux personnage ! Sa femme doit arriver ici sous peu ?

— Savez-vous quelque chose sur lui ?

— Simplement ce qu'il m'a dit. C'est peut-être une invention pure. Il a épousé une fille élevée dans le pays, je crois, et en sa qualité d'âme noble et chevaleresque il m'a dit qu'il regrettait le marché et qu'il l'envoyait le plus souvent possible chez sa mère — une personne qui de tout temps a vécu dans le Doon¹ et va à Mussorie quand les autres vont en Europe. La femme est à présent avec elle, à ce qu'il dit.

— Des enfants ?

— Un seul, mais il parle de sa femme d'une façon révoltante. Je le déteste pour cela. Il se croyait spirituel et brillant.

— C'est là un défaut particulier aux hommes. Moi, je ne l'aime pas parce qu'il est toujours dans les jupes de quelque jeune fille, au détriment des candidats légitimes. Mais il va cesser de poursuivre May Holt, ou je me trompe beaucoup.

— Oui. Je pense que M^{me} Delville occupera son attention pour un temps.

— A-t-elle appris, croyez-vous, qu'il est père de famille ?

¹ Doon, vallée, en hindoustani.

— Pas de sa bouche. Il m'a fait jurer un secret éternel. Aussi vous l'ai-je raconté. Ne connaissez-vous pas ce genre d'homme ?

— Peu intimement, Dieu merci ! En règle générale, quand un homme se met à déprécier sa femme devant moi, je constate que le Seigneur me fournit de quoi lui répondre conformément à sa folie ; et quand nous nous séparons il y a un froid entre nous. Je raille.

— Moi, j'agis autrement. Je n'ai pas le sens de l'humour.

— Acquérez-le, alors. Ç'a été mon meilleur soutien depuis plus longtemps que je n'ose le dire. Un sens de l'humour bien développé sauvera une femme là où la religion, la culture et les considérations intimes échoueraient. Et il peut nous arriver à toutes un jour ou l'autre d'avoir besoin de salut.

— Croyez-vous que la Delville ait de l'humour ?

— Sa toilette le montre. Comment voulez-vous qu'un être qui porte son *supplément*¹ sous son bras gauche puisse avoir aucune idée de l'à-propos des choses, encore moins de leur ridicule ? Si elle congédie le Maître de Danse après l'avoir vu danser une fois, je l'estimerai peut-être. Sinon...

— Mais ne faisons-nous pas beaucoup trop de

¹ En français. L'objet de toilette féminin que les catalogues dénomment « ampliforme » ou « faux-seins ».

suppositions, ma chère ? Vous avez vu cette femme au Peliti... une demi-heure plus tard vous la voyez se promener avec le Maître de Danse... et l'heure suivante vous la rencontrez ici à la bibliothèque.

— Toujours avec le Maître de Danse, notez-le.

— Toujours avec le Maître de Danse, je vous l'accorde, mais pourquoi sur la foi de ce détail allez-vous imaginer...

— Je n'imagine rien. Je n'ai pas d'imagination. Je suis seulement persuadée que le Maître de Danse est attiré vers la Caricature parce qu'il est défectueux sous presque tous les rapports et elle sous tous les autres. Tel que je me représente cet homme d'après votre description, il tient sa femme à l'heure actuelle dans une sujétion absolue.

— Elle a vingt ans de moins que lui.

— Pauvre malheureuse ! Et finalement, après qu'il aura bien posé, bravaché et menti — il a sous cette moustache hirsute une bouche uniquement taillée pour le mensonge — il sera récompensé selon ses mérites.

— Je me demande quels ils peuvent être, dit M^{me} Mallowe.

Mais M^{me} Hauksbee, le nez sur le rayon des « nouveautés », chantonnait en sourdine : « *Qu'est-ce qu'il prendra, celui qui a tué le cerf ?* »

Cette dame usait volontiers d'un langage libre.

Un mois plus tard, elle déclara son intention d'aller faire visite à M^{me} Delville. M^{me} Hauksbee et M^{me} Mallowe étaient toutes les deux en peignoir du matin, et une grande paix régnait sur la terre.

— J'irais bien comme je suis, dit M^{me} Mallowe. Ce serait une allusion délicate à son genre.

M^{me} Hauksbee s'examina dans la glace.

— A supposer pour une minute qu'elle dût jamais souiller ce seuil, je mettrai cette robe, à seule fin de lui montrer ce que doit être un peignoir du matin. Elle pourrait en profiter. A part cela, j'irai avec celle gorge-de-pigeon — doux emblème de jeunesse et d'innocence — et mettrai mes nouveaux gants.

— Si réellement vous y allez, des gants de cheval usagés seraient assez bons ; et vous savez que cette robe gorge-de-pigeon se tache à la pluie.

— Cela m'est égal. Je tiens à la rendre jalouse. Du moins j'essaierai, quoi qu'on ne puisse guère attendre grand'chose d'une femme qui met à son corsage une ruche de dentelle.

— Ciel ! Quand a-t-elle fait cela ?

— Hier... en sortant à cheval avec le Maître de Danse. Je les ai rencontrés par derrière Jakko, et la pluie avait aplati la dentelle. Pour compléter l'effet, elle portait un *terai*¹ malpropre avec l'é-

¹ Grand chapeau de paille.

lastique sous le menton. J'étais presque trop contente pour me donner la peine de la mépriser.

— Le petit Hawley vous accompagnait. Qu'en a-t-il pensé ?

— Est-ce qu'un gamin voit ces choses-là ? Me plairait-il encore s'il les voyait ? Il l'a fixée de la façon la plus grossière, et au moment même où je croyais qu'il avait vu l'élastique, voilà qu'il me dit : « Il y a dans cette figure quelque chose de très prenant. » Je le réprimandai vertement sur-le-champ. Je n'aime pas que les gamins soient pris par des figures.

— Autres que la vôtre. Cela ne m'étonnerait pas du tout que le petit Hawley fût allé aussitôt lui faire visite.

— Je le lui ai défendu. Qu'il se contente du Maître de Danse, et de sa femme quand elle viendra. Je suis curieuse de voir M^{me} Bent et la Delville ensemble.

M^{me} Hauksbee sortit, pour rentrer au bout d'une heure, légèrement animée.

— Il n'y a pas de limites à la duplicité de la jeunesse ! J'avais enjoint au petit Hawley, s'il tenait à mon amitié, de ne pas y aller. La première personne sur laquelle je trébuche — à la lettre — en entrant dans son misérable petit salon noir, c'est, comme juste, le petit Hawley. Elle nous fit attendre

dix minutes, et puis surgit comme si on l'eût extraite de la corbeille aux vieux vêtements. Vous me connaissez, ma chère, lorsque je suis complètement décontenancée. Je me montrai supérieure, écrasamment supérieure. Levai les yeux au ciel, et « n'en avais pas entendu parler », abaissai les yeux vers le tapis et « réellement ne savais pas », jouai avec mon porte-cartes et « le supposai bien ». Le petit Hawley pouffait comme une fillette et j'étais obligée de le foudroyer du regard entre chaque phrase.

— Et elle ?

— Elle se tassait en un mont sur le bord d'un divan, et arrivait à donner l'impression qu'elle souffrait de crampes d'estomac, pour le moins. J'eus toutes les peines du monde à ne pas lui demander ce qu'elle ressentait. Quand je me levai, elle grogna exactement comme un buffle dans l'eau — trop paresseuse pour faire un mouvement.

— Êtes-vous sûre... ?

— Suis-je aveugle, Polly ? De la paresse, de la paresse pure, et rien d'autre, ou bien ses vêtements étaient compris uniquement pour la position assise. Je restai un quart d'heure à tâcher de percer les ténèbres, pour deviner à quoi ressemblait ce qui l'entourait, tandis qu'elle sortait sa langue.

— Lucy !

— Soit, je retire la langue, mais je suis sûre que si elle n'a pas fait cela en ma présence, elle l'a fait dès ma sortie. En tout cas, elle gisait en un mont, à grogner. Demandez au petit Hawley, ma chère. Je pense que ses grognements devaient représenter des phrases, mais elle parlait si peu distinctement que je n'en jurerais pas.

— Vous êtes tout bonnement incorrigible.

— Pas du tout. Qu'on me traite civilement, qu'on me donne la paix et l'honneur qui me revient, qu'on ne mette pas face à la fenêtre l'unique siège disponible, et je laisserai un enfant manger de la confiture dans mon giron avant l'heure de l'office. Mais je n'admets pas qu'on me grogne. Vous l'admettriez ? Croyez-vous qu'elle communique au Maître de Danse ses aperçus sur la vie et l'amour en une série de « groufs » modulés ?

— Vous attachez trop d'importance au Maître de Danse.

— Il entra comme nous sortions, et en le voyant la Caricature devint presque aimable. Il eut un sourire épais, et se dirigea parmi le chenil enténébré d'une façon singulièrement familière.

— Vous manquez de charité. C'est le seul péché que je ne pardonne pas.

— Oyez la voix de l'histoire. Je ne fais que raconter ce que j'ai vu. Il entra donc. Le mont tassé

sur le divan se ranima quelque peu, et je sortis avec le petit Hawley. Je crus de mon devoir de le blâmer sévèrement pour être allé là. Et voilà tout.

— Allons, de grâce, laissez tranquilles cette malheureuse créature et le Maître de Danse. Ils ne vous ont pas fait de mal.

— Ils ne m'ont pas fait de mal ! A quoi sert de s'habiller pour servir d'exemple et de pierre d'achoppement à la moitié de Simla, si l'on doit trouver ensuite cette personne vêtue à la grâce de Dieu — non que je veuille le déprécier un seul instant, mais vous savez la façon de modiste à bon marché dont Il vêt les lis des champs — cette personne qui malgré cela attire les yeux des hommes... et parmi ces hommes il y en a de convenables ! Pour un peu cela dégoûterait de s'habiller. Je l'ai déclaré au petit Hawley.

— Et que fit ce délicieux jouvenceau ?

— Il devint d'un rose de nacre, et tel un chérubin en détresse regarda par delà les lointains sommets bleus. Hein, Polly, est-ce que je parle grossièrement ? Laissez-moi dire ce que j'ai à dire, et je serai calme. Sinon je pourrais bien m'en aller dehors et perturber Simla par quelques réflexions originales. En exceptant toujours votre délicieuse personne, il n'y a pas une seule femme sur la terre qui me comprenne quand je suis... comment dire ?

— Hors de sens ? suggéra M^{me} Mallowe.

— Tout juste ! Et maintenant déjeunons ! Les exigences de la société sont tyranniques, et comme dit M^{me} Delville...

Ici M^{me} Hauksbee, à l'épouvante des serviteurs, exécuta une série de grognements, tandis que M^{me} Mallowe la considérait avec une nonchalante surprise.

— Que Dieu nous donne bonne opinion de nous-mêmes, reprit M^{me} Hauksbee d'un ton recueilli, en reprenant son élocution naturelle. Or, chez toute autre femme cela eût paru vulgaire. Je brûle de curiosité de voir M^{me} Bent. Je m'attends à des complications.

— Femmes d'une seule idée, jeta laconiquement M^{me} Mallowe, toutes les complications sont aussi vieilles que les montagnes ! Je les ai vécues ou effleurées toutes... toutes... toutes !

— Et pourtant ne savez-vous pas que les hommes comme les femmes ne se comportent jamais deux fois de même ? Je suis vieille moi qui ai été jeune, — si jamais je vous ai ouvert mon cœur, ô ma chère grande sceptique, vous verrez que ma distinction est subtile, — mais jamais, non jamais, je n'ai cessé de prendre intérêt aux hommes et aux femmes. Polly, je suivrai cette affaire jusqu'à son fâcheux dénouement.

— Je m'en vais me coucher, fit M^{me} Mallowe avec calme. Je ne m'occupe jamais des hommes ni des femmes tant que je n'y suis pas forcée.

Et elle se retira dans sa chambre avec dignité.

La curiosité de M^{me} Hauksbee ne tarda pas à être récompensée. Car peu de jours après la conversation fidèlement rapportée ci-dessus, M^{me} Bent arriva à Simla et parcourut le Mail au bras de son mari.

— Attention ! fit M^{me} Hauksbee en se frottant le nez d'un air pensif. Voici le dernier anneau de la chaîne, si nous omettons le mari de la Delville, quel qu'il puisse être. Voyons, que je réfléchisse. Les Bent et les Delville logent au même hôtel ; et la Delville est détestée de la Waddy — connaissez-vous la Waddy ? — qui la vaut presque comme caricature. La Waddy abomine également la Bent, ce pourquoi, si ses autres péchés ne pèsent pas trop lourd, elle ira probablement au ciel.

— Pas d'irrévérence, fit M^{me} Mallowe. J'aime la figure de M^{me} Bent.

— C'est de la Waddy que je parle, répliqua M^{me} Hauksbee avec hauteur. La Waddy va prendre à part la femme Bent, après lui avoir emprunté — oui, c'est comme ça — tout ce qu'elle aura pu, depuis des épingles à cheveux jusqu'à des biberons. Telle est, ma chère, la vie dans un hôtel. La Waddy

racontera à la femme Bent des vérités et des mensonges concernant le Maître de Danse et la Caricature.

— Lucy, j'aimerais mieux que vous ne soyez pas toujours à regarder dans l'arrière-chambre à coucher des gens.

— N'importe qui peut regarder dans leur salon de devant, et rappelez-vous que, quoi que je fasse, et quoi que je voie, je ne le raconte jamais... comme le fera la Waddy. Espérons que l'épais sourire du Maître de Danse et ses façons de cuistre « adouciront le cœur de cette génisse » sa femme. Si les langues disent vrai, je croirais volontiers que la petite M^{me} Bent est bien capable de se fâcher tout rouge à l'occasion.

— Mais quelle raison aurait-elle de se fâcher ?

— Quelle raison ? Le Maître de Danse à lui seul en est une. Rappelez-vous : « Si sa vie comporte quelques vils écarts, regardez-le au visage, vous ne douterez plus d'aucun. » Je suis disposée à croire du Maître de Danse tout le mal possible, tant je le déteste. Et la Caricature est si répugnamment mal habillée...

— Qu'elle est aussi capable de tous les crimes. Moi, je préfère toujours croire le meilleur de chacun. Cela évite beaucoup de désagréments.

— Libre à vous. Moi, je préfère croire le pis. Cela

évite une dépense inutile de sympathie. Et vous pouvez être bien sûre que la Waddy pense comme moi.

M^{me} Mallowe soupira sans répondre.

Durant cette conversation, qui se tenait après dîner, M^{me} Hauksbee s'habillait pour un bal.

— Je suis trop fatiguée pour y aller, s'excusa M^{me} Mallowe.

M^{me} Hauksbee la laissa en paix jusqu'à deux heures du matin. A ce moment elle entendit frapper à sa porte avec insistance.

— Ne vous fâchez pas trop, ma chère, dit M^{me} Hauksbee. Mon idiote d'*ayah* est partie chez elle, et comme j'espère dormir cette nuit, il n'y a pas une âme dans la maison pour me délacer.

— Ah ! ceci est par trop fort ! dit M^{me} Mallowe d'un ton boudeur.

— Je n'y puis rien. J'ai beau être une veuve solitaire et abandonnée, je ne dormirai pas dans mon corset. Et quelles nouvelles, en outre ! Oh ! délacez-moi, ce sera si gentil ! La Caricature... Le Maître de Danse... Le petit Hawley et moi... Vous connaissez la véranda du nord ?

— Comment voulez-vous que je fasse quelque chose si vous tournoyez comme cela ? se récria M^{me} Mallowe, en luttant contre le nœud du lacet.

— Pardon ! j'oubliais. Il faut que je raconte mon



histoire sans le secours de vos yeux. Savez-vous, ma chère, que vous avez des yeux ravissants. Eh bien, pour commencer, j'ai pris le petit Hawley pour l'emmener avec moi.

— A-t-il fallu beaucoup d'efforts ?

— Énormément. Il y avait dans la véranda un édifice de caisses à l'abandon, et elle était dans la pièce voisine à causer avec lui.

— Qui ? Comment ? Expliquez-vous.

— Vous savez qui je veux dire... la Caricature et le Maître de Danse. Nous ne perdions pas un mot, et nous écoutions sans vergogne, en particulier le petit Hawley. Polly, cette femme me revient tout à fait.

— Voici qui est intéressant. Là ! Maintenant tournez-vous. Que s'est-il passé ?

— Un instant. Ah...h ! Heureuse délivrance. Il y a une demi-heure que j'aspire à l'ôter, ce qui est mauvais signe à mon âge. Mais, comme je le disais, nous écoutions et entendions la Caricature nasiller pis que jamais. Elle élide les g finaux comme une fille de bar ou un aide de camp à sang bleu. « Dites donc, vous devenez trop amoureux de moi », fit-elle. Et le Maître de Danse d'avouer que c'était exact, en des termes qui me donnèrent presque la nausée. La Caricature réfléchit un instant, puis nous l'entendîmes prononcer : « Dites donc, mon-

sieur Bent, pourquoi êtes-vous un si affreux menteur ? » Je faillis éclater, tandis que le Maître de Danse repoussait l'accusation. Il ne lui a jamais dit, paraît-il, qu'il était marié.

— Je le pensais bien.

— Et elle avait pris la chose à cœur, pour des motifs personnels, j'imagine. Elle nasilla cinq minutes, lui reprochant sa perfidie, et devint tout à fait maternelle. « Allons, vous avez une jolie petite femme à vous, n'est-ce pas ? Elle est dix fois trop bonne pour un gros vieux bonhomme tel que vous, et voilà que vous ne m'avez jamais dit un mot d'elle, et j'ai beaucoup pensé à cela, et je conclus que vous êtes un menteur. » N'était-ce pas délicieux ? Le Maître de Danse bafouillait et battait la campagne, si bien que le petit Hawley songeait à faire irruption et à le battre. Quand cet homme a peur, sa voix se hausse à un grincement désespéré. La Caricature doit être une femme extraordinaire. Elle déclara que s'il eût été célibataire, elle ne se serait pas opposée à ses assiduités, mais que, puisqu'il était marié et père d'un joli petit bébé, elle le considérait comme un hypocrite, et elle répéta deux fois le mot. Puis elle reprit son nasillement : « Et je vous dis ceci parce que votre femme est fâchée contre moi, et que je déteste me quereller avec une femme, et que j'aime votre femme. Vous savez comment vous vous êtes

comporté depuis des semaines. Vous n'auriez pas dû faire cela, non, vous ne l'auriez pas dû. Vous êtes trop vieux et trop gros. » Vous ne pouvez pas vous figurer la grimace que cela fit faire au Maître de Danse. « Et maintenant partez, lui dit-elle. Je ne veux pas vous dire ce que je pense de vous, car je vous estime trop peu. Je resterai ici jusqu'au début de la prochaine danse. » Hein, auriez-vous cru cette femme capable de cela ?

— Je ne l'ai jamais observée d'aussi près que vous. Cela paraît invraisemblable. Et ensuite ?

— Le Maître de Danse usa successivement de la flatterie, du reproche, de la jovialité et du style du Grand Lord garde des sceaux, et je dus presque pincer le petit Hawley pour le faire se tenir tranquille. Elle grognait à la fin de chaque phrase, et au bout du compte il s'en alla en jurant *in petto*, tout à fait comme un personnage de roman. Il avait l'air moins recommandable que jamais. Je riais. J'aime cette femme, en dépit de son accoutrement. Et à cette heure je vais me coucher. Que pensez-vous de cela ?

— Je ne commencerai à penser que demain matin, répondit M^{me} Mallowe en bâillant. Peut-être a-t-elle dit la vérité. On la rencontre quelquefois par hasard.

Le récit de M^{me} Hauksbee était enjolivé, mais véridique en gros. Pour des raisons mieux connues

d'elle-même, la M^{me} Delville « à la manque » s'était retournée contre M. Bent et l'avait déchiré en lambeaux, pour le rejeter au loin inerte et désespéré, avant de détourner de lui pour jamais la lumière de ses yeux. Comme c'était un homme de ressource et qu'il n'appréciait guère d'avoir été appelé à la fois vieux et gros, il donna à entendre à M^{me} Bent qu'il avait, durant le séjour de cette dernière dans le Doon, été en proie aux constantes sollicitations de M^{me} Delville. Il lui refit ce conte si souvent et avec tant d'éloquence, que lui-même finit par y croire, tandis que son épouse s'ébahissait des us et coutumes de certaines femmes. Quand la situation faisait mine de languir, M^{me} Waddy était toujours à portée pour attiser les feux du soupçon couvant dans le sein de M^{me} Delville et contribuer à la paix et au bien-être de l'hôtel en général. La vie de M. Bent manquait d'agrément, car si M^{me} Waddy disait vrai, il était, raisonnait sa femme, indigne de foi au dernier degré. Si au contraire ce qu'il affirmait était exact, le charme de ses manières et de ses propos était si grand qu'il exigeait une surveillance constante. Et il y fut soumis, à tel point qu'il se repentait authentiquement de son mariage et qu'il en vint à négliger sa toilette. Seule dans l'hôtel M^{me} Delville restait la même. Elle se déplaça de six chaises vers le haut bout de la table, et elle

profitait parfois du crépuscule pour hasarder envers M^{me} Bent de timides ouvertures d'amitié, qui se virent repoussées.

— Elle fait cela pour moi, suggérait le vertueux Bent.

— Une femme dangereuse et intrigante, roucoulait M^{me} Waddy.

Pour comble de malheur, tous les autres hôtels de Simla étaient au complet !

.

— Polly, avez-vous peur de la diphtérie ?

— Je n'ai peur de rien au monde si ce n'est de la petite vérole. La diphtérie tue, mais elle ne défigure pas. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que la petite Bent l'a attrapée, et que tout l'hôtel est sens dessus dessous à cause de cela. La Waddy a mis ses cinq enfants au train et s'est sauvée. Le Maître de Danse craint pour sa précieuse gorge, et cette malheureuse petite femme, son épouse, n'a aucune idée de ce qu'elle doit faire à son marmot. Elle voulait lui donner un bain de farine de moutarde, pour le croup !

— Où avez-vous appris tout cela ?

— Sur le Mail, à l'instant même. C'est le docteur Hawlen qui me l'a dit. Le directeur de l'hôtel invective contre les Bent, et les Bent invectivent contre le directeur. Ce couple est aux abois.

— Bien. Que vous proposez-vous de faire ? Qu'avez-vous dans l'esprit ?

— Ceci ; et je sais toute la gravité de ma demande. Verriez-vous un inconvénient sérieux à ce que j'amène l'enfant ici, avec sa mère ?

— A la condition la plus stricte que nous ne verrons pas le Maître de Danse.

— Il ne demandera pas mieux que de rester à l'écart. Polly, vous êtes un ange. Cette femme ne sait vraiment plus à quel saint se vouer.

— Et vous ne savez rien d'elle, vous vous en souciez encore moins, et vous l'exposeriez au mépris public si cela pouvait vous procurer une minute de joie. En conséquence vous risquez votre vie pour le salut de son marmot. Non, Lou, ce n'est pas moi qui suis l'ange. Je me tiendrai dans mes appartements et je la fuirai. Mais faites comme il vous plaira ; dites-moi seulement pourquoi vous le faites.

Le regard de M^{me} Hauksbee s'adoucit ; il erra au dehors par la fenêtre, puis se reporta sur le visage de M^{me} Mallowe.

— Je ne sais pas, dit M^{me} Hauksbee avec simplicité.

— Que je vous aime !

— Polly !... Il s'en est fallu d'un rien que vous ne m'enleviez mes frisons. On prévient quand on fait cela. Maintenant nous allons mettre les chambres

en état. Je ne pense pas que j'aurai la permission de m'aventurer dans la société avant un mois. Dieu merci, je vais pouvoir enfin dormir tout mon saoul.

A la grande surprise de M^{me} Bent, celle-ci se vit transportée avec son bébé à la maison de M^{me} Mallowe sans presque avoir eu le temps de se reconnaître. Bent s'en réjouit sincèrement et sans vergogne, car il redoutait la contagion, et il espérait en outre que quelques semaines passées à l'hôtel seul avec M^{me} Delville amèneraient une solution quelconque.

Dans sa crainte pour la vie de son enfant, M^{me} Bent avait jeté au vent sa jalousie.

— Nous aurons de bon lait à vous donner, lui dit M^{me} Hauksbee, et notre maison est beaucoup plus près de chez le docteur que l'hôtel. Vous ne vous y sentirez plus comme dans un camp ennemi. Qu'est devenue cette chère M^{me} Waddy ? Je la croyais votre meilleure amie.

— Toutes m'ont abandonnée, fit M^{me} Bent avec amertume. M^{me} Waddy s'est éloignée la première. Elle m'a dit que je devrais avoir honte d'introduire des maladies ici, et je suis pourtant sûre que ce n'est pas ma faute si ma petite Dora...

— C'est charmant ! roucoula M^{me} Hauksbee. La Waddy elle-même est une maladie infectieuse, « qui se prend plus vite que la peste et dont celui

qui l'a prise devient fou aussitôt ». J'ai logé porte à porte avec elle à l'Elysium, il y a trois ans. Mais, vous voyez, vous ne nous donnerez pas le moindre embarras, et j'ai garni toute la maison de draps imbibés de phénol. L'odeur est rassurante, n'est-ce pas ? Rappelez-vous que je suis toujours là auprès, et que mon *ayah* est à votre disposition quand la vôtre ira prendre ses repas... Ah ! si vous pleurez, je ne vous le pardonnerai jamais.

Dora Bent accapara jour et nuit sans profit l'attention de sa mère. Le docteur venait trois fois dans les vingt-quatre heures, et la maison était empuantie par les émanations du crésyl, de l'eau de chlore et des lavages à l'acide phénique. M^{me} Mallowe restait confinée dans ses appartements personnels — elle considérait qu'elle avait fait assez de concessions à la cause de l'humanité — et M^{me} Hauksbee apportait au docteur, dans la chambre de la petite malade, une aide plus efficace que la mère à demi égarée.

— Je ne connais rien aux maladies, déclara au docteur M^{me} Hauksbee ; dites-moi seulement ce que je dois faire, et je le ferai.

— Empêchez cette femme d'embrasser son enfant et faites qu'elle s'occupe le moins possible des soins à lui donner, répliqua le docteur. Je l'expulserais bien de la chambre, si je ne craignais positivement

de la voir mourir d'anxiété. Elle nous est plus qu'inutile, et je me repose sur vous et les *ayahs*, notez-le.

M^{me} Hauksbee endossa la responsabilité, malgré les cernes bistrés qui en résultaient sous ses yeux, et malgré l'obligation de revêtir ses plus vieux vêtements. M^{me} Bent s'accrochait à elle avec une foi plus qu'enfantine.

— Bien sûr que vous guérirez ma Dora, n'est-ce pas ? disait-elle au moins vingt fois par jour.

Et vingt fois par jour M^{me} Hauksbee lui répliquait bravement :

— Cela va de soi que je la guérirai.

Mais l'état de Dora ne s'améliorait pas, et le docteur ne quittait pour ainsi dire plus la maison.

— Il y a danger que cela prenne mauvaise tournure, dit-il. Je reviendrai la voir entre trois et quatre heures du matin.

— Miséricorde ! fit M^{me} Hauksbee. Il a oublié de me dire quels seraient les symptômes de la crise. Mon éducation a été affreusement négligée ; et je n'ai que cette sotte femme de mère à qui recourir.

La nuit se traîna lentement, et M^{me} Hauksbee somnolait dans un fauteuil, auprès du feu. Il y avait bal à la résidence vice-royale, et elle en rêva. Soudain elle reprit conscience et vit les yeux de M^{me} Bent anxieusement fixés sur les siens.

UNE FEMME DE SECOND CHOIX 111

— Éveillez-vous ! éveillez-vous ! Faites quelque chose ! s'écria M^{me} Bent d'une voie lamentable. Dora étouffe, elle va mourir ! Voulez-vous donc la laisser mourir ?

M^{me} Hauksbee se leva d'un bond et alla se pencher sur le lit. L'enfant se débattait, luttant contre l'asphyxie, tandis que la mère se tordait les mains de désespoir.

— Oh ! que puis-je faire ? que pouvez-vous faire ? Elle ne veut pas rester tranquille ! je n'arrive pas à la tenir. Pourquoi le docteur n'a-t-il pas dit ce qui allait arriver ? glapissait M^{me} Bent. Ne m'aiderez-vous donc pas ? Elle se meurt !

— Je... je n'ai jamais encore vu mourir d'enfant ! bégaya M^{me} Hauksbee d'une voix défaillante.

Et alors — faiblesse bien excusable après l'effort de sa longue veille — elle s'affaissa et se cacha le visage entre les mains. Sur le seuil les *ayahs* ronflaient paisiblement.

On entendit au dehors le bruit de roues d'un *rickshaw*, puis une porte battit, un pas lourd monta l'escalier, et M^{me} Delville pénétra dans la chambre où M^{me} Bent courait affolée en appelant à grands cris le docteur. M^{me} Hauksbee, les poings sur les oreilles et le visage enfoui dans la guipure d'un fauteuil, tressautait de douleur à chaque râle de l'enfant. Elle bégayait :

— Dieu soit loué, je n'ai jamais eu d'enfant !
Dieu soit loué, je n'ai jamais eu d'enfant !

M^{me} Delville jeta un bref regard sur le lit, prit M^{me} Bent par les épaules, et lui dit doucement :

— Donnez-moi le nitrate d'argent. Dépêchez-vous.

La mère obéit machinalement. M^{me} Delville s'était posée au côté de l'enfant et lui ouvrait la bouche de force.

— Oh ! vous la tuez ! s'écria M^{me} Bent. Où est le docteur ? Laissez-la tranquille !

M^{me} Delville, qui s'occupait de l'enfant, resta une minute sans répondre.

— Allons, fit-elle, le nitrate, et tenez une lampe derrière mon épaule gauche. Voulez-vous faire ce qu'on vous demande ? Le flacon d'acide, puisque vous ne comprenez pas ce que je veux dire.

Une seconde fois M^{me} Delville se pencha sur l'enfant. M^{me} Hauksbee, le visage toujours caché, sanglotait, secouée de frissons. L'une des *ayahs*, engourdie de sommeil, pénétra dans la pièce en bâillant :

— Voici le docteur.

M^{me} Delville tourna la tête et dit :

— Vous arrivez juste à temps. La petite s'étouffait quand je suis arrivée, et je lui ai cautérisé la gorge.

— Il n'y avait aucune trace de membrane envahissant les conduits aériens après la dernière pulvérisation. Je craignais plutôt la faiblesse générale, dit le docteur presque en aparté.

Et quand il eut vu, il murmura :

— Vous avez fait ce que je n'aurais osé faire sans une consultation.

— Elle se mourait, fit M^{me} Delville tout bas. Pouvez-vous faire quelque chose ? Quel bonheur que je sois allée à ce bal !

M^{me} Hauksbee releva la tête.

— Est-ce que tout est fini ? haleta-t-elle. Je vous suis inutile. Pis qu'inutile... Vous ! que faites-vous ici ?

Elle fixait M^{me} Delville, et M^{me} Bent, comprenant enfin que c'était celle-ci le *deus ex machina*, la fixa également.

Alors M^{me} Delville, tout en enfilant un gant de cérémonie douteux et lissant une toilette de bal froissée et mal ajustée, expliqua sa présence :

— J'étais à danser quand le docteur m'a raconté que votre petite se trouvait au plus mal. Je me suis donc retirée de bonne heure, et comme votre porte était ouverte... je... J'ai perdu mon petit garçon de la même manière, il y a six mois, et depuis j'ai toujours essayé de l'oublier, et je... Je suis tout à fait au regret de mon indiscretion et de tout ce qui est arrivé.

Comme le docteur se penchait sur Dora, M^{me} Bent faillit l'éborgner avec sa lampe.

— Écartez cet objet, dit le docteur. Je pense que l'enfant est sauvée. Grâce à vous, madame Delville. Je serais arrivé trop tard, mais, je vous l'assure (il s'adressait à M^{me} Delville), je n'avais pas la moindre raison de m'attendre à ceci. La membrane a dû pousser comme un champignon. Une de ces dames veut-elle avoir la complaisance de m'aider.

Sa phrase finale ne manquait pas d'à-propos. M^{me} Hauksbee s'était jetée dans les bras de M^{me} Delville, où elle pleurait abondamment, et M^{me} Bent formait avec toutes deux un groupe peu décoratif. De cette triple embrassade s'élevait un bruit de sanglots et de baisers confus.

— Dieu merci ! j'ai abîmé toutes vos belles roses ! fit M^{me} Hauksbee en relevant la tête de dessus un affreux mélange de gomme et de taffetas écrasés, plaqué sur l'épaule de M^{me} Derville.

Et elle courut au docteur.

M^{me} Delville ramassa son châle et sortit furtivement de la pièce en s'essuyant les yeux avec le gant qu'elle n'avait pas mis.

— J'ai toujours dit que c'était une femme supérieure, sanglota nerveusement M^{me} Hauksbee, et nous venons d'en avoir la preuve !

.

Six semaines plus tard, M^{me} Bent et Dora étaient retournées à l'hôtel. M^{me} Hauksbee, sortie de la vallée d'humiliation, avait cessé de se reprocher sa défaillance d'une heure de triste nécessité, et elle recommençait même à diriger les affaires du monde comme par le passé.

— Ainsi personne n'est mort, et tout a marché comme il fallait, et j'ai embrassé la Caricature. Polly, je me sens bien vieille. Est-ce que cela se voit sur ma figure ?

— Les embrassades ne vous vont guère en règle générale, hé ? Bien entendu, vous savez quel a été le résultat de l'arrivée providentielle de la Caricature ?

— On devrait lui élever une statue... mais aucun sculpteur n'oserait reproduire sa toilette.

— Oh ! fit paisiblement M^{me} Mallowe. Elle a trouvé une autre récompense. Le Maître de Danse a promené son sourire par tout Simla, donnant à entendre qu'elle était venue poussée par son amour impérissable envers lui — lui — pour sauver son enfant, et tout Simla le croit, comme juste.

— Mais M^{me} Bent...

— M^{me} Bent le croit plus fermement qu'aucune autre. Elle refuse désormais de plus parler à la Caricature. N'est-ce pas que le Maître de Danse est un ange ?

M^{me} Hauksbee éleva la voix et fulmina jusqu'à l'heure du coucher. La porte de communication entre les deux chambres resta ouverte.

— Polly, fit une voix du fond des ténèbres, qu'est-ce que cette jeune globe-trotter-héritière-américaine a dit la saison dernière quand elle a été projetée hors de son *rickshaw* au détour d'une rue ? Un adjectif inattendu qui a fait pouffer l'homme qui la ramassait ?

— « Mesquin ! » fit M^{me} Mallowe. Du nez, comme ceci : « Aôh ! que c'est mesquin ! »

— Exactement, fit la voix. Oh ! que tout ceci est mesquin !

— Quoi donc ?

— Tout. Les bébés, la diphtérie, M^{me} Bent et le Maître de Danse, moi en train de pousser des cris dans mon fauteuil, et la Caricature qui tombe du ciel. Je voudrais bien connaître son motif... tous ses motifs.

— Hum...

— Qu'en pensez-vous ?

— Ne me le demandez pas. C'était une femme. Allons, dormez.

LE RICKSHAW FANTÔME

Que nul mauvais rêve ne trouble mon sommeil,
Que ne me harcèlent les puissances des ténèbres.

Hymne du soir.

L'UN des rares avantages que l'Inde possède sur l'Angleterre est une grande « connaissabilité ». Après cinq ans de service, vous êtes en relations directes ou indirectes avec les deux ou trois cents civils de votre province, avec tous les mess de dix ou douze régiments ou batteries, et avec quelque quinze cents autres personnes de la caste non officielle. Dans dix ans vos connaissances auront doublé de nombre, et au bout de vingt ans vous connaîtrez, au moins par ouï-dire, tous les Anglais de l'Empire, et vous pourrez voyager partout sans payer de frais d'hôtel.

Les globe-trotters, qui comptent sur l'hospitalité comme sur un droit, ont, à mon souvenir déjà, émoussé cette cordialité. Aujourd'hui encore, néanmoins, si vous appartenez à la bonne société, et si vous n'êtes ni un ours ni une brebis galeuse,

toutes les maisons vous sont ouvertes, et notre petit monde vous prodigue l'amabilité et l'obligeance.

Rickett, de Kamartha, s'était arrêté, voici quinze ans, chez Polder, de Kumaon. Il n'avait l'intention de rester que deux nuits, mais il fut terrassé par une fièvre rhumatismale, et pendant six semaines il désorganisa les habitudes de Polder, empêcha le travail de Polder, et faillit mourir dans le lit de Polder. Polder se comporte comme s'il avait gardé à Rickett une reconnaissance éternelle, et chaque année il envoie en cadeau aux petits Rickett une boîte de jouets. Il en va de même partout : des hommes qui ne prennent pas la peine de vous dissimuler leur opinion que vous êtes un âne d'incompétence, et des femmes qui salissent votre réputation et interprètent mal les divertissements de votre épouse, se mettront en quatre pour vous si vous tombez malade ou s'il vous arrive des ennuis sérieux.

Le docteur Heatherlegh, en sus de sa clientèle régulière, tenait pour son propre compte une clinique, — une installation de cabanons libres pour incurables, comme disait un de ses amis, — mais c'était en réalité une sorte d'atelier de radoubage pour esquifs endommagés par la tempête. Le temps est souvent accablant, dans l'Inde, et comme la

proportion des bons travailleurs ne dépasse jamais un nombre déterminé, et que la seule licence qu'on leur accorde est l'autorisation de faire des heures de travail supplémentaires sans qu'on leur en sache gré, il arrive que des cervelles déraillent et deviennent aussi confuses que les métaphores de la présente phrase.

Heatherlegh est le meilleur docteur qui fut jamais et son ordonnance immuable à tous ses patients est : « Couchez-vous à plat, marchez lentement, et tenez-vous au frais. » A son dire, le surmenage abat plus d'hommes que ne le justifie l'importance de ce monde-ci. Il soutient que c'est le surmenage qui a tué Pansay, lequel mourut entre ses mains voici environ trois ans. Il a certes le droit de parler avec autorité, et il se moque de moi quand j'émetts l'hypothèse que Pansay avait au cerveau une fêlure, par où s'introduisit une parcelle du Royaume des Ténèbres, laquelle entraîna sa mort. « Pansay a lâché la rampe, dit Heatherlegh, après le coup de fouet d'un congé prolongé en Angleterre. Qu'il se soit conduit ou non comme un goujat envers M^{me} Keith-Wessington, c'est son affaire. Quant à moi, je pense que le travail de la colonie de Katabundi lui a cassé les jambes et qu'il s'est mis à rêver et à se faire des montagnes d'un banal flirt de paquebot. Il était indubitablement fiancé à M^{lle} Mannering

et elle a indubitablement rompu l'engagement. Puis il a pris un air de fièvre et toute cette insanité de fantômes s'est développée. Le surmenage a provoqué et entretenu le mal qui l'a tué, le pauvre diable. A porter au compte du Système : un homme pour faire l'ouvrage de deux et demi.

Je ne suis pas de cet avis-là. Il m'arrivait parfois de rester auprès de Pansay quand Heatherlegh était appelé chez des malades, et que je me trouvais là. Cet homme me rendait très malheureux en décrivant d'une voix basse et monotone le cortège qui défilait sans cesse au pied de son lit. Il avait la virtuosité de langage d'un malade. Quand il se rétablissait, je lui suggérais de consigner par écrit toute l'histoire, sachant que cette rédaction lui soulagerait l'esprit. Quand ils ont entendu un vilain mot nouveau, les petits garçons n'ont plus de cesse qu'ils ne l'aient charbonné sur un mur. Et cela aussi est littérature.

Ce fut en pleine fièvre qu'il écrivit, et le truculent style de revue qu'il adopta ne contribua guère à le calmer. Deux mois plus tard il fut déclaré apte à reprendre ses fonctions, mais, nonobstant le fait qu'on avait de lui un besoin urgent pour aider une commission trop peu nombreuse à combler son déficit, il préféra mourir, jurant à la fin qu'il était harcelé par le cauchemar. Il m'a donné son manus-

crit avant sa mort, et voici sa version de l'affaire, en date de 1885.

Mon docteur me dit que j'ai besoin de repos et de changement d'air. Il y a des chances pour que j'obtienne les deux avant longtemps — un repos que jamais ne troubleront ni le messenger en veste rouge ni le canon de midi, et un changement d'air bien supérieur à celui que peut me donner un paquebot à destination de l'Angleterre. En attendant, je suis décidé à rester où je suis ; et, au mépris absolu des ordres de la Faculté, à mettre tout le monde dans ma confidence. Vous apprendrez par vous-même la nature exacte de ma maladie, et vous jugerez aussi par vous-même si un homme né d'une femme sur cette triste terre a jamais subi tourments comparables aux miens.

Étant donné que je parle à cette heure comme pourrait le faire un condamné à mort avant que ne se déclanche la trappe fatale, mon histoire, toute fantastique et hideusement invraisemblable qu'elle paraisse, requiert au moins l'attention. Qu'elle rencontre jamais créance, je ne le crois pas un instant. Il y a deux mois j'aurais conspué comme ivre ou fou quiconque eût osé me conter la pareille. Il y a deux mois, j'étais l'homme le plus heureux de l'Inde. A présent, depuis Peshawer jusqu'à la mer

il n'y a personne de plus infortuné. Mon docteur et moi nous sommes les seuls à le savoir. Son explication est que mon cerveau, ma digestion et ma vue sont tous trois légèrement dérangés, ce qui donne naissance à mes fréquentes et tenaces « illusions ». Des illusions, en vérité ! Je le traite d'imbécile ; mais il me soigne toujours avec le même invariable sourire, la même onction professionnelle de gestes, les mêmes favoris roux proprement taillés ; et à la longue je finis par croire que je suis un valétudinaire ingrat et irritable. Mais vous allez en juger par vous-même.

Il y a trois ans j'eus la bonne fortune — ou plutôt la grande infortune — de faire la traversée de Gravesend à Bombay, au retour d'un long congé, avec une certaine Agnès Keith-Wessington, femme d'un officier cantonné du côté de Bombay. Il ne vous importe aucunement de savoir quel genre de femme c'était. Sachez seulement que, bien avant la fin du voyage, elle et moi nous étions tous les deux désespérément et follement amoureux l'un de l'autre. Dieu sait si je puis à cette heure l'affirmer sans la moindre parcelle de vanité. Dans les affaires de ce genre il y en a toujours un qui donne et l'un qui reçoit. Dès le premier jour de notre funeste liaison, je sentis que la passion d'Agnès était un sentiment plus fort, plus tyrannique, et

— si je puis employer le mot — plus pur que le mien. S'en rendit-elle compte alors, je ne sais. Mais par la suite cela ne devint que trop douloureusement clair pour tous les deux.

Arrivés à Bombay, au début de l'année, nous suivîmes nos voies respectives, sans nous retrouver des trois ou quatre mois suivants, au bout desquels mon congé d'une part et son amour de l'autre nous amenèrent à Simla tous les deux. C'est là que nous passâmes la saison ensemble, c'est là que mon feu de paille se consuma et s'éteignit misérablement vers la fin de l'année. Je ne tentai pas de dissimuler. Je ne fis rien pour me justifier. M^{me} Wessington avait sacrifié beaucoup pour moi, et elle était prête à sacrifier tout. De ma propre bouche, en août 1882, elle apprit que j'étais dégoûté de sa présence, fatigué de sa compagnie et excédé du son de sa voix. Quatre-vingt-dix-neuf femmes sur cent se seraient détachées de moi en me sachant détaché d'elles ; et sur celles-là, soixante-quinze se seraient bientôt vengées par un flirt actif et indiscret avec d'autres hommes. M^{me} Wessington fut la centième. Ni mon aversion ouvertement exprimée, ni les duretés dont j'assaisonnais nos entretiens n'obtinrent le moindre effet.

— Jack, mon aimé ! tel était son sempiternel et unique refrain. Je suis sûre que tout cela n'est

qu'un malentendu... un affreux malentendu ; et nous nous retrouverons bons amis un jour. Je t'en prie, Jack, mon chéri, pardonne-moi.

C'était moi le coupable, et je le savais. De le savoir, cela changeait ma pitié en un endurcissement passif, et à l'occasion, en une haine aveugle — le même penchant, j'imagine, qui pousse un homme à piétiner féroce ment l'araignée qu'il n'a pas réussi à tuer tout à fait. La saison de 1882 prit fin, et j'emportai cette haine dans mon sein.

L'année suivante, nous nous retrouvâmes encore à Simla, elle avec son visage fastidieux et ses timides essais de réconciliation, et moi avec la nausée d'elle dans toutes les fibres de mon être. A diverses reprises je ne pus éviter de la rencontrer seul à seule, et à chaque fois ses paroles furent identiquement les mêmes. Toujours l'extravagante lamentation que tout cela était un « malentendu » et toujours l'espoir qu'un jour nous « redeviendrions bons amis ». Eussé-je consenti à la regarder, j'aurais vu que cet espoir seul la maintenait en vie. Elle devenait de mois en mois plus frêle et diaphane. Vous admettez avec moi, en tout cas, qu'elle eût fait perdre patience à un ange par cette conduite importune, puérile, indigne d'une femme. Je soutiens qu'elle était fort blâmable. Et pourtant quelquefois, dans mes sombres nuits d'insomnie

dévorées de fièvre, il m'arrive de croire que j'aurais pu lui montrer un peu plus d'indulgence. Mais cela en vérité est une « illusion ». Je ne pouvais continuer à simuler pour elle un amour que je n'avais plus. Dites, le pouvais-je ? C'eût été déloyal envers tous les deux.

L'an dernier nous nous retrouvâmes encore, dans les mêmes termes que précédemment. Aux mêmes mornes prières je répliquais par les mêmes réponses tranchantes. A la fin je voulus lui faire voir à quel point étaient maladroites et vaines ses tentatives pour renouer nos anciennes relations. Comme la saison s'avavançait, nos entrevues s'espacèrent, c'est-à-dire qu'il devint difficile pour elle de me rencontrer, car j'avais à m'occuper d'autres intérêts plus captivants. Lorsque j'y repense à loisir dans ma chambre de malade, je revois la saison de 1884 comme un trouble cauchemar où la lumière et l'ombre se mêlaient fantastiquement. Je revois ma cour à la petite Kitty Manning, mes espérances, mes doutes, mes craintes ; nos longues promenades à cheval, mon timide aveu d'amour, sa réponse ; et de temps à autre l'apparition d'une face blême entrevue au passage dans le *rickshaw* aux livrées noir et blanc que j'avais autrefois guetté si impatiemment ; le salut de la main gantée de M^{me} Keith-Wessington ; et quand

elle me retrouvait seule à seul, ce qui n'arrivait que rarement, la fastidieuse monotonie de sa prière. J'aimais Kitty Mannering ; sincèrement, de tout mon cœur, je l'aimais, et en même temps que mon amour pour elle, croissait ma haine envers Agnès. En août, Kitty et moi nous nous fiançâmes. Le lendemain je rencontrai ces maudits *jhampanies*¹ « pie » par derrière Jakko, et poussé par un sentiment de pitié, m'arrêtai pour avouer tout à M^{me} Wessington. Elle savait déjà.

— Oui, j'ai appris que tu étais fiancé, mon Jack chéri. (Puis, sans la moindre transition :) Je suis sûre que tout cela n'est qu'un malentendu, un affreux malentendu. Nous redeviendrons bons amis un jour, Jack, comme nous l'avons toujours été.

Ma réponse eût fait reculer même un homme. Elle fouailla comme un coup de cravache la femme mourante que j'avais devant moi.

— Pardonne-moi, je t'en prie, Jack ; je n'avais pas l'intention de te fâcher ; mais c'est vrai quand même, c'est vrai.

Et M^{me} Wessington acheva de s'affaïsser. Je m'éloignai et la laissai poursuivre sa promenade en paix, tout en sentant, mais rien que quelques secondes, que je venais de commettre une vile et

¹ Traîneurs de *rickshaw*, généralement de race tamoule.

inqualifiable lâcheté. Je regardai en arrière, et vis qu'elle avait fait tourner son *rickshaw*, dans l'intention probable de me rejoindre.

Cette scène et le paysage qui l'entourait restent photographiés dans ma mémoire. Le ciel rayé de pluie, — nous étions à la fin de la saison humide, — les pins ruisselants et mornes, la route boueuse, et les sombres falaises éventrées par la mine, faisaient un fond lugubre sur lequel se détachaient en relief la livrée noir et blanc des *jhampanies*, le *rickshaw* aux panneaux jaunes et la blonde tête accablée de M^{me} Wessington. Elle tenait son mouchoir dans sa main gauche et s'abandonnait épuisée parmi les coussins du *rickshaw*. Je détournai mon cheval dans un sentier proche du réservoir de Sandjowlie, et pris littéralement la fuite. Une fois je crus entendre un faible appel : « Jack ! » Ce devait être l'imagination. Je ne m'arrêtai pas pour le vérifier. Dix minutes plus tard je rencontrais Kitty à cheval, et dans la joie d'une longue promenade avec elle, perdis tout souvenir de l'entrevue.

La semaine suivante, M^{me} Wessington mourut, ce qui me délivra de l'indicible fardeau de son existence. Je m'en retournai dans la Plaine, parfaitement heureux. Avant que trois mois se fussent écoulés, j'avais oublié tout ce qui la concernait ; parfois seulement la découverte de quel-

qu'une de ses anciennes lettres me rappelait désagréablement nos relations passées. En janvier je recherchai parmi le désordre de mes affaires les restes de notre correspondance, que je brûlai. Au début d'avril de la présente année 1885, je me retrouvais encore une fois à Simla — une Simla quasi déserte — et j'étais plongé en des causeries et des promenades d'amoureux avec Kitty. Il fut décidé que nous nous marierions à la fin de juin.

Vous voyez donc qu'aimant Kitty à ce point, je n'exagère pas en disant que je fus, à cette époque, le mortel des Indes le plus heureux.

Une quinzaine délicieuse se passa, durant laquelle je ne m'apercevais plus de la fuite des jours. Puis, rappelé au sentiment de ce qui est de rigueur parmi les mortels placés dans ma situation, je fis voir à Kitty qu'une bague de fiançailles était le symbole apparent et visible de sa dignité de jeune fille promise en mariage, et qu'elle devait par conséquent venir avec moi chez Hamilton pour se faire prendre la mesure. Jusqu'à ce moment-là, je vous en donne ma parole, nous avions totalement oublié un détail aussi vulgaire. Nous allâmes donc chez Hamilton, le 15 avril 1885. Rappelez-vous — encore que le docteur dise le contraire — que j'étais alors en parfaite santé, jouissant de la plénitude

de mes facultés et d'une tranquillité d'âme absolue. Accompagné de Kitty je pénétrai dans le magasin de Hamilton, et là, sans souci de la régularité des choses, je pris la mesure à Kitty pour la bague, sous les yeux ironiques de l'employé. La bague était un saphir avec deux diamants. Puis nous nous éloignâmes à cheval, descendant la pente qui mène au pont Combermere et au restaurant Peliti.

Tandis que mon gallois posait le pied avec délicatesse parmi les éclats de schiste, et que Kitty riait et bavardait à mon côté, — pendant que tout Simla, ou du moins ce qu'il en était déjà arrivé des plaines, se trouvait rassemblé dans la salle de lecture et dans la véranda du Peliti, — je me rendis compte que quelqu'un, apparemment d'une grande distance, m'appelait par mon petit nom. Cette voix me frappa comme déjà entendue, mais où et quand, je ne pus tout d'abord le préciser. Dans la brève durée nécessaire à parcourir la route entre l'allée du magasin Hamilton et la première planche du pont Combermere, je passai en revue la demi-douzaine de gens capables de commettre une telle incongruité, et crus même un instant qu'il s'agissait d'un simple bourdonnement d'oreilles.

Juste en face du Peliti, un spectacle arrêta mon regard ; c'étaient quatre *jhampanies* en livrée « pie », tirant un piètre *rickshaw* de bazar à pan-

neaux jaunes. A la seconde, avec un sentiment d'irritation et de dégoût, mon esprit se reporta à la saison précédente et à M^{me} Wessington. N'était-ce pas assez que cette femme fût morte et enterrée, sans que ses serviteurs en noir et blanc dussent me réapparaître pour gâter ce jour de bonheur ? Quel que fût celui qui les employait désormais, je résolus d'aller le trouver et de lui demander comme un service personnel de changer la livrée de ses *jhampanies*. Au besoin je louerais moi-même ces hommes et leur rachèterais leurs vêtements pour ne plus les leur voir sur le dos. Il est impossible de dire ici quel flot de souvenirs haïssables évoquait en moi leur présence.

— Kitty, m'écriai-je, voilà revenus encore les *jhampanies* de la pauvre M^{me} Wessington ! Je me demande à qui ils sont maintenant.

Kitty avait quelque peu connu M^{me} Wessington la saison précédente, et s'était toujours intéressée à cette femme malade.

— Comment ? Où cela ? demanda-t-elle. Je ne les vois nulle part.

Comme elle parlait, son cheval, dans un écart pour éviter une mule chargée, se jeta en plein dans le passage du *rickshaw* qui s'avavançait. J'eus à peine le temps de pousser un cri d'alarme ; à mon horreur indicible, cheval et cavalière passèrent au

travers des hommes et de la voiture comme si ces derniers eussent été impondérables.

— Que vous arrive-t-il, Jack ? s'écria Kitty. A propos de quoi avez-vous poussé ce cri ridicule ? J'ai beau être fiancée, je ne veux pas que toute la création en soit informée. Il y avait toute la place disponible entre la mule et la véranda ; et si vous croyez que je ne sais pas monter à cheval, vous allez voir !

Là-dessus Kitty, relevant sa petite tête volontaire, partit au galop dans la direction du kiosque à musique, comptant bien, comme elle me l'avoua plus tard, que je la suivrais. Que m'arrivait-il ? Presque rien. Ou bien que j'étais ivre ou fou, ou bien que Simla était hantée des démons. Je retins mon bidet indocile et lui fis faire volte-face. Le *rickshaw* également avait tourné, et se trouvait alors juste en face de moi, contre le parapet gauche du pont Combermere.

— Jack ! Jack chéri ! (Cette fois il n'y avait plus à s'y méprendre : les mots résonnaient dans mon crâne comme si on me les cornait aux oreilles.) C'est un affreux malentendu, j'en suis sûre. Je t'en prie, Jack, pardonne-moi et redevenons amis.

La capote du *rickshaw* s'était rabattue en arrière, et à l'intérieur, aussi vrai que j'attends et appelle chaque jour cette mort que je redoute la nuit, se

tenait M^{me} Wessington, le mouchoir à la main, et sa blonde tête penchée sur sa poitrine.

Combien de temps je restai immobile à la regarder, je l'ignore. A la fin, je fus rappelé à moi par mon *saïs*¹ qui prenait la bride du gallois et me demandait si je me trouvais indisposé. De l'horrible au grotesque il n'y a qu'un pas. Je dégringolai de ma monture et m'élançai, prêt à défaillir, dans le restaurant Peliti, pour absorber un verre de cherry-brandy. Il y avait là, réunis autour des tables de café, deux ou trois couples qui s'entretenaient des potins du jour. Leurs banalités furent plus réconfortantes pour moi en cet instant que ne l'auraient été les secours de la religion. Je me mêlai d'emblée à la conversation, bavardai, ris, plaisantai, le tout avec un visage — car je l'entrevis dans une glace — aussi blême et décomposé que celui d'un cadavre. Trois ou quatre messieurs remarquèrent mon état, et l'attribuant sans aucun doute aux suites de libations trop nombreuses, tentèrent charitablement de m'entraîner à l'écart des autres oisifs. Mais je refusai de me laisser emmener. J'avais besoin de la société de mes semblables, tout comme un enfant qui fait irruption au milieu d'un grand dîner parce qu'il a eu peur

¹ Coureur ou palefrenier.

dans la nuit. Je bavardais peut-être depuis une dizaine de minutes, qui me parurent d'ailleurs une éternité, lorsque j'entendis au dehors la voix claire de Kitty qui s'informait de moi. Un instant plus tard elle entra dans le café, disposée à me tancer d'importance pour avoir manqué si notoirement à mes devoirs. L'aspect de mon visage l'arrêta.

— Hé quoi, Jack, s'écria-t-elle, qu'avez-vous donc fait ? Que vous est-il arrivé ? Êtes-vous indisposé ?

Induit ainsi à un mensonge flagrant, je lui répondis que le soleil m'avait fait mal. Or, il était près de cinq heures, en avril, par un après-midi nuageux, et le soleil n'avait point paru de tout le jour. Ma phrase n'était pas achevée que je reconnus ma bévue, tentai de la rattraper, barbotai misérablement, et suivis Kitty qui sortait, en une fureur magnifique, sous les sourires de mes connaissances. Je m'excusai tant bien que mal, et comme je me sentais faible, piquai des deux vers mon hôtel, laissant Kitty achever seule sa promenade.

Une fois dans ma chambre je m'assis et m'efforçai avec calme d'analyser l'aventure. Ainsi donc, moi, Théobald Jack Pansay, fonctionnaire du Bengale en cet an de grâce 1885, homme instruit, apparemment sain d'esprit, et à coup sûr de corps, je

me voyais chassé en panique d'auprès de ma bien-aimée par l'apparition d'une femme morte et enterrée depuis huit mois. Tels étaient les faits irrécusables. Rien n'était plus loin de ma pensée que tout souvenir de M^{me} Wessington au moment où Kitty et moi nous quitions le magasin de Hamilton. Rien de si entièrement banal que le mur qui s'étendait en face du Peliti. Il faisait grand jour. La rue était pleine de monde ; et c'est pourtant là, voyez-vous, qu'en opposition à toutes lois de probabilité, au mépris direct de l'ordre de la nature, c'est là que m'était apparu un visage sorti du tombeau.

L'arabe de Kitty avait passé au travers du *rickshaw* : par là mon premier espoir qu'une femme miraculeusement ressemblante à M^{me} Wessington eût loué la voiture et les coolies avec leur ancienne livrée, se trouvait anéanti. A plusieurs reprises je tentai de résoudre cette énigme angoissante ; et à chaque fois j'y renonçai, désespéré de mon impuissance. La voix n'était pas moins inexplicable que l'apparition. J'eus tout d'abord l'idée folle d'avouer tout à Kitty, de la supplier de m'épouser tout de suite, et j'aurais dans ses bras défié la fantômale occupante du *rickshaw*.

« Après tout, me disais-je, la présence du *rickshaw* suffit à elle seule pour prouver l'existence

d'une hallucination spectrale. On a vu des fantômes d'hommes et de femmes, mais, à coup sûr, jamais de coolies et de voitures. Toute l'affaire est inadmissible. Songez un peu, le fantôme d'un Tamoul ! »

Le lendemain matin j'envoyai à Kitty un billet repentant où je l'adjurais d'oublier mon étrange conduite de la veille après-midi. Ma déesse était encore très irritée, et il lui fallut des excuses personnelles. Je lui expliquai, avec une abondance inspirée par mes réflexions de la nuit sur la fable à servir, que j'avais été pris d'une soudaine palpitation de cœur, suite de mauvaise digestion. Cette solution éminemment positive fit son effet ; et Kitty et moi nous nous promenâmes ce jour-là avec entre nous l'ombre de notre premier mensonge.

Rien d'autre ne lui plaisait qu'un temps de galop autour de Jakko. Les nerfs encore ravagés par ma nuit d'insomnie, je luttai timidement contre ce désir, proposant le mont de l'Observatoire, Jutogh, la route de Boileaugrange — tout plutôt que le tour de Jakko. Kitty se fâcha, un peu vexée ; je cédai, par crainte de susciter une nouvelle mésentente, et nous partîmes de compagnie vers Chota Simla¹. Nous allâmes au pas la plus grande partie du

¹ Simla inférieure.

chemin, et, selon notre habitude, prîmes le galop à partir d'un mille ou environ en deçà du couvent jusqu'à la section de route en palier proche du réservoir de Sandjowlie. Nos malheureux chevaux semblaient voler, mon cœur battait de plus en plus vite à mesure que nous approchions du point culminant de la montée. Tout l'après-midi je n'avais cessé de penser à M^{me} Wessington, et chaque pouce de la route de Jakko gardait le témoignage de nos promenades et de nos entretiens de jadis. Les rochers en étaient pleins, les pins le proclamaient bien haut en l'air, les torrents gonflés par les pluies bavardaient et ricanaient surnoisement de la honteuse histoire ; et à pleine voix le vent me cornait aux oreilles mon iniquité.

Comme un paroxysme inévitable, au milieu du palier qu'on nomme le Mille des Dames, l'Horrible m'attendait. Nul autre *rickshaw* en vue — seulement les quatre *jhampanies* en noir et blanc, la voiture à panneaux jaunes, et la chevelure d'or de son occupante — le tout apparemment juste comme je l'avais laissé huit mois et quinze jours plus tôt ! Une seconde je crus que Kitty devait forcément voir ce que je voyais, car nous sympathisions en tout de façon merveilleuse. Ses premières paroles me détrompèrent.

— Pas une âme en vue ! En avant, Jack, je fais

la course avec vous jusqu'aux bâtiments du réservoir !

Son nerveux petit arabe partit comme un oiseau, suivi de près par mon gallois, et ce fut dans cet ordre que nous passâmes en tourbillon sous les falaises. Une demi-minute, et nous fûmes à cinquante mètres du *rickshaw*. Je retins mon gallois et restai un peu en arrière. Le *rickshaw* était en plein milieu de la route, et cette fois encore l'arabe passa au travers, suivi par mon cheval.

— Jack ! Jack chéri ! Je t'en prie, pardonne-moi. (Les mots lamentables me résonnaient aux oreilles, et après un intervalle :) Tout cela n'est qu'un malentendu, un affreux malentendu !

Comme un possédé j'éperonnai ma monture. Quand je tournai la tête, les livrées noir et blanc étaient toujours à attendre — à attendre avec patience — sous le flanc gris de la montagne, et le vent m'apporta un écho moqueur des mots que je venais d'entendre. Durant tout le reste de la promenade, Kitty me morigéna beaucoup sur mon silence. J'avais parlé jusqu'alors à tort et à travers. Ma vie en eût-elle dépendu, il m'aurait été impossible ensuite de parler naturellement, et depuis Sandjowlie jusqu'à l'église je gardai un prudent silence.

Je devais ce soir-là dîner chez les Mannering, et

j'eus à peine le temps de pousser au galop jusque chez moi pour m'habiller. Sur la route du mont Elysium je rejoignis deux messieurs qui causaient ensemble dans le crépuscule.

— Il est bien curieux, disait l'un, de voir à quel point toute trace en a disparu. Vous savez que ma femme s'était engouée démesurément de cette dame (laquelle ne m'attira jamais) et voulait à tout prix me faire reprendre son vieux *rickshaw* et ses coolies, soit par la persuasion, soit par l'argent. Fantaisie malsaine, à mon avis ; mais il faut que j'en passe par les désirs de ma *memsahib*¹. Or, figurez-vous, l'individu qui le lui louait m'a conté que les quatre hommes — ces pauvres diables étaient frères — sont morts du choléra en allant à Hardwar, et le *rickshaw* a été démoli par le loueur lui-même. Il m'a dit qu'il ne se servait jamais du *rickshaw* d'une *memsahib* morte. Cela portait malheur. Drôle d'idée, n'est-ce pas ? Voyez-vous la pauvre petite M^{me} Wessington portant malheur à quelqu'un d'autre que son mari !

Sur quoi je ris tout haut, et d'entendre mon rire me fit tressauter. Ainsi donc pour finir il existait bien des fantômes de *rickshaw*, et des emplois de coolies-fantômes dans l'autre monde ! Combien

¹ Contraction indigène de *Madam-sahib*. Un *sahib* est, dans l'Inde, un Européen.

M^{me} Wessington donnait-elle à ses hommes ? Quelles étaient leurs heures ? Où allaient-ils ?

Et comme une réponse visible à ma dernière question, je reconnus dans la demi-obscurité l'inférieure Chose qui obstruait mon chemin. Les morts vont vite, et par des raccourcis ignorés des coolies ordinaires. Je ris tout haut une seconde fois, et coupai net mon rire, car je me sentais devenir fou. Fou, je dus l'être jusqu'à un certain point, car je me souviens que j'arrêtai mon cheval en tête du *rickshaw*, et souhaitai poliment le bonsoir à M^{me} Wessington. Sa réponse, je ne la connaissais que trop par avance. Je l'écoutai jusqu'au bout, et lui répondis que j'avais déjà entendu tout cela, mais que je serais ravi si elle avait quelque chose d'autre à me dire. Un démon malfaisant plus fort que moi a dû entrer en moi ce soir-là, car j'ai un vague souvenir d'avoir pendant cinq minutes débité à la Chose en face de moi les banalités du jour.

— Fou à lier, le pauvre diable... ou ivre. Dites, Max, tâchez de le remmener chez lui.

A coup sûr ce n'était pas là la voix de M^{me} Wessington ! Les deux messieurs m'avaient entendu m'adresser au vide de l'air, et étaient revenus sur leurs pas pour m'observer.

Ils furent pleins d'obligeance et de considération,

et d'après leurs paroles ils me jugeaient à coup sûr extrêmement ivre. Je les remerciai vaguement et m'éloignai au galop vers mon hôtel. Là, je changeai de costume, et arrivai chez les Mannering dix minutes en retard. J'invoquai l'obscurité comme excuse ; Kitty me gourmanda pour mon peu d'empressement amoureux, et je pris place à table.

La conversation était devenue générale, et à la faveur du bruit j'adressais des petits mots de tendresse à ma fiancée lorsque je me rendis compte qu'à l'autre bout de la table un petit homme à favoris roux était en train de décrire avec maintes fioritures la rencontre d'un fou inconnu qu'il venait de faire le soir même.

Quelques phrases suffirent à me persuader qu'il narrait l'incident d'il y avait une demi-heure. Au milieu de son histoire il quêtait des yeux une approbation, selon la coutume des conteurs professionnels, rencontra mon regard, et se tut aussitôt. Il y eut une minute de silence contraint, et l'homme à favoris roux déclara en balbutiant qu'il avait « oublié la suite ». Il sacrifiait par là une réputation de bon conteur qu'il s'était acquise durant les six saisons précédentes. Je le bénis de tout mon cœur... et achevai mon poisson.

A la longue, le dîner prit fin ; et je m'arrachai d'auprès de Kitty avec un regret véritable, cer-

tain comme de ma propre existence que l'Objet m'attendait devant la porte. L'homme à favoris roux, que l'on m'avait présenté sous le nom du Dr Heatherlegh, de Simla, s'offrit à me tenir compagnie jusqu'à l'endroit où nos chemins divergeaient.

J'acceptai sa proposition avec joie.

Mon pressentiment ne m'avait pas trompé. Sur le Mail, l'Objet se tenait tout prêt, et, par une sorte de diabolique parodie de nos usages, avec une lanterne de brancard allumée. L'homme à favoris roux en vint au fait aussitôt, et je compris à son style qu'il n'avait cessé d'y songer tout le temps du dîner.

— Dites-moi, Pansay, que diable vous a-t-il pris ce soir sur la route de l'Elysium ?

L'inattendu de la question m'arracha une réponse à mon insu :

— Cela ! fis-je, en lui désignant l'Objet.

— Cela peut aussi bien tenir du D. T.¹ que de la vision, pour autant que je sache. Mais vous ne buvez pas, je l'ai remarqué au dîner, aussi éliminons le D. T. Il n'y a rien du tout à l'endroit que vous désignez, et cependant vous suez et tremblez d'effroi comme un cheval effarouché. Donc je conclus à la vision. Et il faut que je sache tout à son

¹ Abréviation de *delirium tremens*.

sujet. Venez à la maison avec moi. J'habite sur la route inférieure de Blessington.

A ma joie intense, le *rickshaw*, au lieu de nous attendre, se maintenait à quelque vingt mètres en avant de nous — et ce, du reste, que nous fussions au pas, au trot ou au galop. Au cours de cette longue randonnée nocturne j'exposai à mon compagnon à peu près tout ce que j'ai raconté ici.

— Eh bien, dit-il, vous m'avez gâté l'une des meilleures histoires que j'aie jamais eues sur la langue, mais je vous pardonne en faveur de ce que vous avez traversé. Maintenant retournez chez vous et suivez mon ordonnance ; et quand je vous aurai guéri, jeune homme, que ceci vous soit une leçon de vous garer des femmes et des nourritures indigestes jusqu'au jour de votre mort.

Le *rickshaw* se maintenait devant nous avec constance, et mon ami aux favoris roux, à qui je décrivais ses évolutions exactes, semblait y prendre grand plaisir.

— Les yeux, Pansay, rien que les yeux, le cerveau et l'estomac. Et le plus important des trois est l'estomac. Vous avez un cerveau trop susceptible, un estomac trop faible, et des yeux tout à fait dérangés. Remettez votre estomac en ordre, le reste suivra. En tout cela en bon anglais signifie des pilules pour le foie. A partir de cette

heure je prends l'entière direction médicale de votre cas. Vous êtes un phénomène trop curieux pour le laisser échapper.

Nous étions à ce moment plongés dans l'ombre de la route inférieure de Blessington. Soudain le *rickshaw* s'arrêta net sous une falaise schisteuse revêtue de pins et surplombante. Machinalement je m'arrêtai aussi, en donnant le motif à Heather-legh. Il lança un juron.

— Eh bien vrai, si vous croyez que je vais passer la nuit à geler sur ce flanc de colline pour l'amour d'une illusion stomaco-cérébro-oculaire... Seigneur, miséricorde ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il y eut un grondement sourd, une aveuglante nuée de poussière s'éleva juste devant nous, puis un choc, un bruit de branches brisées, et sur environ dix mètres le flanc de la falaise — pins, brousse et tout — s'effondra sur la route, l'obstruant complètement. Les arbres déracinés se balancèrent une minute dans la nuit, titubant comme des géants ivres, et ils s'abattirent parmi leurs confrères avec un fracas de tonnerre. Nos deux chevaux restaient immobiles et suants d'effroi. Dès que l'avalanche de terre et de pierres eut cessé de retentir, mon compagnon bégaya :

— Ami, si nous avons continué d'avancer nous serions maintenant ensevelis à dix pieds de pro-

fondeur. « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre... » Venez à la maison, Pansay, et remerciez Dieu. J'ai grand besoin d'un réconfortant.

Nous retournâmes en arrière, par-dessus la colline de l'église, et un peu après minuit j'arrivai à la maison du Dr Heatherlegh.

Ses tentatives pour me guérir commencèrent presque aussitôt, et durant huit jours il ne me perdit pas de vue. Maintes fois dans le cours de cette semaine je bénis la bonne fortune qui m'avait mis en présence du meilleur et du plus affable docteur de Simla. De jour en jour je me sentais plus gai et mieux équilibré. De jour en jour aussi, j'étais plus tenté d'admettre avec Heatherlegh sa théorie de l'« hallucination spectrale », qui impliquait les yeux, le cerveau et l'estomac. J'écrivis à Kitty pour lui dire qu'une légère entorse causée par une chute de cheval me forçait à garder la chambre quelques jours, et que je serais guéri avant même qu'elle eût le temps de regretter mon absence.

Le traitement de Heatherlegh était des plus simples. Il consistait en pilules pour le foie, en bains froids, et en beaucoup d'exercice, pris dans le crépuscule ou le matin dès l'aube, car, ainsi qu'il me le faisait observer justement :

— Quelqu'un qui a la cheville foulée ne marche

pas à pied douze milles par jour, et votre jeune dame pourrait s'étonner de vous voir.

A la fin de la semaine, après un minutieux examen de ma pupille et de mon pouls, après de strictes injonctions quant au régime et à la marche à pied, Heatherlegh me renvoya tout aussi brusquement qu'il m'avait pris sous sa garde. Voici quelle fut sa bénédiction dernière :

— Mon ami, je vous certifie votre guérison mentale, et cela revient à dire que j'ai guéri la plupart de vos troubles physiques. Et maintenant, déguerpissez d'ici au plus tôt, et allez-vous-en faire la cour à M^{lle} Kitty.

Je voulus le remercier de ses bontés. Il m'arrêta net.

— Ne croyez pas que j'aie fait cela par considération pour vous. J'estime que vous vous êtes conduit en parfait scélérat. Mais néanmoins vous êtes un phénomène, et un phénomène aussi extraordinaire que l'est votre scélératesse. Non ! (et il m'arrêta pour la seconde fois) pas une roupie, je vous prie. Sortez, et voyez si vous rencontrerez de nouveau cette histoire oculo-cérébro-stomacale. Je vous donnerai un lakh¹ à chaque fois que vous la reverrez.

Une demi-heure plus tard j'étais auprès de Kitty,

¹ Lakh : 100,000 roupies d'argent, valant au pair 253,238 fr.

dans le salon des Mannering, grisé par la double ivresse du bonheur présent et de l'assurance que je ne serais plus jamais troublé par Sa hideuse vue. Fort de la certitude de ma sécurité recouvrée, je proposai une sortie immédiate, et, de préférence, un temps de galop autour de Jakko.

Jamais je ne m'étais senti mieux portant, ni avec un tel trop-plein de vitalité et de pure énergie organique, que dans cet après-midi du 30 avril. Kitty était ravie de la métamorphose opérée dans ma mine, et elle m'en félicita avec sa délicieuse franchise de langage. Tout riants et bavardants, nous quittâmes ensemble la maison Mannering, et partîmes au galop comme autrefois sur la route de Chota Simla.

J'avais hâte d'atteindre le réservoir de Sandjowlie et d'y confirmer ma certitude. Les chevaux donnaient tout ce qu'ils pouvaient, mais ils semblaient encore trop lents pour ma hâte. Kitty s'étonna de ma pétulance.

— Hé quoi, Jack, s'écria-t-elle enfin, vous avez l'air d'un écolier. Que faites-vous donc ?

Nous étions juste en deçà du couvent, et par pur caprice je faisais faire à mon gallois des bonds et des courbettes au milieu de la route, en l'excitant du bout de ma cravache.

— Ce que je fais ? répondis-je. Rien, ma chère. Je

suis comme ça, voilà tout. Si vous n'aviez rien fait de toute une semaine que de rester en place, vous seriez aussi déchaînée que moi.

Chantant et fredonnant dans ta gaieté en fête,
Joyeux de te sentir vivant,
Maître de la nature visible, maître de la terre,
Maître de tes cinq sens.

Ma citation était à peine sortie de mes lèvres, que nous dépassâmes le tournant au delà du couvent, et quelques mètres plus loin notre vue s'étendit jusqu'à Sandjowlie. Au milieu de la route en palier se tenaient et les livrées noir et blanc, et le *rickshaw* à panneaux jaunes, et M^{me} Keith-Wessington. J'arrêtai mon cheval, regardai, me frottai les yeux, et il me semble que je dus dire quelque chose. Lorsque je repris conscience je gisais sur la route, la face contre terre, et Kitty agenouillée se penchait sur moi tout en pleurs.

— Est-ce qu'il est parti, petite fille ? haletai-je.

Les pleurs de Kitty redoublèrent.

— Est-ce que quoi est parti, mon Jack chéri ? Qu'est-ce que tout cela signifie ? Il doit y avoir un malentendu quelconque, Jack. Un affreux malentendu.

Ses derniers mots me remirent debout, affolé, dans un délire passager.

— Oui, il y a un malentendu, répétais-je, un affreux malentendu. Venez Le regarder.

J'ai le souvenir confus que j'entraînai Kitty par le poignet jusqu'à l'endroit de la route où Elle se trouvait, et que je la conjurai par pitié de Lui parler, de Lui dire que nous étions fiancés ; que ni la mort ni l'enfer ne viendraient à bout de nous désunir. Kitty seule sait tout ce que j'ajoutai dans le même sens. Par intervalles j'adjurais violemment l'Horreur assise dans le *rickshaw* d'être témoin de tout ce que je venais de dire, et de me délivrer d'un supplice qui me tuait. Il est probable que tout en discourant je parlai à Kitty de mes relations anciennes avec M^{me} Wessington, car je la vis écouter attentivement, la face pâle et les yeux flamboyants.

— Je vous remercie, monsieur Pansay, me dit-elle, cela me suffit tout à fait. *Saïs ghora lao*¹.

Les *saïs*, impassibles comme le sont toujours les Orientaux, étaient revenus avec les chevaux qu'ils avaient rattrapés, et lorsque Kitty sauta en selle je saisis le bridon, la suppliant de m'écouter jusqu'au bout et de me pardonner. En guise de réponse je reçus un coup de cravache qui me cingla la figure de la bouche à l'œil, et quelques mots d'adieu que même à cette heure je ne puis rapporter : d'où je

¹ Saïs, amenez mon cheval.

conclus, et avec raison, que Kitty savait tout. Je reculai en titubant jusqu'auprès du *rickshaw*. J'avais le visage entamé et saignant, et le coup de cravache y avait tracé une ecchymose d'un bleu livide. Je n'eus pas de respect humain. A cet instant précis, Heatherlegh, qui avait dû nous suivre à distance, Kitty et moi, arriva au galop.

— Docteur, fis-je en lui montrant mon visage, voici la signature apposée par M^{lle} Mannering à mon congé définitif... et je vous serai obligé de me verser le lakh promis, dès qu'il vous sera loisible.

Malgré ma profonde détresse, la mine de Heatherlegh excita mon rire.

— J'aurais parié mon honneur professionnel..., commença-t-il.

— Ne dites pas de bêtises, balbutiai-je. J'ai perdu le bonheur de ma vie, et vous feriez mieux de me ramener chez moi.

Le *rickshaw* avait disparu tandis que je parlais. Après quoi je perdis conscience de tout ce qui se passa. Le sommet de Jakko me parut vaciller et onduler comme la cime d'un nuage, puis s'abattre sur moi.

Huit jours plus tard, c'est-à-dire le 7 mai, je me retrouvai, faible comme un enfant, dans l'appartement de Heatherlegh. Celui-ci était occupé à m'examiner avec attention de derrière les paperasses de

son bureau. Ses premières paroles furent peu encourageantes ; mais j'étais trop bas pour m'en affecter beaucoup.

— Voici vos lettres, que M^{lle} Kitty vous a renvoyées. Vous vous écriviez beaucoup, jeunes gens. Voici un papier qui m'a tout l'air de renfermer une bague, sans parler d'un charmant billet du papa Mannering, que j'ai pris la liberté de lire et de brûler. Ce vieux monsieur n'est pas content de vous.

— Et Kitty ? demandai-je d'une voix sourde.

— Encore plus fâchée que son père, d'après ce qu'elle dit. A en croire le même indice, vous avez dû laisser échapper bon nombre de singuliers souvenirs, juste avant mon arrivée. Elle dit qu'un homme qui se serait conduit envers une femme comme vous l'avez fait envers M^{me} Wessington devrait se tuer par simple pitié pour les siens. C'est une petite virago à tête chaude, votre bonne amie. Elle prétend aussi que vous souffriez du D. T. quand cette algarade s'est produite sur la route de Jakko. Elle dit qu'elle veut mourir plutôt que de jamais vous parler encore.

Je poussai un soupir et me tournai de l'autre côté.

— Donc, mon ami, vous avez le choix. Cet engagement doit être rompu, et les Mannering ne veulent pas se montrer trop durs pour vous. Sera-t-il rompu pour cause de D. T. ou pour cause de crises

d'épilepsie ? Je regrette de ne pouvoir vous offrir une meilleure alternative, à moins que vous ne préféreriez la démence héréditaire. Vous n'avez qu'un mot à dire, et je leur déclarerai que ce sont les crises. Tout Simla est au courant de ce qui s'est passé au Mille des Dames. Allons, je vous donne cinq minutes pour vous décider.

Durant ces cinq minutes je crois que je parcourus entièrement les derniers cercles de l'enfer dont l'accès soit permis à l'homme sur cette terre. Et en même temps je me voyais moi-même trébucher parmi les sombres labyrinthes du doute, de la tristesse et du suprême désespoir. Je me demandais, tout comme Heatherlegh se le demandait probablement aussi dans son fauteuil, quelle redoutable solution j'allais adopter. Après quoi je m'entendis lui répondre d'une voix méconnaissable :

— Ils sont diantrement stricts sur la morale, par ici. Dites-leur : crises, et que je leur baise les mains. A présent, laissez-moi dormir encore un peu.

Puis mes deux personnalités se rejoignirent, et ce fut uniquement moi — un moi à demi affolé, en proie aux démons — qui m'agitai dans mon lit, en revivant minute par minute l'histoire des quatre dernières semaines.

— Et pourtant je suis à Simla, ne cessais-je de me répéter. Moi, Jack Pansay, je suis à Simla, et il

n'y a pas de revenants ici. Il est déraisonnable à cette femme de prétendre qu'il y en a. Pourquoi donc Agnès ne pouvait-elle me laisser tranquille ? Je ne lui ai jamais fait de mal. Ç'aurait pu être aussi bien mon tour que le sien. Avec cette différence que moi je ne serais plus revenu jamais dans le dessein de la tuer, elle. Pourquoi ne peut-on me laisser tranquille — tranquille et heureux ?

Lors de mon premier réveil, il était plus de midi, et le soleil approchait de l'horizon lorsque je me rendormis, du même sommeil que dort le criminel sur le chevalet de torture, trop épuisé pour sentir encore la douleur.

Le lendemain il me fut impossible de quitter le lit. Dans la matinée Heatherlegh m'informa qu'il avait reçu une réponse de M. Mannering, et que grâce à ses bienveillants offices — à lui, Heatherlegh — le récit de ma maladie s'était répandu en long et en large dans Simla, où l'on compatissait beaucoup à mon sort.

— Et c'est là encore plus que vous ne méritez, conclut-il aimablement, bien que vous ayez, Dieu sait, traversé des affres plutôt dures. N'importe, nous arriverons bien à vous guérir, ô phénomène pervers.

Je refusai énergiquement d'être guéri.

— Vous ne m'avez manifesté déjà que beaucoup

trop de bonté, mon vieux, lui dis-je ; mais je ne crois pas nécessaire de vous importuner plus longtemps.

Au fond je savais que rien de ce que Heatherlegh pourrait faire ne serait capable d'alléger le fardeau qui m'était imposé.

Avec cette persuasion il me vint aussi un sentiment de révolte impuissante et désespérée contre l'absurdité de tout cela. Il y avait des quantités d'individus non meilleurs que moi, dont la punition serait en tout cas réservée pour un autre monde. A mon avis c'était une injustice amère et cruelle que de m'avoir désigné moi seul pour un si affreux destin. Un peu plus tard cette imagination fit place à une autre, où il me semblait que le *rickshaw* et moi nous étions les seules réalités d'un monde illusoire ; Kitty était une ombre, Mannering, Heatherlegh et tous les autres hommes et femmes de ma connaissance étaient également des ombres ; les grandes montagnes grises elles-mêmes, rien que des ombres vaines acharnées à me torturer. Par sautes alternatives je passai et repassai d'une imagination à l'autre durant une semaine fastidieuse. Chaque jour mon corps regagnait de sa vigueur, si bien qu'enfin le miroir de ma chambre à coucher me déclara que j'avais retrouvé ma vie normale et que j'étais une fois de plus comme les autres hommes. Chose assez curieuse, mon visage ne décelait aucune

trace de la lutte que je venais de soutenir. Il était pâle, certes, mais aussi inexpressif et banal que précédemment. Je m'attendais à une altération durable, à un signe visible du mal qui me rongeait. Je ne découvris rien.

Le 15 mai, à onze heures du matin, je quittai la maison de Heatherlegh, et l'instinct du célibataire me mena droit au club. Là, je vis que chacun connaissait mon histoire selon la version de Heatherlegh, et se montrait, par maladresse, aimable et attentionné plus qu'à l'ordinaire. Malgré cela, je compris que pour le restant de mes jours je n'aurais plus autour de moi de vrais camarades ; et j'enviai très sincèrement les coolies qui riaient sur le Mail au-dessous de moi. Je déjeunai au club, et à quatre heures m'en allai errer sans but le long du Mail, dans le vague espoir de rencontrer Kitty. Tout près du kiosque à musique, les livrées noir et blanc me rejoignirent, et j'entendis à mon côté la prière bien connue de M^{me} Wessington. Depuis l'instant où j'étais sorti, je m'attendais à la chose, et son retard seul m'étonnait. Le rickshaw fantôme et moi nous nous avançâmes côte à côte et en silence sur la route de Chota Simla. Devant le bazar, Kitty, accompagnée d'un monsieur, comme elle à cheval, me rattrapa et me dépassa. Sur le moindre signe d'elle, je me serais traîné dans la poussière comme

un chien. Mais bien que l'après-midi pluvieux lui en offrît le prétexte, elle ne me fit même pas l'honneur de hâter son allure.

Donc, Kitty et son compagnon d'une part, moi et ma fantômale Lumière-d'Amour de l'autre, nous avançâmes par couples sur le circuit de Jakko. La route ruisselait d'eau ; les pins dégouttaient sur les rochers inférieurs tels les chéneaux d'un toit, et l'air était saturé d'une fine pluie battante. A deux ou trois reprises je me surpris à dire presque à voix haute :

« Je suis Jack Pansay en congé à Simla !... à Simla ! La quotidienne et banale Simla. Je ne dois pas oublier cela... je ne dois pas l'oublier. »

Puis j'essayai de me rappeler quelques-uns des propos entendus au club : le prix des chevaux d'un tel ou d'un tel, bref, tout ce qui avait trait à l'aujourd-le-jour du monde anglo-indien que je connaissais si bien. Même je me récitai la table de multiplication très vite, pour me bien assurer que je ne perdais pas la raison. Cela me réconforta beaucoup, et cela dut m'empêcher provisoirement d'entendre M^{me} Wessington.

Une fois de plus je gravis avec lassitude la pente du couvent et arrivai sur la route en palier. Ici, Kitty et son compagnon prirent le galop, et me laissèrent seul avec M^{me} Wessington.

— Agnès, lui dis-je, voulez-vous relever la capote et me dire ce que tout cela signifie ?

La capote se rabattit sans bruit, et je me vis face à face avec ma maîtresse morte et enterrée. Elle portait la même toilette que la dernière fois où je l'avais vue ; elle tenait de la main droite le même petit mouchoir, et de la main gauche le même porte-cartes. (Une femme morte depuis huit mois qui tient un porte-cartes !) Je dus me réfugier dans la table de multiplication et poser les deux mains sur le parapet de pierre de la route pour m'assurer que lui au moins était réel.

— Agnès, repris-je, par pitié dites-moi ce que tout cela signifie.

M^{me} Wessington se pencha en avant avec ce geste de la tête vif et original que je connaissais trop bien, et elle parla.

Si mon histoire n'avait déjà si follement dépassé les limites de toute crédulité humaine, je vous présenterais maintenant mes excuses. Mais je sais que personne, — non, pas même Kitty, à qui je destine ce récit, comme une sorte de justification de ma conduite, — personne ne me croira, et je continue donc. M^{me} Wessington parla et je marchai auprès d'elle depuis la route de Sandjowlie jusqu'au tournant avant la maison du commandant en chef, comme j'aurais marché aux côtés de n'im-

porte quel *rickshaw* de femme vivante, absorbé par la conversation. La seconde et la plus torturante de mes imaginations s'était brusquement emparée de moi, et tel le Prince dans le poème ¹ de Tennyson, « je semblais me mouvoir parmi un monde de fantômes ».

Il y avait eu garden-party chez le commandant en chef, et nous nous joignîmes tous deux à la foule des gens qui s'en retournaient chez eux. Tels que je les voyais alors il me semblait que c'étaient eux les ombres — des ombres impalpables et imaginaires — qui s'écartaient pour laisser passer le *rickshaw* de M^{me} Wessington. Ce que nous dûmes au cours de cet entretien étrange, je ne puis — et à vrai dire je n'ose — le répéter. En guise de commentaire Heatherlegh aurait remarqué avec un rire bref que je « courtais une chimère cérébro-oculostomacale ». Ce fut une aventure hagarde et pourtant merveilleusement chère à sa façon inexprimable. Était-il possible, me demandais-je, qu'il me fût donné dans cette vie de faire la cour une seconde fois à la femme que j'avais tuée par mes seuls dédains et mes cruautés ?

Je rencontrai Kitty regagnant sa maison — une ombre parmi les ombres.

¹ *The Princess.*

Si je devais raconter dans leur ordre tous les incidents de la quinzaine suivante, je n'en finirais pas, et j'abuserais de votre patience. Chaque matin et chaque soir le *rickshaw* fantôme et moi ne manquions pas d'errer ensemble dans Simla. N'importe où j'allais, les livrées noir et blanc me suivaient et me tenaient compagnie jusqu'à mon hôtel ou dès ma sortie. Au théâtre, je les retrouvais parmi la foule glapissante des *jhampanies* ; après toute une soirée au whist, c'était devant la véranda du club ; au bal de l'Anniversaire, ils attendaient patiemment ma réapparition ; et de même en plein jour quand j'allais en visite. Avec cette réserve qu'il ne portait pas d'ombre, le *rickshaw* était sous tous rapports aussi réel d'aspect qu'un autre de bois et de fer. Plus d'une fois même, j'avais dû me retenir d'interpeller un ami lancé au galop, pour l'empêcher d'aller donner dedans. Plus d'une fois, à l'indicible stupeur des passants, j'ai arpenté le Mail plongé dans ma conversation avec M^{me} Wessington.

J'étais sorti et je circulais depuis moins d'une semaine quand j'appris que la théorie des « crises » avait été rejetée au bénéfice de l'aliénation. Néanmoins je ne changeai rien à ma façon de vivre. J'allais en visites, montais à cheval et dînais dehors aussi fréquemment que naguère. J'éprouvais pour la société de mes semblables un désir ignoré jusque-

là ; j'avais soif d'être parmi les réalités de la vie ; et à la fois je me sentais vaguement malheureux lorsque je me trouvais séparé trop longtemps de ma fantômale compagne. Il serait presque impossible de conter mes diverses imaginations depuis le 15 mai jusqu'à ce jour.

La présence du *rickshaw* m'emplissait tour à tour d'horreur, d'aveugle crainte, d'une sorte de plaisir confus, et d'un suprême désespoir. Je n'osais pas quitter Simla, et je savais que mon séjour dans cette ville me tuait. Je savais en outre que c'était mon destin de mourir lentement et un peu chaque jour. Mon seul souhait était de subir ma punition aussi doucement que possible. Tantôt j'aspirais à la vue de Kitty, tantôt je considérais ses flirts outrageux avec mon successeur — ou pour mieux dire mes successeurs — d'un œil curieux et ironique. Elle était aussi étrangère à ma vie que moi à la sienne. Le jour, j'errais avec M^{me} Wessington, presque satisfait. La nuit, je suppliais le ciel de me laisser revoir le monde tel que je l'avais connu. Dominant ces humeurs variables, pesait une morne et engourdissante impression d'étonnement de ce que le visible et l'invisible pussent s'associer si étrangement sur cette terre pour traquer une pauvre âme jusqu'au tombeau.

.

27 août. — Heatherlegh m'a soigné avec une infatigable sollicitude, et hier seulement il m'a déclaré que je devais adresser une demande de congé pour maladie. Une demande pour échapper à la compagnie d'un fantôme ! Une requête au gouvernement pour qu'il veuille bien me permettre de me débarrasser, par un voyage en Angleterre, de cinq esprits et d'un *rickshaw* immatériel ! La proposition de Heatherlegh faillit me donner une crise nerveuse de rire. Je lui déclarai que j'attendrais tranquillement la fin à Simla ; et je suis sûr que la fin n'est pas éloignée. Croyez-moi, je redoute sa venue plus que je ne saurais le dire, et je me tourmente jour et nuit par mille suppositions quant à mon genre de mort.

Mourrai-je dans mon lit décemment et comme il sied à un gentleman anglais, ou, au cours d'une dernière promenade sur le Mail, mon âme s'arrachera-t-elle de moi pour prendre place à tout jamais aux côtés de cette hideuse apparition ? Dans l'autre monde retournerai-je à mes anciennes amours abolies, ou retrouverai-je Agnès en la maudissant et enchaîné à ses côtés pour toute l'éternité ? Hantons-nous tous deux jusqu'à la fin des temps les lieux où nous vécûmes ? A mesure que le jour de ma mort approche, l'intense horreur que ressent toute chair à l'égard des esprits échappés du tom-

beau devient de plus en plus forte. C'est une terrible chose que de descendre prématurément parmi les morts quand on n'a pas accompli la moitié de sa carrière. C'est une chose dix mille fois plus terrible que d'attendre comme je le fais au milieu de vous, je ne sais quelle inimaginable épouvante.

Ayez pitié de moi, ne fût-ce que pour mon illusion, car je sais que vous ne croirez jamais ce que j'ai consigné ici. Pourtant, s'il est vrai que jamais quelqu'un fut traqué à mort par les puissances des ténèbres, c'est bien moi.

En toute justice, plaignez-la aussi, elle. Car s'il est vrai que jamais femme fut tuée par un homme, j'ai tué M^{me} Wessington. Et la dernière partie de mon châ.iment est dès maintenant sur moi.

MON HISTOIRE VRAIE DE REVENANT

Quand je traversai le désert ce fut ainsi...
Quand je traversai le désert.

La Cité de l'épouvantable Nuit.

CETTE histoire traite uniquement de fantômes.

Il y a dans l'Inde des fantômes qui prennent l'apparence de cadavres froids et visqueux, et se cachent dans les arbres du bord de la route jusqu'à ce que passe un voyageur. Alors ils se laissent tomber sur son cou et y restent. Il y a aussi les terribles fantômes de femmes qui sont mortes en couches. Ceux-ci errent le long des chemins au crépuscule, ou se cachent dans les moissons auprès d'un village, et appellent insidieusement. Mais répondre à leurs appels c'est vouloir la mort dans ce monde et dans l'autre. Leurs pieds sont tournés à reculons, ce qui permet à tout homme de sang-froid de les reconnaître. Il y a les fantômes de petits enfants qu'on a jetés dans des puits. Ceux-ci hantent les margelles des puits et la lisière des jungles; ils se lamen-

tent sous les étoiles, ou attrapent les femmes par le poignet et les supplient de les prendre à bras et de les emporter. Ces derniers toutefois, comme les fantômes-cadavres, sont des articles purement nationaux et ne s'en prennent pas aux *sahibs*. Il n'existe aucun exemple authentique de fantôme indigène qui ait encore fait peur à un Anglais ; en revanche maint fantôme anglais a fait mourir de peur aussi bien des blancs que des noirs.

A peu près une station sur deux possède son revenant. On dit qu'il y en a deux à Simla, sans compter la femme qui fait aller le soufflet au *dâk-bungalow*¹ de Syree, sur l'ancienne route ; Mussorie a une maison hantée par un esprit très remuant ; on prétend qu'une Dame Blanche fait sa ronde de nuit autour d'une maison de Lahore ; Dalhousie affirme qu'une de ses maisons « répète » dans les soirs d'automne toutes les péripéties d'un affreux accident de cheval tombé dans un précipice. Murree possède un fantôme gai, et maintenant qu'elle a été ravagée par le choléra, elle aura de la place pour un triste ; il existe à Mian Mir un quartier des officiers dont les portes s'ouvrent sans cause sensible, et dont

¹ Ou *rest-house*. Maison du voyageur, que l'on trouve dans tous les villages de l'Inde. Le *dâk-bungalow* se compose en général d'un simple rez-de-chaussée, avec trois ou quatre pièces blanchies à la chaux.

le mobilier craque, affirme-t-on, non sous les ardeurs de juin, mais sous le poids des Invisibles qui vont se prélasser dans les fauteuils ; et il y a aussi quelque chose — autre que la fièvre — qui cloche, dans un important *bungalow* d'Allahabad. Les vieilles provinces, elles, fourmillent littéralement de maisons hantées, et mobilisent des armées de fantômes tout le long de leurs chemins principaux.

Quelques-uns des *dâk-bungalows* situés sur la Grande Route Centrale ont dans leur enceinte de petits cimetières annexes — témoins des « hasards et vicissitudes de cette vie mortelle » au temps où l'on allait en diligence depuis Calcutta jusque dans le nord-ouest. Ces *bungalows* sont des lieux peu recommandables pour s'y arrêter. Ils sont généralement très vieux, toujours sales, et le *khansamah*¹ est aussi vieux que la maison. Ou bien il radote sénilement, ou bien il tombe dans les hébétudes prolongées de la vieillesse. Dans les deux cas il n'y a rien à en tirer. Si vous vous fâchez contre lui, il vous parle de quelque *sahib* mort et enterré depuis une trentaine d'années, et il ajoute que quand il était au service de ce *sahib* pas un *khansamah* de la province ne pouvait lui en remontrer. Après quoi il bredouille, se renfrogne, tremblote, tracasse parmi

¹ Maître d'hôtel. Ici : aubergiste.

les plats, et vous regrettez votre emportement.

Dans ces *dâk-bungalows*, il y a toute chance de trouver des fantômes, et quand on les a trouvés on devrait en prendre note. Il n'y a pas longtemps encore je faisais profession de loger dans les *dâk-bungalows*. Je n'habitais jamais la même maison plus de trois jours consécutifs, et je commençais à bien connaître l'espèce. Je logeais dans ceux construits par le gouvernement, qui ont des murs de brique rouge et des plafonds à solives, un inventaire du mobilier placardé dans chaque chambre, et sur le seuil un serpent en colère pour vous souhaiter la bienvenue. Je logeais dans ceux « transformés » — vieilles maisons faisant office de *dâk-bungalows* — où rien n'est à sa vraie place et où il n'y a pas même un poulet pour dîner. Je logeais dans des palais de pacotille où le vent souffle à travers les ornements de marbre ajouré tout aussi désagréablement qu'à travers un carreau cassé. Je logeais dans des *dâk-bungalows* où la dernière inscription sur le registre des voyageurs remonte à quinze mois, et où l'on caresse la tête au gâte-sauces avec un plat de sabre. J'eus la bonne fortune de rencontrer toutes sortes de gens, depuis des sobres, missionnaires en voyage ou déserteurs enfuis de régiments britanniques, jusqu'à des chemineaux ivres qui lançaient des bouteilles de whisky à la tête de tous les passants ; et j'eus

l'encore plus grande bonne fortune d'échapper à un procès de maternité. Voyant qu'une bonne portion des drames de notre vie par ici se joue dans les *dâk-bungalows*, je m'étonnai de n'y avoir pas rencontré de fantômes. A la vérité, un fantôme qui s'attarderait volontairement dans un *dâk-bungalow* serait fou ; mais tant d'hommes sont morts fous dans les *dâk-bungalows* qu'il doit y avoir un bon pourcentage de fantômes lunatiques.

En temps opportun je trouvai mon fantôme, ou pour mieux dire mes fantômes, car ils étaient deux.

Nous appellerons ce *bungalow* de Katmal un *dâk-bungalow*. Mais cela c'était la plus petite partie de l'abomination. Un homme à la peau sensible n'a pas le droit de dormir dans un *dâk-bungalow*. Il doit se marier. Le *dâk-bungalow* de Katmal était vieux, vermoulu, et tombait en ruines. Le sol était de brique usée, les murs étaient graisseux, et les fenêtres presque opaques à force de saleté. Il se trouvait sur un chemin de traverse abondamment fréquenté par des auxiliaires sub-délégués de tout genre, depuis les finances jusqu'aux eaux et forêts ; mais les vrais *sahibs* y étaient rares. Le *khansamah*, presque cassé en deux par le grand âge, le disait ainsi.

Quand j'y arrivai, il régnait sur la face du pays une pluie intermittente et capricieuse accompagnée

HISTOIRE VRAIE DE REVENANT 167

d'un vent instable, dont chaque bouffée faisait dans les rigides palmiers à *toddy* du dehors un bruit pareil au cliquetis d'ossements desséchés. Le *khan-samah* perdit complètement la tête à mon arrivée. Il avait servi un *sahib* jadis. Connaissais-je ce *sahib* ? Il me nomma un personnage notoire, enterré depuis plus d'un quart de siècle, et me montra un vieux daguerréotype de ce personnage dans sa jeunesse préhistorique. Un mois auparavant j'avais vu en tête d'un volume de ses mémoires une eau-forte le représentant, et je me sentis vieux au delà de toute expression.

Le jour tomba, et le *khansamah* alla me préparer de la nourriture. Il ne recourut même pas à la feinte de l'appeler « khana » (aliment humain). Il dit « ratub », ce qui signifie, entre autres, « pitance » (pâtée pour chiens). Il ne mit pas d'intention injurieuse dans le choix de ce terme. Il avait, je pense, oublié l'autre mot.

Tandis qu'il découpait la chair des animaux sacrifiés, je m'installai, non sans avoir tout d'abord exploré le *dâk-bungalow*. Celui-ci comportait trois chambres, outre la mienne qui était une pièce d'angle, toutes donnant l'une dans l'autre par de crasseuses portes blanches que fixaient de longues barres de fer. Le *bungalow* était d'une construction fort solide, mais les murs de refend des chambres

étaient à peu près minces comme des cloisons de carton. Une malle remuée ou cognée faisait écho de ma chambre jusque dans les trois autres, et les murs lointains répercutaient chaque bruit de pas. Pour cette raison je fermai ma porte. Il n'y avait pas de lampes, rien que des bougies dans de longs étuis de verre. Un « crachet » à huile ornait la salle de bain.

Au point de vue de la misère lugubre et sans mélange, ce *dâk-bungalow* était le pire de tous ceux où j'avais mis le pied. Il ne possédait pas de cheminée, et les fenêtres n'ouvraient pas, ce qui rendait l'usage du brasero impossible. La pluie et le vent battaient et dégouлинаient, gémissant autour de la maison, et les palmiers s'agitaient à grand bruit. Une demi-douzaine de chacals traversèrent le *compound*¹ en hurlant, et une hyène arrêtée à bonne distance les regarda en ricanant. Une hyène convaincrail un sadducéen de la résurrection des morts — de la pire espèce de morts. Puis arriva le « ratub », un plat bizarre, de composition mi-indigène et mi-anglaise. Debout derrière ma chaise, le vieux *khansamah* me débitait des histoires d'Anglais morts et disparus, et la flamme des bougies agitée par le vent jouait un cache-cache d'ombres

¹ Enceinte d'un *bungalow*.

avec le lit et les rideaux de la moustiquaire. C'était bien là un dîner et une soirée propres à vous faire passer en revue tous vos péchés anciens et tous ceux que vous avez l'intention de commettre si vous vivez.

Le sommeil, pour plusieurs centaines de motifs, n'était guère aisé. Le lampion de la salle de bain projetait dans la chambre les ombres les plus incongrues, et le vent commençait à dire des insanités.

Mes raisonnements s'embrouillaient, dans la pesanteur de la digestion, lorsque soudain j'entendis le rituel « Prenons-le et posons-le » grogné dans le *compound* par des porteurs de *doolie*¹. D'abord un *doolie* entra, puis un second, et un troisième. J'entendis le coup sourd des *doolies* déchargés sur le sol, et le volet extérieur de ma porte fut secoué. « Voilà quelqu'un qui essaye d'entrer », me dis-je. Mais personne ne parla, et je me persuadai que ce n'était qu'une rafale. Le volet de la chambre voisine de la mienne fut attaqué, repoussé, et la porte intérieure s'ouvrit. « C'est quelque auxiliaire sub-délégué, me dis-je, et il a amené ses amis avec lui. Et maintenant ils vont causer, cracher et fumer pendant une heure. »

Mais on n'entendait ni voix ni bruit de pas

¹ Palanquin, ou civière.

Personne ne déposa son bagage dans la chambre voisine. La porte se referma, et je remerciai la Providence de ce qu'on me laisserait en paix. Mais j'étais curieux de savoir où étaient passés les *doolies*. Je quittai mon lit et scrutai les ténèbres. Il n'y avait pas trace de *doolies*. A l'instant où je me recouchais, je perçus dans la pièce voisine un bruit auquel nul homme dans son bon sens ne peut absolument se méprendre — le roulement caractéristique d'une bille de billard sur toute la longueur du tapis, quand le joueur joue pour attaquer. Nul autre bruit ne ressemble à celui-là. Une minute plus tard il y eut un autre roulement, et je me remis au lit. Je n'avais pas peur — non, je n'avais pas peur. J'étais seulement très curieux de savoir ce qu'étaient devenus les *doolies*. C'est pour cette raison que je m'enfonçai sous mes couvertures.

Au bout d'une minute j'entendis le double claquement d'un carambolage, et mes cheveux se hérissèrent. C'est une erreur de dire que les cheveux se dressent. La peau du crâne se contracte, et on sent un léger picotement passer sur tout le cuir chevelu. Ce sont les cheveux qui se hérissent.

Il y eut un roulement et un claquement, et ces deux bruits ne pouvaient provenir que d'un seul objet : une bille de billard. Je discutai la chose tout au long en moi-même, et plus ma discussion

se prolongeait, moins il me paraissait probable qu'un lit, une table et deux chaises — constituant tout le mobilier de la chambre voisine de la mienne — pussent si exactement simuler les bruits d'une partie de billard. Après un autre carambolage, un carambolage à trois bandes, à en juger par le roulement, je cessai de discuter. J'avais trouvé mon fantôme et aurais donné tout au monde pour m'échapper de ce *dâk-bungalow*. J'écoutai, et à mesure que je tendais l'oreille, le jeu devenait plus net. Coup sur coup roulements et claquements se succédaient. Parfois, après un double claquement venait un roulement, puis encore un claquement. Sans le moindre doute, des gens jouaient au billard dans la chambre voisine. Et la chambre voisine était trop petite pour contenir un billard !

Dans les intervalles du vent j'entendais le jeu continuer, un coup après l'autre. Je m'efforçai de croire que je n'entendais pas de voix ; mais cette tentative fut vaine.

Connaissez-vous la peur ? non la vulgaire peur de l'insulte, de la blessure ou de la mort, mais la peur abjecte et palpitante de quelque chose que vous ne pouvez voir, la peur qui dessèche le dedans de la bouche et le haut du gosier, la peur qui vous rend moites les paumes des mains, et vous force à déglutir pour maintenir la luette en action ?

C'est là une fameuse peur, une grande couardise, et il faut l'avoir connue pour l'apprécier. L'improbabilité même qu'un billard se trouvât dans un *bungalow* prouvait la réalité de la chose. Aucun homme, ivre ou de sang-froid, n'irait imaginer une partie de billard ou inventer le claquement craquant d'un carambolage serré.

Un strict régime de *dâk-bungalow* a ce désavantage, c'est qu'il provoque une infinie crédulité. Si on dit à un vieil habitué de *dâk-bungalow* : « Il y a un cadavre dans la chambre voisine, et il y a dans la suivante une folle, et la femme et l'homme montés sur ce chameau viennent de s'enfuir d'un endroit éloigné de soixante milles », l'auditeur ne peut refuser de le croire, car il sait que rien n'est trop absurde, trop grotesque ou trop horrible pour arriver dans un *dâk-bungalow*.

Cette crédulité, malheureusement, s'étend aux fantômes. Un individu raisonnable sorti depuis peu de sa demeure propre, se serait contenté de se tourner sur l'autre flanc et de s'endormir. Tel ne fut pas mon cas. Aussi vrai que je me vis abandonné comme une triste charogne par les régiments d'insectes du lit parce que la masse de mon sang reflua à mon cœur, aussi vrai j'entendis chaque coup d'une longue partie de billard jouée dans la chambre sonore derrière la porte à barre de fer. Ma crainte do-

minante était que les joueurs n'eussent besoin d'un marqueur. C'était là une crainte ridicule : des êtres capables de jouer dans le noir sont au-dessus de telles superfluités. Je sais seulement que c'était là ma terreur, et qu'elle était réelle.

Au bout d'un très long espace de temps, la partie cessa, et la porte claqua. Je m'endormis parce que j'étais mortellement fatigué. Sinon j'aurais préféré rester éveillé. Pour tous les trésors de l'Asie je n'aurais ôté la barre de porte et scruté l'obscurité de la chambre voisine.

Le matin venu, j'estimai que j'avais agi comme il faut et avec sagesse, et m'informai des moyens de départ.

— A propos, *khansamah*, dis-je, qu'est-ce que ces trois *doolies* faisaient dans mon *compound* la nuit dernière ?

— Il n'y avait pas de *doolies*, me répondit le *khansamah*.

Je pénétrai dans la chambre voisine, où le jour entra à flots par la porte ouverte. J'étais énormément brave. J'aurais à cette heure joué une poule noire avec le propriétaire du grand Pool noir¹ par là-bas en dessous.

¹ Jeu de mots. Le Pool est, à Londres, la partie de la Tamise où se rassemblent les bateaux maritimes. On voit l'allusion au Pool infernal.

— Est-ce que ceci a toujours été un *dâk-bungalow* ? demandai-je.

— Non, répondit le *khansamah*. Il y a dix ou vingt ans, je ne sais plus au juste, c'était une salle de billard.

— Une quoi ?

— Une salle de billard pour les *sahibs* qui construisaient le chemin de fer. J'étais alors *khan-samah* dans la grande maison où logeaient tous les *sahibs* du chemin de fer, et je traversais souvent pour servir du *brandy-shrab*¹. Ces trois chambres n'en faisaient qu'une, et contenaient un grand billard, sur lequel les *sahibs* jouaient chaque soir. Mais les *sahibs* sont tous morts à présent, et le chemin de fer va, dites-vous, jusqu'à tout près de Caboul.

— Vous rappelez-vous quelque chose des *sahibs* ?

— C'est bien loin, mais je me rappelle qu'un *sahib*, un gros homme toujours en colère, jouait ici un soir et qu'il me dit : « Mangal khan, *brandy pani do*² », et j'emplis son verre, et il se pencha sur le billard pour jouer, et sa tête s'abaissa plus bas et encore plus bas, jusqu'à heurter le tapis, et ses lunettes tombèrent, et quand nous, les *sahibs* et moi, nous accourûmes pour le relever, il était mort. J'aidai à l'emporter hors de la maison. Oh !

¹ *Shrab* : alcool.

² Apportez-moi un brandy à l'eau.

c'était un *sahib* vigoureux ! Mais il est mort, et moi, le vieux Mangal khan, je suis encore vivant, avec votre permission.

Je n'en demandai pas davantage ! Je tenais mon revenant — un article de première main, avec toutes garanties. J'allais écrire à la Société des recherches psychiques, j'allais sidérer l'Empire avec la nouvelle ! Mais j'allais aussi, tout d'abord, mettre avant la tombée de la nuit quatre-vingts milles de terres labourables immatriculées, entre moi et ce *dâk-bungalow*. La Société n'aurait qu'à envoyer son agent régulier plus tard pour l'enquête.

Je regagnai ma chambre, et quand j'eus pris en note les détails du cas, me disposai à faire mes bagages. Tout en fumant j'entendis le jeu recommencer — par une fausse-queue, car le roulement fut court.

La porte était ouverte, ce qui me permettait de voir dans la chambre. Clac ! clac ! Un carambolage. Je pénétrai dans la chambre sans crainte, car il y avait du soleil dedans, et dehors une forte brise. Le jeu invisible continuait à une allure vertigineuse. Et il le pouvait certes bien, car un infatigable petit rat courait de long en large à l'intérieur de la crasseuse toile de plafond, et un morceau du châssis disjoint, qui battait à la brise, faisait cinquante

séries de carambolages contre le verrou de la fenêtre.

Impossible de se méprendre au bruit des billes de billard ! Impossible de se méprendre au roulement d'une bille sur le tapis ! Mais j'avais droit à l'indulgence. Même après la révélation, il me suffisait de fermer les yeux, et le bruit ressemblait étonnamment à celui d'une partie rapide.

Entra le fidèle compagnon de mes peines, Kadir Baksh.

— Ce *bungalow* est très mauvais et de basse caste ! Rien d'étonnant à ce que la Présence ait été dérangée et en porte les marques. Trois équipes de porteurs de *doolies* sont venues au *bungalow* tard dans la nuit pendant que je dormais au dehors, et ils ont dit qu'ils avaient l'habitude de coucher dans les chambres réservées pour les Anglais. Le *khansamah* est donc sans foi ? Ils essayèrent d'entrer, mais je leur ordonnai de partir. Rien d'étonnant, si ces Oorias¹ ont passé par ici, à ce que la Présence soit cruellement marquée. C'est une honte, et le fait d'un triste personnage.

Kadir Baksh ne me disait pas tout. Il avait perçu d'avance de chaque équipe deux annas pour la location et puis, hors de portée de mon oreille,

¹ Hindous de basse caste.

avait battu les hommes avec le gros parapluie dont je n'avais encore pu deviner l'usage. Mais Kadir Baksh n'a aucune notion de morale.

Suivit un entretien avec le *khansamah*. Mais comme il perdit tout de suite la tête, mon irritation fit place à de la pitié, et la pitié mena à une longue causerie, au cours de laquelle il situa la mort tragique du gros ingénieur *sahib* en trois lieux différents, dont deux à cinquante milles de là. A la troisième reprise, ce fut à Calcutta, et cette fois c'est en conduisant un dog-cart que le *sahib* était mort.

Pour peu que je l'eusse encouragé, le *khansamah* aurait promené son cadavre à travers l'Inde entière.

Je ne partis pas aussi tôt que je l'avais projeté. Je restai pour la nuit, cependant que le vent, le rat, le châssis et le verrou de fenêtre jouaient un trépidant « en 150 ». Puis le vent tomba et le jeu de billard s'arrêta, et je compris que j'avais perdu ma seule histoire de revenant authentique et estampillée.

Si je m'étais arrêté en temps voulu, j'aurais pu en faire quelque chose.

Ce fut là, entre toutes, ma plus amère pensée.

LA MONTAGNE DE L'ILLUSION

Quoi donc a rendu vain leur ardent désir ?
Un dieu, un dieu a ordonné leur séparation
Et a fait surgir entre leurs rives
Les abîmes salés de la mer étrangère.

M. Arnold.

LUI. — Chère, dites à vos hommes de ne pas aller si vite. Ils oublient que je suis nouveau venu des plaines.

ELLE. — Preuve évidente que je ne suis pas sortie avec quelqu'un d'autre. Oui, cette équipe n'a pas l'habitude. Où allons-nous ?

LUI. — Comme d'ordinaire... au bout du monde. Non, à Jakko.

ELLE. — Dans ce cas, faites-vous suivre par votre poney. C'est un long tour.

LUI. — Et c'est pour la dernière fois, grâce au ciel !

ELLE. — Vous pensez toujours à cela ? Je n'ai pas osé vous écrire à ce sujet, tous ces mois-ci.

LUI. — Si j'y pense ! Depuis l'automne, j'ai arrangé mes affaires dans ce but. Qu'est-ce qui vous

fait parler comme si l'idée vous apparaissait pour la première fois ?

ELLE. — Moi ? Oh ! je ne sais. J'ai eu tout le temps d'y penser, d'ailleurs.

LUI. — Et vous avez changé d'avis ?

ELLE. — Non. Vous devriez savoir que je suis un prodige de constance. Quelles sont vos... dispositions ?

LUI. — *Nos*, mon cœur, je vous prie.

ELLE. — *Nos*, soit. Mon pauvre petit, comme l'éruption de chaleur vous a abîmé le front ! Avez-vous essayé le sulfate de cuivre dissous dans l'eau ?

LUI. — Je partirai d'ici dans un jour ou deux. Mes dispositions sont assez simples. *Tonga*¹ de bon matin ; arrivée à Kalka, midi ; Ambala à sept heures ; de là, directement par le train de nuit jusqu'à Bombay, et puis le bateau du 21 pour Làbas. Telle est mon idée. Le continent et la Suède : une lune de miel de dix semaines.

ELLE. — Chut ! N'en parlez pas de cette façon. Cela me fait peur. Guy, combien de temps y a-t-il que nous sommes fous tous les deux ?

LUI. — Sept mois et quatorze jours. J'oublie le chiffre exact des heures, mais j'y songerai.

ELLE. — Je voulais seulement voir si vous vous

¹ Voiture. — Simla est à une centaine de kilomètres de la voie ferrée et de la station d'Ambala (ou Umballa).

rappelez. Qui est ce couple sur la route de Blesington ?

LUI. — Eabrey et la Penner. En quoi nous importent-ils ? Racontez-moi tout ce que vous avez fait, dit et pensé.

ELLE. — Fait peu de chose, dit moins encore, et pensé énormément. Je ne suis presque pas sortie.

LUI. — Vous avez eu tort. Vous ne vous êtes pas ennuyée ?

ELLE. — Pas trop. Cela ne vous étonne pas, que je ne tiennne plus à m'amuser ?

LUI. — A vrai dire, oui, je l'avoue. Qu'est-ce qui vous retenait ?

ELLE. — Ceci seulement. Plus je connais de gens et plus je suis connue ici, plus loin se répandra la nouvelle de la catastrophe lorsqu'elle se produira. Cela me déplaît.

LUI. — Niaiseries. Nous serons loin.

ELLE. — Vous croyez ?

LUI. — J'en suis sûr, pour autant que la vapeur et les muscles chevalins aient la force de nous emporter. Ha ! ha !

ELLE. — Et le piquant de la situation vous apparaît — où donc, mon Lancelot ?

LUI. — Nulle part, ma Ginièvre. C'est une idée qui m'est venue.

ELLE. — On dit que les hommes ont le sens de

l'humour plus développé que les femmes. Moi, je pensais au scandale.

LUI. — Ne pensez pas à quelque chose d'aussi laid. Nous serons au-dessus de lui.

ELLE. — Il n'en existera pas moins : sur les bouches de Simla, télégraphié par toute l'Inde et servant d'entretien aux dîners, et quand IL sortira on scrutera son visage pour voir comment il prend la chose. Et nous serons morts, Guy chéri, morts et jetés aux ténèbres extérieures où il y a...

LUI. — L'amour, en tout cas. N'est-ce pas suffisant ?

ELLE. — Je l'ai dit.

LUI. — Et vous le pensez encore ?

ELLE. — Vous-même, qu'en pensez-vous ?

LUI. — Et ce que j'ai fait ? Cela équivaut à ma perte, selon le monde : mise à l'index, traitement supprimé, carrière brisée. Je paie mon prix.

ELLE. — Et êtes-vous tellement au-dessus du monde que vous vous sentiez en état de le payer ? Et moi-même ?

LUI. — Vous êtes ma divinité. Que seriez-vous d'autre ?

ELLE. — Une femme très quelconque, j'en ai peur ; mais respectable jusqu'ici. « Comment allez-vous, madame Middleditch ? Et votre mari ? Il est parti à cheval à Annandale avec le colonel Stat-

ters, je crois... Oui, n'est-ce pas, c'est divin après la pluie. » Guy, combien de temps me sera-t-il encore permis de saluer M^{me} Middleditch ? Jusqu'au 17 ?

LUI. — Cette Écossaise mal ficelée ! Quel besoin de la faire intervenir dans la discussion ? Vous disiez ?

ELLE. — Rien. Avez-vous déjà vu pendre un homme ?

LUI. — Oui, une fois.

ELLE. — Pour quel crime ?

LUI. — Un assassinat, comme juste.

ELLE. — Un assassinat. Est-ce un si grand crime après tout ? Je me demande ce qu'il a éprouvé avant le déclanchement de la trappe.

LUI. — Je ne crois pas qu'il ait éprouvé grand'chose. Quelle mélancolique petite femme vous faites, ce soir ! Vous frissonnez. Chère, mettez votre cape.

ELLE. — Je vais la mettre. Oh ! regardez le brouillard qui arrive sur Sanjaoli. Et je croyais que nous aurions du soleil sur le Mille des Dames ! Retournons.

LUI. — A quoi bon ? Il y a un nuage sur le mont Elysium, et cela veut dire qu'il fait brumeux jusque sur tout le Mail. Continuons. Cela se dissipera, qui sait, avant que nous ne soyons au Couvent. Pardieu ! il fait frisquet.

ELLE. — Vous le sentez parce que vous êtes nouveau venu d'en bas. Mettez votre manteau. Que dites-vous de ma cape ?

LUI. — Il ne faut jamais demander à un homme son avis sur un vêtement féminin lorsqu'il est éperdument et misérablement amoureux de celle qui le porte. Faites voir. Comme tout ce qui est à vous, elle est parfaite. D'où l'avez-vous eue ?

ELLE. — C'est lui qui me l'a donnée, mercredi... notre anniversaire de mariage, rappelez-vous.

LUI. — Au diable son cadeau ! Il devient généreux sur ses vieux jours. Aimez-vous tous ces machins plissés par touffes au col ? Moi pas.

ELLE. — Vous pas ?

Mon bon seigneur, par votre grâce,
Quand vous irez à la ville, seigneur,
Je vous en prie par votre amour pour moi,
Achetez-moi une robe de bure.

LUI. — Je ne dirai pas : « Regardez dans le puits, Jeannette, Jeannette. » Mais attendez un peu, chérie, et vous serez fournie de robes de bure et de tout le reste.

ELLE. — Et quand les robes seront usées, vous m'en donnerez d'autres... et ainsi de tout le reste ?

LUI. — Assurément.

ELLE. — Qui sait !

LUI. — Voyons, mon cœur, je n'ai pas passé deux jours et deux nuits dans le train pour vous entendre dire : « Qui sait. » Je croyais que nous avions convenu de tout à Shaifazehat.

ELLE (*rêveuse*). — A Shaifazehat ! Est-ce que la station existe toujours ? C'était il y a des siècles et des siècles. Elle doit tomber en ruines. A part la seule route d'Amirtollah. Car celle-là durera, je pense, jusqu'au jour du Jugement.

LUI. — Croyez-vous ? Quelle est votre idée, à présent ?

ELLE. — Je ne saurais le dire. Comme il fait froid ! Avançons vite.

LUI. — Marchez plutôt un peu. Arrêtez vos hommes et descendez. Qu'est-ce que vous avez donc ce soir, chère ?

ELLE. — Rien. Il faut vous habituer à mes façons. Si je vous ennuie je puis retourner chez moi. Voici le capitaine Congleton qui s'avance. Je suis sûr qu'il m'escortera volontiers.

LUI. — Sotte ! Et entre nous, encore ! Zut pour le capitaine Congleton. Voilà !

ELLE. — Chevaleresque paladin ! Est-ce votre habitude de jurer beaucoup en parlant ? Cela suffoque un peu, et qui sait si vous ne jureriez pas à mon adresse ?

LUI. — Mon ange ! Pardon ! je ne savais plus ce

que je disais, et vous avez changé si vite de sujet que je n'ai pu vous suivre. Je vous fais amende honorable dans la poussière et la cendre.

ELLE. — Attendez pour celles-ci. Il n'y en aura que trop plus tard. (*Passe le capitaine à cheval.*) Bonsoir, capitaine Congleton. Vous allez déjà aux quadrilles chantants ? Quelles danses vous ai-je réservées pour la semaine prochaine ? Non ! Vous devez les avoir inscrites de travers. Cinq et sept, ai-je dit. Si vous avez fait une erreur, soyez sûr que je ne veux pas en être victime. Il vous faudra changer votre programme.

LUI (*après un silence*). — Je croyais que vous m'aviez dit n'être pas beaucoup sortie cette saison.

ELLE. — Certainement ; mais quand cela m'arrive je danse avec le capitaine Congleton. Il danse très joliment.

LUI. — Et vous vous asseyez à l'écart avec lui, sans doute ?

ELLE. — Oui. Quel mal y voyez-vous ? Devrai-je à l'avenir rester à faire tapisserie ?

LUI. — De quoi vous parle-t-il ?

ELLE. — De quoi parlent les hommes quand on s'assied à l'écart ?

LUI. — Fi ! Je vous en prie ! Eh bien, maintenant que je suis là, il faut vous dispenser pour un

peu de temps de voir l'irrésistible capitaine Congleton. Il ne me plaît pas.

ELLE (*après un long silence*). — Savez-vous ce que vous venez de dire ?

LUI. — Peut-être pas bien exactement ! Je ne suis pas dans les meilleures dispositions.

ELLE. — Je le vois... et je le sens. Mon vrai et fidèle amant, où donc est votre « constance éternelle », votre « foi inaltérable » et votre « dévotion respectueuse » ? Je me rappelle ces expressions ; vous semblez les avoir oubliées. Parce que je cite un nom d'homme...

LUI. — Si ce n'était que cela.

ELLE. — Soit ; parce que je lui parle d'une danse, peut-être la dernière que je danserai de ma vie avant de... avant de disparaître, voilà qu'aussitôt vous vous défiez de moi et m'insultez.

LUI. — Je n'ai rien dit de ce genre.

ELLE. — Mais tout ce que vous sous-entendiez ? Guy, est-ce là toute la confiance dont nous disposerons pour débiter dans la nouvelle vie ?

LUI. — Non, évidemment pas. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Ma parole d'honneur, vous vous trompez. Passez là-dessus, chérie. Passez, je vous en prie.

ELLE. — Cette première fois, oui... et une seconde, et ainsi de suite, durant toutes les années

où je serai incapable de vous en vouloir. Vous en demandez trop, mon Lancelot, et... vous en savez trop.

LUI. — Que voulez-vous dire ?

ELLE. — Cela fait partie du châtiment. Il ne peut y avoir de confiance parfaite entre nous.

LUI. — Pourquoi donc, au nom du Ciel ?

ELLE. — Chut ! Son opposé est bien suffisant. Interrogez-vous.

LUI. — Je n'y suis pas.

ELLE. — Vous vous fiez à moi si entièrement que si je regarde un autre homme... N'en parlons plus. Guy, avez-vous jamais aimé une jeune fille, une jeune fille convenable ?

LUI. — Cela se peut. Il y a des siècles, dans les Ages de ténèbres, quand je ne vous connaissais pas encore, chérie.

ELLE. — Racontez-moi ce que vous lui disiez.

LUI. — Qu'est-ce qu'un homme peut dire à une jeune fille ? Je l'ai oublié.

ELLE. — Mais moi je me le rappelle. Il lui raconte qu'il a foi en elle et qu'il révère le sol où elle pose ses pieds, et qu'il l'aimera, la respectera et la protégera jusqu'au jour de sa mort ; et c'est dans cette croyance qu'elle l'épouse. Du moins je parle d'une jeune fille qui n'était pas protégée.

LUI. — Bon. Et alors ?

ELLE. — Et alors, Guy, et alors il faut à cette

femme dix fois plus d'amour, de confiance et de respect — oui, de respect — qu'elle n'en avait besoin lorsqu'elle était simplement une vulgaire femme mariée, si l'on veut lui rendre tout juste supportable la seconde vie qu'elle accepte de mener. Comprenez-vous ?

LUI. — Tout juste supportable ! Mais ce sera le paradis.

ELLE. — Oh ! pourrez-vous me donner tout ce que je viens de vous demander, — je ne dis pas maintenant, ni dans quelques mois, mais quand vous commencerez à réfléchir à ce que vous auriez fait si vous aviez gardé votre emploi et votre rang ici, — quand vous commencerez à me regarder comme une entrave et un fardeau ? J'en aurai besoin surtout alors, Guy, car il n'existera plus personne autre que vous dans le vaste monde.

LUI. — Vous êtes un peu fatiguée, ce soir, mon cœur, et vous prenez la situation au tragique. Après les formalités nécessaires devant les tribunaux, la voie sera libre pour...

ELLE. — « Le saint état de mariage. » Ha ! ha ! ha !

LUI. — Chut ! Ne riez pas de cette horrible façon.

ELLE. — Je ne p...puis m'en emp...pêcher ! C'est tellement ridicule ! Ah ! Ha ! ha ! ha ! Guy, arrêtez-moi vite, ou sinon je vais rire jusqu'à notre entrée à l'église.

LUI. — Pour l'amour de Dieu, arrêtez ! Ne vous donnez pas en spectacle. Qu'avez-vous donc ?

ELLE. — Rien. Cela va mieux à présent.

LUI. — C'est parfait. Un instant, chérie. Vous avez derrière l'oreille droite une petite boucle de cheveux qui s'est défaite et qui vous retombe sur la joue... Là !

ELLE. — Merci. Je crois que mon chapeau aussi est un peu de travers.

LUI. — Pourquoi portez-vous ces énormes épingles à chapeaux ? On dirait des poignards. Il y a de quoi tuer les gens avec.

ELLE. — Aïe ! Ne me tuez toujours pas, en attendant. Voilà que vous me l'enfoncez dans le crâne. Laissez-moi faire. Vous êtes tellement malhabiles, vous autres hommes.

LUI. — Avez-vous eu beaucoup d'occasions de comparer nos talents... dans ce genre de travail ?

ELLE. — Guy, quel est mon nom ?

LUI. — Hein ? Je n'y suis plus.

ELLE. — Voici mon porte-cartes. Savez-vous lire ?

LUI. — Oui. Eh bien ?

ELLE. — Eh bien, cela répond à votre question. Vous connaissez le nom de l'autre homme. Suis-je suffisamment avilie, ou allez-vous me demander s'il y en a un troisième ?

LUI. — Je comprends à cette heure. Ma chérie, je n'ai pas un instant voulu dire cela. Je ne faisais que plaisanter... Là ! Heureux qu'il n'y ait personne sur la route. On serait scandalisé.

ELLE. — On sera encore plus scandalisé avant la fin.

LUI. — De grâce ! Je n'aime pas que vous me parliez de la sorte.

ELLE. — Homme déraisonnable ! Qui m'a demandé d'affronter la situation et de l'accepter ? Dites-moi, est-ce que je ressemble à M^{me} Penner ? Est-ce que j'ai l'air d'une vilaine femme ? Jurez que non. Donnez-moi votre parole d'honneur, mon honorable ami, que je ne ressemble pas à M^{me} Buzgago. Voici comment elle se tient, les mains croisées derrière la nuque. Cela vous plaît-il ?

LUI. — Ne posez donc pas.

ELLE. — Je ne pose pas. Je vous fais M^{me} Buzgago. Écoutez :

Pendant une année toute entière
Le régiment n'a pas r'paru.
Au Ministère de la Guerre
On le r'porta comme perdu.
On r'nonçait à trouver sa trace,
Quand un matin subitement
On l'vit r'paraître sur la place,
L'Colonel toujours en avant¹.

¹ Tout le couplet est en français, dans le texte.

C'est de cette façon qu'elle roule les *r*. Est-ce que je lui ressemble ?

LUI. — Non, mais je m'oppose à ce que vous continuiez à faire ainsi l'actrice et à chanter des choses de ce genre. Où donc avez-vous appris la *Chanson du Colonel* ? Ce n'est pas une mélodie pour salons. Ce n'est pas convenable.

ELLE. — C'est M^{me} Buzgago qui me l'a enseignée. M^{me} Buzgago est à la fois pour salons et convenable, et d'ici un mois elle me fermera son salon, et se félicitera d'être plus convenable que moi. Guy ! oh ! Guy ! je voudrais être comme certaines femmes qui ne se font pas scrupule... comment dit-on ?... de porter la perruque d'un mort et de trahir le pain qu'elles mangent.

LUI. — Je ne suis qu'un homme d'une intelligence limitée, et pour l'instant très ahuri. Quand vous aurez tout à fait fini de passer en revue toutes vos imaginations, dites-le-moi, et j'essaierai de comprendre la dernière.

ELLE. — Des imaginations ! Guy ! Je n'en ai aucune. J'ai seize ans et vous tout juste vingt, et vous venez de m'attendre pendant deux heures devant l'école, dans le froid. Et maintenant je vous ai retrouvé, et nous retournons chez nous ensemble. Est-ce que cela vous convient, Mon Impériale Majesté ?

LUI. — Non. Nous ne sommes pas des enfants. Pourquoi ne sauriez-vous être raisonnable ?

ELLE. — Il me le demande, alors que je m'apprête à commettre pour l'amour de lui un suicide social, et... et... Je ne veux pas le faire à la française et invoquer « ma mère », mais peut-être ne vous ai-je jamais dit que j'ai une mère, et un frère qui était mon favori avant mon mariage ? Lui aussi est marié à présent. Vous figurez-vous le plaisir que va lui procurer la nouvelle de cette fugue ? Et vous, Guy, avez-vous au pays des gens qui se réjouiront de vos exploits ?

LUI. — Un ou deux. On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs.

ELLE (*lentement*). — Je ne vois pas la nécessité...

LUI. — Oho ! Que voulez-vous dire ?

ELLE. — Dois-je parler franc ?

LUI. — Vu les circonstances, cela vaudrait peut-être mieux.

ELLE. — Guy, j'ai peur.

LUI. — Je croyais que nous avions réglé tout cela. De quoi ?

ELLE. — De vous ?

LUI. — Ah ! au diable tout ! Voilà que ça recommence. C'est par trop fort !

ELLE. — De vous.

LUI. — Et quoi encore ?

ELLE. — Que pensez-vous de moi ?

LUI. — Tout à fait hors de question. Qu'avez-vous résolu ?

ELLE. — Je n'ose courir le risque. J'ai peur. Si je pouvais seulement tricher...

LUI. — Non, merci. C'est le seul point sur lequel j'aie une certaine notion d'honneur. Je ne voudrais pas manger son sel et le voler en outre. Je veux piller ouvertement ou pas du tout.

ELLE. — Je n'ai jamais eu d'autre intention.

LUI. — Alors pourquoi donc faites-vous semblant de n'être plus disposée à venir ?

ELLE. — Ce n'est pas un semblant, Guy. J'ai peur.

LUI. — Veuillez vous expliquer.

ELLE. — Cela ne peut durer, Guy. C'est impossible. Vous vous mettrez en colère, et puis vous jurerez, et puis vous serez jaloux, et puis vous vous défierez de moi — c'est déjà fait — et vous aurez en vous-même la meilleure raison de douter. Et moi, que ferai-je ? Je ne vaudrai pas mieux au fond que M^{me} Buzgago... ou que n'importe laquelle. Et vous le saurez. Oh ! Guy, êtes-vous incapable de voir ?

LUI. — Je vois que vous êtes totalement déraisonnable, petite fille.

ELLE. — Là ! Dès le premier instant où je vous contrarie, vous vous fâchez. Que ferez-vous quand je ne serai plus que votre bien... votre bien mal acquis. Non, ce n'est pas possible. Je croyais que ce l'était, mais je vois que ce ne l'est pas. Vous vous fatiguerez de moi.

LUI. — Je vous répète que non. N'y aura-t-il donc jamais moyen de vous faire comprendre cela ?

ELLE. — Là ! vous voyez bien ! Vous me parlez sur ce ton maintenant, et plus tard vous me traiterez de tous les noms si je ne fais pas en tout à votre gré. Et si vous êtes brutal envers moi, Guy, que deviendrai-je, oui, que deviendrai-je ? Je ne puis me fier à vous. Hélas non ! je ne puis me fier à vous.

LUI. — Je devrais sans doute dire que moi je puis me fier à vous. J'en ai toute raison.

ELLE. — De grâce, épargnez-moi, chéri. Cela me fait autant de mal que si vous me frappiez.

LUI. — Ce n'est pas tout ce qu'il y a de plus agréable pour moi.

ELLE. — Je n'y puis rien. Je voudrais être morte ! Je ne puis me fier à vous et je ne puis me fier à moi-même. Oh ! Guy, que ce soit une affaire finie et oubliée !

LUI. — Trop tard à présent. Je ne vous comprends pas... je m'y refuse... et je me sens hors

d'état de vous parler ce soir. Puis-je aller vous voir demain ?

ELLE. — Oui. Non ! Oh ! accordez-moi du temps. Après-demain. Ici, je remonte dans mon *rickshaw* pour aller Le retrouver au Peliti. Vous, à cheval.

LUI. — J'irai au Peliti moi aussi. Il me semble que j'ai besoin d'un réconfortant. Mon univers s'est écroulé sur ma tête et les étoiles tombent. Qui sont ces sauvages qui braillent dans la bibliothèque ancienne ?

ELLE. — Ils répètent les quadrilles-chantants pour le bal costumé. Ne reconnaissez-vous pas la voix de M^{me} Buzgago ? Elle fait un solo. C'est une idée tout à fait neuve. Écoutez !

M^{ME} BUZGAGO (*dans la bibliothèque ancienne, « con molto espressione »*).

Venez voir : c'est Marguery Daw !

Elle a vendu son lit pour coucher sur la paille.

N'est-ce pas une sottise souillon

D'aller vendre son lit pour coucher dans l'ordure ?

Capitaine Congleton, je vais remplacer cela par *flirt*¹, qui sonne mieux.

LUI. — Non, j'ai changé d'avis pour le réconfortant. Bonne nuit, petite madame. Je vous vois demain ?

¹ Dans le texte, les vers sont rimés, et *flirt* est destiné à remplacer *dirt* (ordure) à la rime du dernier.

ELLE. — Ou...i. Bonne nuit. Guy. Ne soyez pas fâchée contre moi.

LUI. — Moi, fâché ! Vous savez que je me fie à vous absolument. Bonne nuit et... Dieu vous bénisse ! (*Trois secondes plus tard, seul.*) Hum ! Je donnerais gros pour savoir si oui ou non il y a un autre homme derrière tout ceci.

UN SIMPLE SOUS-LIEUTENANT

... Non seulement faire exécuter par le commandement, mais encourager par l'exemple l'énergique accomplissement du devoir et la ferme acceptation des difficultés et des privations inhérentes au service militaire.

Règlements de l'Armée du Bengale.

ON fit passer à Bobby un examen à Sandhurst. Avant de figurer au Journal Officiel, c'était un gentleman ; aussi, quand l'Impératrice annonça que « le gentleman-cadet » Robert Hanna Wick était promu sous-lieutenant aux Catogans de la Tyne, cantonnés à Krab Bokhar, il devint un officier et un gentleman, ce qui est chose enviable ; et il y eut de la réjouissance sous le toit des Wick, où maman Wick et tous les petits Wick tombèrent à genoux et offrirent de l'encens à Bobby en l'honneur de sa réussite.

Papa Wick avait été en son temps commissaire dans le secteur de Chota-Buldana, ayant autorité sur trois millions d'hommes, réalisant de grands travaux pour le bien du pays, et faisant de son

mieux pour faire pousser deux brins d'herbe là où il n'en venait qu'un auparavant. Bien entendu, personne ne savait rien de ceci dans le petit village d'Angleterre où il était tout juste « le vieux M. Wick », et où il avait oublié qu'il était membre de l'Ordre de l'Étoile de l'Inde.

Il donna une tape sur l'épaule de Bobby et lui dit :

— Bien, mon garçon.

Suivit, pendant qu'on préparait l'uniforme, un intervalle de pur délice, durant lequel Bobby prit sa place officielle d'« homme » aux réunions de tennis submergées de femmes et aux thés concurrents du bourg. Et je suppose que si son délai pour rejoindre eût été prolongé, il serait tombé amoureux de plusieurs jeunes filles à la fois. Les petits bourgs ruraux de chez nous abondent en demoiselles distinguées, parce que tous les jeunes hommes s'en vont dans l'Inde pour faire fortune.

— L'Inde, disait papa Wick, est le vrai endroit. J'y ai passé trente ans, et, pardieu ! j'aimerais y retourner. Quand vous rejoindrez les Catogans, mon fils, vous serez parmi des amis, si tout le monde n'a pas oublié Wick, de Chota-Buldana, et beaucoup de gens y seront aimables pour vous à cause de nous. La mère vous en dira sur l'équipement plus long que je ne saurais le faire ; mais rappelez-vous ceci :

attachez-vous à votre régiment, Bobby, attachez-vous-y. Vous verrez des gens tout autour de vous passer dans le corps de l'état-major. et remplir tous les genres possibles de devoirs sauf ceux du régiment, et vous pourriez être tenté de les imiter. Or, aussi longtemps que vous resterez dans les bornes de votre allocation, et je ne vous ai pas marchandé là-dessus, attachez-vous à la ligne, toute la ligne, et rien que la ligne. Méfiez-vous quand vous endosserez le billet d'un autre jeune écervelé, et si vous tombez amoureux d'une femme de vingt ans plus âgée que vous, ne m'en parlez pas, à moi, et tout est dit.

Avec ces conseils, et maints autres également précieux, papa Wick fortifia Bobby, jusqu'à cette suprême nuit de Portsmouth, où le quartier des officiers renferma plus d'hôtes qu'il n'était prévu par les règlements, où les permissionnaires des navires entrèrent en collision avec les détachements pour l'Inde, et où la rixe sévit depuis l'entrée des docks jusque tout là-bas aux bouges de Longport, tandis que les filles de Fratton descendaient pour griffer la figure aux officiers de la reine.

Bobby Wick, avec une vilaine ecchymose sur son nez taché de rousseur, avec un détachement malade et affalé à faire embarquer, et le confort de cinquante moqueuses femelles à organiser,

Bobby Wick, dis-je, n'eut pas le temps de ressentir le mal du pays, avant que le *Malabar* fût arrivé au milieu du Pas-de-Calais, moment où il ajouta à ses émois par une petite inspection de la garde, et quantité d'autres choses.

Les Catogans étaient un régiment très spécial. Ceux qui les connaissaient le moins les accusaient d'être rongés par la « pose ». Mais leur réserve et leurs dispositions d'ordre intérieur étaient en général pure diplomatie défensive. Quelques années auparavant, le colonel commandant avait plongé son regard dans les quatorze yeux hardis de sept jeunes officiers roses et dodus qui venaient de solliciter pour entrer dans le corps de l'état-major, et leur avait demandé pourquoi diantre il fallait que lui, un colonel de la ligne, dût commander une fichue pouponnière pour sur-fichus biberonneurs qui s'ajusteraient des éperons de fer-blanc prohibés, et monteraient des carcans insignes pour parader sur le front plein de vides de régiments noirs délabrés. C'était un homme grossier autant que terrible. Aussi le reste prit-il des mesures (avec la queue de billard comme engin d'opinion publique) et le bruit se répandit que les jeunes gens qui usaient des Catogans comme d'un tremplin pour se jucher jusqu'à l'état-major, auraient à subir des épreuves aussi nombreuses que variées. Mais tout comme une



femme un régiment a le droit de garder son secret.

Quand Bobby arriva de Deolali et prit place parmi les Catogans, il lui fut inculqué avec douceur, mais aussi avec fermeté, que le régiment devait être pour lui son père et sa mère et son épouse indissolublement liée, et qu'il n'y avait pas de crime plus noir sous la calotte des cieux que celui de couvrir de honte le régiment, lequel était le meilleur tireur, le mieux dressé, le mieux tenu, le plus brave, le plus illustre et sous tous rapports le plus enviable régiment compris dans toute l'étendue des Sept Mers. On lui enseigna les légendes concernant le trésor du mess, depuis les grands magots dorés provenant du Palais d'Été de Pékin jusqu'à la tabatière en corne d'antilope montée sur argent, offerte par le dernier chef de corps (celui qui avait parlé aux sept jeunes officiers). Et chacune de ces légendes lui parlait de batailles soutenues contre des forces supérieures, sans crainte comme sans secours ; d'hospitalité large comme celle de l'Arabe ; d'amitiés profondes comme la mer et solides comme un front de combat ; d'honneur gagné par d'âpres chemins pour l'amour de l'honneur ; et de dévotion absolue et indiscutée au régiment — le régiment qui exige les vies de tous et qui vit à jamais.

Plus d'une fois aussi il entra officiellement en contact avec le drapeau régimentaire, qui avait

l'air de la doublure d'un chapeau de briquetier au bout d'un bâton machuré. Bobby ne s'agenouilla pas pour l'adorer, car les sous-lieutenants anglais ne sont pas faits de cette sorte. A parler franc il le maudit pour son poids à l'instant même où il éprouvait pour lui une respectueuse terreur et d'autres plus nobles sentiments.

Mais le plus beau de tout ce fut le jour où il accompagna les Catogans en ordre de revue, à l'aube d'un jour de novembre. Défalqués les hommes de service et les malades, le régiment était fort de mille quatre-vingts hommes, et Bobby leur appartenait ; car n'était-il pas un sous-lieutenant de la ligne, toute la ligne et rien que la ligne, ainsi que l'attestait le battement de deux mille cent soixante lourdes bottes réglementaires ? Il n'aurait pas changé de place avec Deighton, de la batterie montée qui roulait tout proche dans une colonne de nuée au refrain de « Force à droite ! Force à gauche ! » ni avec Togan-Hale des Hussards Blancs, qui menait son escadron tant qu'il pouvait, sans ménager les fers à cheval ; ni même avec Tick Boileau, qui tâchait de se rendre digne de son éclatant turban bleu et or, tandis que les guêpes de la Cavalerie du Bengale galopaient ventre à terre dans le sillage des grands gallois bondissants des Hussards Blancs.

Ils combattirent tout le jour sous un ciel limpide et glacé, et Bobby sentit un léger frisson lui parcourir l'échine quand il ouït le cliquetis des douilles vides sautant des mécanismes de culasses après le roulement des salves ; car il savait qu'un jour futur il entendrait ce bruit dans l'action. La revue se termina par une splendide poursuite dans la plaine, les batteries tonnant contre la cavalerie, au grand scandale des Hussards Blancs, et les Catogans de la Tyne pourchassant un régiment Sikh au point que les sveltes Singhs n'en pouvaient plus de fatigue. Bien avant midi Bobby était poussiéreux et ruisselant, mais son enthousiasme ne faisait que se concentrer, sans s'affaiblir.

Il retourna s'asseoir aux pieds de Revere, le « patron », c'est-à-dire le capitaine de sa compagnie, et se faire instruire dans l'art secret et le mystère de manier les hommes, ce qui est une part très importante du métier des armes.

— Si vous n'avez pas le goût tourné de ce côté, disait Revere entre les bouffées de son *cheroot*, vous ne serez jamais capable de les tenir en main ; mais rappelez-vous, Bobby, ce n'est pas le meilleur dressage, encore que le dressage soit presque tout, qui entraîne un régiment à travers l'enfer et le fait ressortir de l'autre côté. C'est l'homme qui sait la manière de prendre les hommes : les hommes-

chèvres, les hommes-porcs, les hommes-chiens et les autres.

— Dormer, par exemple, dit Bobby. Je crois qu'il arrive presque en tête des hommes-fous. Il est triste comme un hibou malade.

— C'est en quoi vous faites erreur, mon fils. Dormer n'est pas fou encore, mais est un fichument sale soldat, et son caporal de chambrée se moquait de ses chaussettes avant la revue d'effets. Comme Dormer est pour les deux tiers une parfaite bête, il s'en va gémir dans un coin.

— Comment le savez-vous ? demanda Bobby émerveillé.

— Parce qu'un commandant de compagnie doit connaître ces détails ; parce que s'il ne les connaissait pas, il peut y avoir un crime, voire un assassinat, qui se prépare juste sous son nez sans qu'il s'en aperçoive. Ce Dormer, on le tarabuste à lui en faire perdre l'esprit, tout gros qu'il soit, et il n'a pas l'intelligence de se rebiffer. Il s'est mis à s'ivroger en cachette, et quand le souffre-douleur d'une chambrée se met à boire, Bobby, ou se livre à la mélancolie solitaire, il devient nécessaire de prendre des mesures pour le ravir à lui-même.

— Quelles mesures ? Un chef ne peut être toujours à dorloter ses hommes.

— Non. Ses hommes auraient vite fait de lui

montrer qu'on n'a pas besoin de lui. Il vous faut...

Ici, le sergent le plus ancien entra, porteur de quelques papiers. Bobby réfléchit un instant, tandis que Revere parcourait les imprimés de la compagnie.

— Est-ce que Dormer a fait quelque chose, sergent ? demanda Bobby, faisant mine de poursuivre une conversation interrompue.

— Non, monsieur. Il remplit ses devoirs comme un *haurtomate*, répondit le sergent, qui affectionnait les grands mots. C'est un soldat sale, et toute sa solde lui est retenue pour payer de nouveaux effets. Les siens sont couverts d'écailles, monsieur.

— D'écailles ? Quelles écailles ?

— Des écailles de poisson, monsieur. Il est toujours à farfouiller dans la vase au bord de la rivière et à nettoyer son poisson avec ses pouces.

Revere demeurait absorbé dans les papiers de la compagnie, et le sergent, qui aimait beaucoup Bobby, continua :

— Il va généralement là-bas quand il a pris sa biture, sauf votre respect, monsieur, et on dit que plus il est saoul... je veux dire ivre, plus il attrape de poisson. On l'appelle dans la compagnie le Poissonnier Solitaire, monsieur.

Revere signa le dernier papier et le sergent se retira.

« C'est un amusement ordurier », soupira Bobby, à part lui. Puis, haut, à Revere :

— Êtes-vous réellement inquiet au sujet de Dormer ?

— Un peu. Vous voyez qu'il n'est pas encore assez fou pour qu'on l'envoie à l'hôpital, ni assez ivre pour y courir, mais à tout moment il peut faire un éclat, morose et renfermé comme il est. Il se rebiffe dès qu'on lui marque de l'intérêt, et la seule fois où je l'ai emmené à la chasse, il a failli me tuer par accident.

— Moi, je pêche, dit Bobby en faisant la grimace. Je loue un canot du pays et m'en vais sur la rivière du jeudi au dimanche, et l'aimable Dormer vient avec moi... si vous pouvez vous passer de nous deux.

— Fichu jeune idiot ! dit Revere.

Mais son cœur était plein d'expressions beaucoup plus bienveillantes.

Le jeudi matin, Bobby, improvisé capitaine d'un *dhoni*, avec le soldat Dormer comme second, partit au fil de la rivière, le soldat à l'avant, le sous-lieutenant à la barre. Le soldat considérait avec gêne le sous-lieutenant, qui respectait le silence de son subordonné.

Au bout de six heures, Dormer fit un pas vers l'arrière, salua et dit :

— Je vous demande pardon, monsieur, mais avez-vous jamais été sur le canal de Durham ?

— Non, répondit Wick. Venez, nous allons déjeuner.

Ils mangèrent en silence. Comme le soir tombait, le soldat Dormer prit la parole, s'adressant à lui-même :

— Il y aura un an la semaine prochaine, j'étais sur le canal de Durham par une nuit pareille à celle-ci, et je laissais traîner mes pieds dans l'eau.

Et jusqu'à l'heure du coucher il fuma sans plus rien dire.

Sous la magie de l'aurore les bords grisâtres de la rivière se nuèrent de pourpre, d'or et d'opale ; on eût dit que le *dhoni* s'avavançait parmi la splendeur d'un autre ciel.

Le soldat Dormer, passant la tête hors de sa couverture, considéra la merveille étalée au-dessus de lui et alentour.

— Eh bien... sacré... mince alors ! fit-il dans un chuchotement de respect craintif. On dirait, bougre, des ombres chinoises !

Tout le reste du jour il fut muet, mais réalisa une dégoûtation sanguinolente grâce au nettoyage du gros poisson.

La barque rentra le samedi soir. Depuis midi Dormer luttait contre le silence. Comme on dé-

barquait les lignes et le bagage, il retrouva sa langue :

— Je vous demande pardon, monsieur, mais cela vous dérangerait-il de... de me donner la **main**, monsieur ?

— Mais pas du tout, fit Bobby.

Et il la lui donna.

Dormer gagna la caserne et Bobby le mess.

— Il avait besoin d'être un peu tranquille et de pêcher, je pense, dit Bobby. Mais vrai, cette espèce d'animal est bien ordurier ! A-t-on jamais vu nettoyer « son poisson avec ses pouces » ?

— En tout cas, dit Revere trois semaines plus tard, il fait de son mieux pour tenir ses effets propres.

Quand le printemps s'acheva, Bobby, comme les autres, fit des pieds et des mains pour avoir un congé de montagne. Il eut la surprise et la joie d'obtenir trois mois.

— C'est le meilleur garçon que je puisse souhaiter, dit Revere, en patron qui s'y connaît.

— Le meilleur du bataillon, dit l'adjudant-général au colonel. Gardez ici ce jeune tire-au-flanc de Porkiss, monsieur, et que Revere le fasse grouiller.

Bobby donc partit gaiement à Simla Pahar, muni d'une cantine en tôle pleine de costumes mirobolants.

— Le fils de Wick... le vieux Wick, de Chota-Buldana ? Invitez-le à dîner, mon cher, disaient les hommes âgés.

— Quel garçon distingué ! minaudaient les matrones et les demoiselles.

— Un patelin supérieur, Simla. Oh ! ép... patant ! disait Bobby Wick.

— En foi de quoi il se commanda un nouveau pantalon de coutil blanc.

Au bout de deux mois Revere écrivait à Bobby :

« Nous sommes dans une mauvaise passe. Depuis votre départ le régiment a pris les fièvres et en est totalement pourri : deux cents à l'hôpital, une centaine en prison — car ils boivent pour se préserver de la fièvre — et les compagnies à la parade comptent à peine quinze hommes de front. Il y a aussi dans les villages voisins plus de maladies que je ne voudrais, et à part cela je suis tellement couvert de boutons de chaleur que je me pendrais volontiers. Quel est ce bavardage, que là-haut vous courtisez une demoiselle Haverley ? Ce n'est pas sérieux, j'espère ? Vous êtes bien trop jeune pour vous passer au cou des meules de moulin, et si vous l'essayez le colonel vous fera filer de là et au trot. »

Ce ne fut pas le colonel qui tira Bobby des délices de Simla, mais un chef d'une bien plus grande

autorité. La maladie des villages voisins se répandit, le bazar fut consigné, puis vint la nouvelle que les Catogans allaient partir au camp. Le message vola jusqu'aux stations de montagne. « Choléra. Permissions suspendues. Officiers rappelés. » Tant pis pour les gants blancs dans les jolies boîtes métalliques, tant pis pour les promenades à cheval, les bals et les pique-niques projetés ; pour les amours ébauchées et pour les dettes non payées. Sans hésitation ni murmure, aussi vite que le *tonga* peut rouler ou le poney galoper, les jeunes officiers retournèrent à leurs régiments et à leurs batteries, comme s'ils couraient à leurs noces.

Bobby reçut son ordre en rentrant d'un bal à la villa vice-royale, où il avait... Mais seule la demoiselle Haverley sait ce que Bobby lui avait dit, ou combien de valses il lui avait retenues pour le prochain bal. Dès six heures du matin, sous la pluie battante, Bobby était au bureau des *tongas*, les oreilles encore hantées par le rythme de la dernière valse et le cerveau plein d'une ivresse qu'il ne devait ni au vin ni à la valse.

— Hé ! mon brave ! cria dans le brouillard Deighton, de la batterie montée. Où emmenez-vous ce *tonga* ? Je vais avec vous. Aïe ! ce que j'ai mal aux cheveux ! J'ai dansé toute la nuit, moi. Il paraît que la batterie est rudement mal en point.

Et il fredonna mélancoliquement :

Laissez le machin à la chose,
Laissez le troupeau sans abri,
Laissez le cadavre sans sépulture,
Laissez l'épousée à l'autel.

— Et puis zut ! Il s'agira plutôt de cadavre que d'épousée, dans ce voyage. Montez, Bobby. En route, cocher !

Sur le quai de la gare d'Ambala un détachement d'officiers attendait, en causant des dernières nouvelles du cantonnement atteint. Ce fut là que Bobby apprit la situation réelle des Catogans.

— Ils sont allés au camp, dit un vieux major rappelé des tables de whist de Mussorie auprès d'un régiment indigène contaminé ; ils sont allés au camp avec deux cent dix malades dans des voitures. Rien que deux cent dix cas de fièvre, et le surplus avait l'air d'autant de spectres aux yeux caves. Un régiment de Madras aurait pu leur passer sur le ventre.

— Mais ils étaient vaillants en diable quand je les ai quittés ! s'écria Bobby.

— Alors vous feriez bien de les rendre vaillants en diable quand vous rejoindrez, répliqua brutalement le major.

Tandis que le train se traînait parmi le Doon

fangeux, Bobby appuya son front au carreau ruisselant, et pria pour la santé des Catogans de la Tyne. Naini Tal avait envoyé son contingent en toute hâte ; les poneys de la route de Dalhousie, blancs d'écume, entrèrent dans Pathankot à bout de forces ; cependant que la malle de Calcutta ramenait du nuageux Dardjiling les derniers traînards de la petite armée qui s'apprêtait à livrer bataille, une bataille dans laquelle il n'y aurait pour le vainqueur ni récompense ni gloire, contre un ennemi rien moindre que « le mal qui tue en plein jour ».

Et en se présentant au poste chaque homme disait : « C'est une mauvaise affaire », et s'en allait tout droit à sa tente, car tous les régiments et batteries du cantonnement étaient sous la toile, où la maladie leur tenait compagnie.

Bobby s'achemina sous la pluie jusqu'au mess provisoire des Catogans, et dans sa joie de revoir une fois de plus cette physionomie laide et saine, Revere faillit sauter au cou du jeune homme.

— Faites qu'ils s'amusent et s'intéressent à quelque chose, dit Revere. Ils se sont mis à boire, les pauvres fous, après les deux premiers cas, et il n'y a pas eu d'amélioration. Oh ! cela fait plaisir de vous avoir de retour, Bobby ! Porkiss est un... Mais peu importe.

Deighton arriva du camp de l'artillerie pour assister au maussade dîner du mess, et contribua à la mélancolie générale en s'attendrissant sur le sort de sa bien-aimée batterie. Porkiss s'oublia au point d'insinuer que la présence des officiers n'était d'aucun profit matériel, et que le mieux à faire serait d'envoyer tout le régiment à l'hôpital et de « laisser les docteurs s'en occuper ». Porkiss était démoralisé par la crainte, et il fut loin de retrouver sa paix d'esprit quand Revere prononça froidement :

— Oh ! si c'est là votre façon de penser, plus tôt vous partirez, vous, mieux cela vaudra. N'importe quelle école préparatoire serait à même de nous envoyer cinquante braves gens à votre place, mais cela prend du temps, Porkiss, du temps et de l'argent, et passablement d'ennui, pour faire un régiment... Probable que c'est vous le personnage pour qui nous sommes allés au camp, hé ?

Là-dessus Porkiss fut envahi d'un grand frisson de peur, que la pluie en le trempant n'améliora guère, et deux jours plus tard il quittait ce monde pour un autre où, on l'espère cordialement, il y a des indulgences pour les faiblesses de la chair. Lorsque la nouvelle parvint sous la tente du mess des sergents, le sergent-major du régiment considéra ses collègues avec tristesse.

— Voilà, dit-il, le plus mauvais de tous parti.

Maintenant cela va nous emporter le meilleur, et puis, si Dieu veut, cela s'arrêtera.

Les sergents restèrent silencieux, puis à la fin l'un d'eux prononça :

— Pourvu que ce ne soit pas *lui* !

Et tous comprirent de qui Travis parlait.

Bobby Wick tourbillonnait parmi les tentes de la compagnie, raillant, réprimandant, le tout avec douceur, comme le veulent les règlements, plaisantant les cœurs faibles, traînant les hommes sains sous le soleil mouillé quand il y avait une éclaircie dans le temps, et leur enjoignant de se réjouir, car leurs maux allaient toucher à leur fin ; trottant sur son poney bai alentour des limites du camp, et ramenant les hommes qui, avec la perversité innée du soldat britannique, s'obstinaient à aller rôder dans les villages infectés, ou à boire abondamment l'eau des marécages gonflés par les pluies ; réconfortant les effrayés à l'aide de paroles rudes, et plus d'une fois veillant les morts dépourvus d'amis — les hommes sans « pays » ; organisant, avec des bougies et du bouchon brûlé, des séances de caf' conc' où les talents du régiment se donnaient libre cours ; et bref, comme il l'expliquait, « menant joyeuse vie tout à la ronde ».

— Bobby, vous valez une demi-douzaine d'entre nous, lui dit Revere dans une minute d'enthous-

siasme. Comment diable soutenez-vous ce régime ?

Bobby s'abstint de répondre, mais si Revere eût regardé dans la poche intérieure de sa tunique, il y aurait trouvé une liasse de lettres griffonnées qui peut-être rendaient compte de l'énergie possédée par le jeune homme. Tous les deux jours il parvenait une lettre à Bobby. L'orthographe n'en était pas irréprochable, mais les sentiments n'y devaient rien laisser à désirer, car lors de leur réception les yeux de Bobby s'attendrissaient étonnamment ; et chaque fois il s'abandonnait un instant à une douce rêverie, avant de secouer sa tête tondue pour se ruer à sa besogne.

Par quelle faculté il traînait après lui les cœurs les plus farouches — et les Catogans comptaient certes dans leurs rangs quelques « diamants bruts » — c'était un mystère à la fois pour le patron et pour le C. O.¹, lesquels apprirent de l'aumônier du régiment que Bobby avait considérablement plus de succès dans les tentes de l'hôpital que le révérend John Emery.

— Les hommes semblent toqués de vous. Allez-vous beaucoup dans les hôpitaux ? demanda le colonel, qui faisait sa tournée journalière et ordon-

¹ *Commanding officer* : l'officier commandant.

nait aux hommes de se bien porter, avec une rudesse qui cachait mal son profond chagrin.

— Un peu, monsieur, répondit Bobby.

— A votre place je n'irais pas trop souvent. On dit que cela n'est pas contagieux, mais ce n'est pas la peine de courir des risques inutiles. Nous ne pouvons nous permettre de vous avoir malade, songez-y.

Six jours plus tard, la pluie tombait à torrents, et ce fut avec la plus extrême difficulté que le vaguemestre arriva à patauger jusqu'au camp avec les sacs du courrier. Bobby reçut une lettre, l'emporta à sa tente, et quand il eut organisé de façon acceptable le programme du caf' conc' de la semaine suivante, il s'installa pour y répondre. Durant une heure la plume inhabile peina sur le papier, et là où le sentiment s'élevait plus haut que l'étiage normal, Bobby Wick tirait la langue et soupirait bruyamment. Il n'avait pas l'habitude d'écrire des lettres.

— 'Mande pardon, m'sieu, dit une voix à la porte de la tente, mais Dormer est affreusement mal, m'sieu, et on l'a emporté, m'sieu.

— Au diable le soldat Dormer et vous aussi ! fit Bobby Wick, en passant le buvard sur la lettre inachevée. Dites-lui que je viendrai dans la matinée.

— Il est horriblement mal, m'sieu, reprit timidement la voix.

Et un piétinement de fortes bottes décela l'hésitation.

— Eh bien ? dit Bobby, impatienté.

— Il s'excuse par avance de prendre cette liberté, m'sieu, et dit que ce serait une consolation pour lui de vous voir, m'sieu, et...

— *Tattoo lao !* (Amenez mon poney !) Et vous, entrez vous mettre à l'abri de la pluie jusqu'à ce que je sois prêt. Quels fichus embêtants vous êtes ! Voilà le cognac. Buvez-en ; vous en avez besoin. Tenez-vous à mon étrier et dites-moi si je vais trop vite.

Fortifié par une copieuse « goutte » qu'il avala sans sourciller, l'infirmier de l'hôpital se maintint à la hauteur du poney qui se traînait à regret, glissant dans la boue, tout éclaboussé, vers la tente-hôpital.

Le soldat Dormer était à coup sûr « affreusement mal ». Il avait atteint presque l'état comateux, et son aspect manquait de charme.

— Qu'est-ce que c'est, Dormer ? fit Bobby en se penchant sur lui. Vous n'allez pas nous quitter cette fois-ci ; il vous faut d'abord venir pêcher avec moi encore une fois ou deux.

Les lèvres bleuâtres s'entr'ouvrirent, et dans un fantôme de chuchotement prononcèrent :

— 'Mande pardon, m'sieu, de vous déranger à cette heure, mais ça ne vous ferait rien de me tenir la main, m'sieu ?

Bobby s'assit sur le bord du lit, et la main d'un froid de glace se referma sur la sienne comme un étau, lui incrustant profondément dans les chairs une bague de femme qu'il portait au petit doigt. Bobby serra les lèvres et attendit, cependant que l'eau dégouttait du bas de ses pantalons. Une heure se passa, et l'étreinte de la main ne se relâchait pas, non plus que ne changeait l'expression du visage creusé. Avec des ruses infinies et en se servant de sa main gauche, car il avait le bras droit engourdi jusqu'au coude, Bobby s'alluma un *cheroot* et se résigna à une nuit de souffrance.

L'aube décrouvrit un sous-lieutenant très pâle assis au bord d'une couchette de malade, et dans l'encadrement de la porte un docteur qui usait d'un langage impossible à rapporter.

— Avez-vous passé ici toute la nuit, espèce de jeune nigaud ? interrogea le docteur.

— Ou peu s'en faut, répondit Bobby mornelement. Il m'a communiqué son froid.

La bouche de Dormer se referma dans un bruit de dé clic. Il tourna la tête et soupira. La main cramponnée s'ouvrit, et le bras de Bobby retomba inerte à son côté.

— Il s'en tirera, dit le docteur posément. Ç'a été un pile ou face durant toute la nuit. Je pense qu'on doit vous féliciter pour cette issue heureuse.

— Quelle blague ! fit Bobby. Je croyais cet homme trépassé depuis longtemps... Mais... mais je n'avais pas envie de retirer ma main. Frictionnez-moi le bras, vous serez un bon type. Comme il serre, l'animal ! J'en suis gelé jusqu'aux os.

Il sortit de la tente en frissonnant.

Le soldat Dormer fut autorisé à célébrer au moyen de liqueurs fortes sa victoire sur la mort. Quatre jours plus tard il s'asseyait sur le bord de sa couchette et disait avec douceur aux malades :

— Ça me ferait plaisir de lui parler... oui, ça me ferait plaisir.

Mais à cette heure-là Bobby lisait encore une autre lettre — il avait un correspondant plus assidu que n'importe qui du camp — et même il était alors sur le point d'écrire que la maladie décroissait, et que dans une semaine au plus elle aurait disparu. Il ne comptait pas dire que le froid d'une main d'agonisant semblait avoir pénétré dans ce même cœur dont il vantait si hautement les capacités affectives. Il comptait joindre à sa lettre le programme illustré du prochain caf' conc', dont il n'était pas médiocrement fier. Il comptait aussi écrire sur maints autres sujets qui ne nous

regardent pas, et sans doute l'eût-il fait, sans le léger mal de tête fébrile qui le rendit morose et taciturne au mess.

— Vous allez trop fort, Bobby, lui dit le patron. Vous devriez nous faire l'honneur de nous laisser un peu de besogne. Vous vous en donnez comme si vous étiez le mess tout entier réuni en un seul. Ménagez-vous.

— J'y consens, dit Bobby. Je me sens épuisé, en tout cas.

Revere le regarda avec inquiétude et ne dit mot.

Cette nuit-là il y eut dans le camp un va-et-vient de lanternes, et une rumeur qui attira les hommes hors de leurs couchettes jusqu'aux portes des tentes : c'était le battement de pieds nus des porteurs de *doolie* et le bruit d'un cheval lancé au galop.

— Qu'y a-t-il ? demandèrent vingt tentes.

Et parmi vingt tentes courut cette réponse :

— C'est Wick qui est tombé malade.

On porta la nouvelle à Revere, qui soupira.

— Tout autre que Bobby, je ne m'en serais pas soucié ! Le sergent-major avait raison.

— Pas partir encore, haleta Bobby, comme on le soulevait du *doolie*. Pas partir pour ce voyage. (Puis avec un air de profonde conviction :) Je ne le peux pas, vous voyez bien.

— Et cela ne sera pas si j'y puis quelque chose ! fit le chirurgien-major, accouru du mess où il avait dîné.

Le chirurgien du régiment et lui disputèrent ensemble à la mort la vie de Bobby Wick. Ils se virent interrompus dans cette besogne par une apparition hirsute en robe de chambre gris-bleu, qui considéra le lit avec horreur et se mit à crier : « Oh ! mon Dieu ! Ce n'est pas permis que ce soit lui ! » jusqu'au moment où un infirmier scandalisé vint l'expulser.

Si les soins humains et le désir de vivre y avaient pu quelque chose, Bobby eût été sauvé. En tout cas il fit une résistance de trois jours. Le front du chirurgien-major se déridait.

— Nous le sauverons quand même, dit-il.

Et le chirurgien, qui malgré ses trois galons avait le cœur fort jeune, sortit sur ce mot et gambada joyeusement dans la boue.

— Pas partir pour ce voyage, susurra Bobby Wick avec vaillance, à la fin du troisième jour.

— Bravo, Bobby ! dit le chirurgien-major. C'est comme ça qu'il faut envisager la chose.

Comme le soir tombait une ombre grisâtre se forma autour de la bouche de Bobby, et il tourna le visage avec lassitude vers la paroi de la tente. Le chirurgien-major se rembrunit.

— Je me sens horriblement fatigué, dit Bobby d'une voix très affaiblie. A quoi bon me tourmenter avec des remèdes ? Je n'en... veux... pas. Laissez-moi tranquille.

Le désir de vivre disparu, et Bobby s'abandonnait à la dérive sur le flot accueillant de la mort.

— Voici qui est mauvais, dit le chirurgien-major. Il ne veut plus vivre. Le pauvre enfant va à sa rencontre.

Et il se moucha bruyamment.

A un demi-mille de là, la fanfare du régiment jouait l'ouverture du caf' conc', car on avait annoncé aux hommes que Bobby était hors de danger. L'éclat des cymbales et le lamento des cors arrivèrent aux oreilles de Bobby.

Quelle est la joie ou la peine
Que je n'aurai pas connu...ue ?
Tu ne m'aimes pas, à quoi bon !
Dis-moi adieu et va-t'en.

Une expression d'agacement désespéré passa sur les traits du jeune homme, et il tenta de secouer la tête.

Le chirurgien-major se pencha :

— Qu'y a-t-il, Bobby ?

— Pas cette valse, murmura Bobby. C'est la nôtre... tout ce qu'il y a de plus la nôtre... Maman chérie.

Après quoi il tomba dans une stupeur qui fit place à la mort le lendemain matin très tôt.

Revere, le tour des yeux rougi et le nez très blanc, pénétra dans la tente de Bobby pour écrire au papa Wick une lettre destinée à courber la tête blanche de l'ex-commissaire de Chota-Buldana sous le chagrin le plus intense de sa vie. La petite provision de papier de Bobby se trouvait répandue sur la table, et parmi les feuillets était une lettre inachevée. Sa dernière phrase disait : « Comme vous le voyez, mon trésor, il n'y a vraiment rien à craindre, car aussi longtemps que vous m'aimez et que je vous aime, rien ne peut me toucher. »

Revere demeura une heure dans la tente. Quand il ressortit il avait les yeux plus rouges que jamais.

.

Le soldat Conklin, installé sur un seau retourné, écoutait une musique qui ne lui était pas inconnue. Le soldat Conklin était convalescent, et on eût dû le traiter avec indulgence.

— Ah ! ah ! dit le soldat Conklin. Voilà encore un autre sacré officier de mort.

Le seau jaillit de dessous lui, et ses yeux s'emplirent de lueurs belliqueuses. Un homme de haute taille, en robe de chambre gris-bleu, le considérait avec un air de profonde réprobation.

— Tu devrais avoir honte de toi-même, Conklin !

Un officier... un sacré officier ? Je t'apprendrai, moi, à mal nommer des gens comme lui. Un ange ! un sacré ange ! oui, à la bonne heure !

Et l'infirmier fut si satisfait de cette juste réprimande qu'il ne renvoya même pas à son lit le soldat Dormer.

BÊ, BÊ, MOUTON NOIR

Bê, bê, mouton noir,
As-tu, de la laine ?
Oui, monsieur, oui, monsieur, j'en ai trois pleins sacs :
Un pour le maître, l'autre pour la dame,
Rien pour le petit garçon qui pleure dans la venelle.

Chanson de nourrice.

LE PREMIER SAC

Quand j'étais dans la maison de mon
père, je me trouvais plus heureux.

ON mettait au lit Punch¹ — l'*ayah*, le *hamal*² et Mîta, le gros *surti*³ adolescent, au turban rouge et or. Judy, déjà bordée sous les rideaux de sa moustiquaire, était presque endormie. Punch avait eu la permission de rester pour le dîner. Depuis dix jours Punch se voyait accorder maints privilèges, et les gens de son monde entouraient d'une plus grande indulgence ses volontés et ses actes, lesquels étaient

¹ *Punch* signifie : Polichinelle.

² Porteur, chargé de faire les commissions.

³ Serviteur indigène.

des plus tapageurs. Il s'assit sur le bord de son lit et balança ses jambes nues d'un air de défi.

— *Punch-baba*¹ va faire dodo ? demanda l'*ayah* sur un ton engageant.

— Non, répondit Punch. *Punch-baba* veut l'histoire de la reine changée en tigre. Mîta doit la raconter, et le *hamal* se cachera derrière la porte et fera le cri du tigre quand il faudra.

— Mais *Judy-baba* va s'éveiller, dit l'*ayah*.

— *Judy-baba* est éveillée, pépia une voix grêle derrière les rideaux de la moustiquaire. Il y avait une fois une reine qui vivait à Delhi. Continue, Mîta.

Et elle retomba endormie tout à fait, tandis que Mîta commençait l'histoire.

Jamais encore Punch n'avait obtenu la récitation de ce conte avec aussi peu de difficulté. Il réfléchit longtemps. Le *hamal* faisait le cri du tigre sur vingt tons différents.

— Halte ! dit Punch impérieusement. Pourquoi est-ce que papa n'entre pas pour dire qu'il va me faire put-put ?

— C'est que *Punch-baba* s'en va, dit l'*ayah*. Dans huit jours il n'y aura plus de *Punch-baba* pour me tirer les cheveux.

¹ *Baba*, qui signifie « vieillard », s'applique aux enfants comme un terme d'amitié.

Elle soupira tout bas, car le gamin de la maison était cher à son cœur.

— Là-haut dans les Gattes¹ en chemin de fer ? dit Punch, dressé sur son lit. Tout du long jusqu'à Nasick où habite la reine-tigre ?

— Non, pas à Nasick cette année, petit *sahib*, dit Mîta en l'élevant sur son épaule. Là-bas jusqu'à la mer où vont les noix de coco, et par delà la mer dans un grand bateau. Voulez-vous emmener Mîta avec vous à Belait² ?

— Vous allez tous venir, dit Punch du haut des robustes bras de Mîta. Mîta et l'*ayah* et le *hamal* et Bhini-du-jardin et le salam-capitaine-sahib-homme-serpent.

D'une voix qui ne renfermait aucune ironie, Mîta répondit :

— Grande est la faveur du *sahib*.

Et il déposa le petit homme dans le lit, cependant que l'*ayah*, assise sur le seuil dans le clair de lune, l'engageait à dormir à l'aide d'un interminable cantique tel qu'on en chante dans l'église catholique romaine de Parel³. Punch se ramassa en boule et s'endormit.

Le lendemain matin Judy lui cria qu'il y avait

¹ Ou Ghâts, chaîne montagneuse à l'ouest de l'Hindoustan.

² Corruption indigène de *Britain*, l'Angleterre.

³ Ancien faubourg de Bombay, à huit kilomètres au nord.

un rat dans la chambre, et c'est ainsi qu'il oublia de lui dire les étonnantes nouvelles. Peu importait, du reste, car Judy n'avait que trois ans, et elle n'aurait pas compris. Mais Punch en avait cinq, et il savait qu'aller en Angleterre serait beaucoup plus joli qu'un voyage à Nasick.

.

Papa et maman vendirent le coupé et le piano, dépouillèrent la maison, réduisirent le service de vaisselle pour les repas quotidiens, et tinrent à eux deux de longs conciliabules devant un amas de lettres portant le cachet de Rocklington.

— Le pis est qu'on ne peut être certain de rien, dit papa, en se tiraillant la moustache. Les lettres en elles-mêmes sont excellentes, et les conditions assez modérées.

— Le pis est que les enfants vont grandir loin de moi, songeait maman.

Mais cela, elle ne l'exprima pas tout haut.

— Notre cas est celui de centaines d'autres, dit papa avec amertume. Vous retournerez au pays dans cinq ans, ma chérie.

— Punch aura dix ans alors, et Judy huit. Oh ! comme le temps va me paraître long, long ! Et il nous faut les laisser parmi des étrangers.

— Punch est un joyeux petit gamin. Il ne peut manquer de se faire des amis n'importe où il ira.

— Et qui peut s'empêcher d'adorer ma Ju ?

C'était la fin de la soirée. Ils se tenaient à côté des petits lits dans la chambre d'enfants, et je crois bien que maman pleurait tout bas. Quand papa fut sorti, elle s'agenouilla au chevet de Judy. L'*ayah* la vit faire, et dit une prière pour que la *memsahib* pût ne jamais se voir ravir l'amour de ses enfants au profit d'une étrangère.

La prière personnelle de maman fut entachée d'un certain illogisme. En résumé elle disait :

« Puissent des étrangers aimer mes enfants et être aussi bons pour eux que je le serais moi-même ; mais puissé-je garder leur amour et leur confiance à tout jamais. Ainsi soit-il. »

Punch se gratta tout en dormant, et Judy pleurnicha un peu.

Le lendemain tous descendirent à la mer, et il y eut une scène sur l'Apollo Bandar¹ quand Punch découvrit que Mîta ne pouvait venir aussi, et quand Judy apprit que l'*ayah* devait rester. Mais sur le grand steamer de la P. & O.² Punch trouva mille attrait dans les cordages, les agrès et le cordon du sifflet à vapeur, bien avant que Mîta et l'*ayah* eussent séché leurs larmes.

¹ Quai de Bombay, où sont les principaux hôtels, et où l'on jouit d'un magnifique coup d'œil sur la rade.

² Compagnie *Peninsular and Oriental*.

— Revenez, *Punch-baba*, disait l'*ayah*.

— Revenez, disait Mîta, et soyez un *burra-sahib*.
(Un grand homme.)

— Oui, dit Punch, que son père soulevait entre ses bras pour qu'il leur adressât un adieu. Oui, je reviendrai, et je serai un *burra-sahib-bahadur* ! (Un très grand homme pour de vrai.)

Au bout de la première journée Punch demanda à être déposé en Angleterre, laquelle ne pouvait manquer de se trouver toute proche. Le lendemain il souffla une jolie brise, et Punch fut très malade.

— Quand je retournerai à Bombay, dit Punch une fois rétabli, j'irai par la route, dans un *broom-gharri*¹. Ce bateau-ci est très méchant.

Le bosseman suédois le consola, et ses opinions se modifièrent à mesure que le voyage progressait. Il y avait tant de choses à voir et à manipuler, tant de questions à poser à leur sujet, que Punch en oubliait presque l'*ayah*, Mîta et le *hamal*, et qu'il se rappelait à peine quelques mots d'hindoustani naguère sa seconde langue.

Ce fut pis encore pour Judy. La veille de l'arrivée à Southampton, maman lui demanda si elle n'aimerait pas revoir l'*ayah*. Les yeux bleus de Judy se

¹ *Gharri*, voiture. Adjoint ici explétivement à *broom* (*brougham* = coupé).

tournèrent vers l'immensité marine qui avait englouti son minuscule passé, et elle dit :

— *L'ayah ! Quelle ayah ?*

Maman pleura sur elle, et Punch s'étonna. Ce fut alors qu'il entendit pour la première fois sa mère l'exhorter chaleureusement à ne jamais laisser Judy oublier maman. Voyant que Judy était jeune, déplorablement jeune, et que maman, chaque soir des quatre semaines précédentes, était venue dans la cabine pour les endormir, elle et Punch, en chantonnant une berceuse mystérieuse qu'il appelait « mon petit, mon âme », Punch ne comprenait pas ce que maman voulait dire. Mais il s'attacha à son devoir : car aussitôt après que maman eut quitté la cabine, il dit à Judy :

— Judy, tu te souviens de maman ?

— Bien sûr, répondit Judy.

— Alors, souviens-toi toujours de maman, ou bien je ne te donnerai pas les cocottes en papier que le capitaine *sahib* aux cheveux roux a découpées pour moi.

Judy promit donc de toujours se souvenir de maman.

A maintes reprises l'ordre de maman fut répété à Punch, et papa lui disait la même chose avec une insistance qui intimidait l'enfant.

— Il faut te dépêcher d'apprendre à écrire, Punch,

dit papa, et alors tu seras capable de nous écrire des lettres à Bombay.

— J'irai dans votre chambre, dit Punch.

Et papa suffoqua.

Papa et maman étaient sans cesse à suffoquer, durant ces jours-là. Si Punch prenait Judy à partie pour ne « s'être pas souvenue », ils suffoquaient. Si Punch s'étalait sur le canapé de l'appartement loué à Southampton, ils suffoquaient, et de même encore si Judy tendait ses lèvres pour avoir un baiser.

Durant de nombreux jours tous quatre furent des errants sur la face de la terre : Punch sans personne à qui donner des ordres, Judy trop petite pour quoi que ce fût, et papa et maman graves, absorbés et suffoquants.

— Où donc, demanda Punch, dégoûté d'une odieuse guimbarde à quatre roues que surmontait un tas de bagages ; où donc est notre *broom-gharri* ? Cette machine-ci bavarde tellement qu'elle m'empêche de parler. Où est notre *broom-gharri* à nous ? Avant de partir, quand j'ai été au kiosque à musique j'ai demandé à Inverarity *sahib* pourquoi il était assis dedans, et il m'a répondu qu'il était à lui. Et j'ai dit : « Je vous le donne » ; je l'aime bien, Inverarity *sahib*, et j'ai dit : « Savez-vous passer vos jambes dans les brides à balançoire d'auprès des portières ? » Et Inverarity *sahib* a dit

que non et il a ri. Moi je sais passer mes jambes dans les brides à balançoire. Je sais passer mes jambes dans celles-ci. Regardez ! Oh ! maman qui pleure encore ! Je ne savais pas que je ne devais pas faire ça !

Punch retira ses jambes des brassières du fiacre : la portière s'ouvrit et il glissa jusqu'à terre, dans une avalanche de paquets, devant l'entrée d'une austère petite villa dont la grille portait l'inscription : « Châlet des Dunes. » Punch se ressaisit et examina la maison sans aménité. Elle se dressait sur une route sablonneuse et un vent froid piquait les mollets nus du gamin.

— Allons-nous-en, dit Punch. Ce n'est pas joli ici.

Mais maman, papa et Judy avaient quitté la voiture, et on emportait le bagage dans la maison. Sur le seuil se tenait une femme en noir, qui souriait béatement de ses lèvres sèches et crevassées. Il y avait derrière elle un gros homme osseux, gris et boiteux d'une jambe, et derrière lui un garçon de douze ans, à cheveux noirs et d'aspect grasseyeux. Punch les examina tous trois, et s'avança sans crainte, comme on lui avait appris à le faire à Bombay, quand il venait des visiteurs et qu'il était à jouer dans la véranda.

— Comment allez-vous ? dit-il. C'est moi Punch.

Mais tous étaient occupés du bagage, tous excepté l'homme gris qui serra la main de Punch et lui dit qu'il était un « gentil petit garçon ». Il y eut beaucoup de remue-ménage et de heurts de caisses, et Punch se mit en boule sur le canapé de la salle à manger et considéra les choses.

— Je n'aime pas ces gens, dit Punch. Mais ça ne fait rien. Nous partirons bientôt. Nous sommes toujours partis bientôt de tout partout. Je voudrais que nous retournions à Bombay bientôt.

Son vœu ne fut pas exaucé. Durant six jours maman pleura par intervalles, et montra à la femme en noir tous les vêtements de Punch, liberté qui froissa Punch.

— Mais c'est peut-être une nouvelle *ayah* blanche, pensa-t-il. Je dois l'appeler Tantrosa, mais elle ne m'appelle pas *sahib*, moi. Elle dit seulement Punch, confia-t-il à Judy. Qu'est-ce que c'est que Tantrosa ?

Judy l'ignorait. Ni elle ni Punch n'avaient jamais ouï parler d'une bête nommée tante. Leur univers se réduisait à papa et maman, qui savaient tout, permettaient tout, et aimaient chacun d'eux, même Punch quand il allait dans le jardin à Bombay et se remplissait les ongles de terre après la coupe d'ongles hebdomadaire parce que, comme il l'expliquait, entre deux coups de pantoufle, à son père excédé, il se sentait les doigts « trop neufs du bout ».

Sans affectation, Punch jugea bon de maintenir ses parents entre lui et la femme en noir et le garçon aux cheveux noirs. Ils ne lui revenaient pas. Il aimait bien l'homme gris, qui avait exprimé le désir de se voir appeler « oncle-harri ». Ils s'adressaient un signe de tête quand ils se rencontraient, et l'homme gris lui montra un petit navire dont le gréement s'enlevait et se remettait.

— C'est la réduction du *Brisk*, le petit *Brisk* qui fut si en danger le jour de Navarin. (Après avoir chantonné ces derniers mots l'homme gris rêva un instant.) Je vous parlerai de Navarin, Punch, quand nous irons nous promener ensemble ; mais vous ne devez pas toucher au navire, parce que c'est le *Brisk*.

Bien avant cette promenade, qui fut suivie de beaucoup d'autres, on réveilla Punch et Judy dans le petit jour d'un matin glacé de février pour faire leurs adieux, et cela aux dernières personnes de la terre à qui ils auraient pensé : à papa et maman — tous les deux en larmes pour cette fois. Punch était tout endormi et Judy de très mauvaise humeur.

— Ne nous oubliez pas, suppliait maman. Oh ! mon petit garçon, ne nous oublie pas, et veille à ce que Judy se souvienne également.

— J'ai dit à Judy de se souvenir, dit Punch, en

se tortillant, car la barbe de son père lui picotait le cou ; j'ai dit à Judy... dix... quarante... dix mille fois. Mais Judy est si jeune... tout à fait un bébé, n'est-ce pas ?

— Oui, dit papa, tout à fait un bébé, et il te faut être bon pour Judy et te dépêcher d'apprendre à écrire, et... et...

Punch était retourné dans son lit, et Judy dormait profondément. Il y eut en bas un roulement de cab : papa et maman étaient partis. Non point à Nasick, car Nasick était par delà les mers ; mais vers un endroit tout proche, bien sûr, et également bien sûr ils devaient revenir. Ils revenaient souvent après des dîners, et papa était revenu après avoir été à un endroit appelé « les neiges », et maman avec lui, retrouver Punch dans la maison de M^{me} Inverarity sur le Front de mer.

Aussi Punch se rendormit-il jusqu'au vrai matin. Mais alors le garçon aux cheveux noirs vint le trouver pour lui annoncer que papa et maman étaient partis à Bombay, et que Judy et lui allaient rester au Châlet des Dunes pour toujours. Tantrosa, appelée pour rectification à travers un déluge de larmes, déclara que Harry avait dit vrai et qu'il était du devoir de Punch de plier ses habits proprement avant de se coucher. Punch s'en alla pleurer amèrement avec Judy, après avoir introduit dans la petite

tête blonde une vague idée de ce que signifiait la séparation.

Quand un homme fait se voit abandonné par la Providence, privé de son Dieu et jeté sans aide, ressources ni affection, dans un monde nouveau pour lui et inconnu, son désespoir, qui peut trouver une issue dans la débauche, dans la rédaction de ses souvenirs, ou dans la diversion plus efficace du suicide, passe généralement pour profond. Un enfant, placé dans les mêmes circonstances exactes autant qu'il peut les connaître, n'est guère capable de renier Dieu et de mourir. Il hurle tant et si bien qu'il en a le nez rouge, les yeux gonflés et la tête douloureuse. Punch et Judy, sans avoir rien fait pour mériter cela, avaient tout perdu au monde. Ils s'assirent dans le vestibule et pleurèrent, guettés de loin par le garçon aux cheveux noirs.

Le navire en réduction ne servit de rien, encore que l'homme gris affirmât à Punch qu'il pouvait ôter et remettre le gréement autant de fois qu'il le désirerait, et la promesse d'avoir ses entrées libres à la cuisine n'eut pas plus de succès auprès de Judy. Ils voulaient papa et maman partis à Bombay au delà des mers, et aussi longtemps qu'il dura, leur chagrin fut sans remède.

Quand les larmes cessèrent, un grand silence régna par la maison. Tantosa avait décrété qu'il

valait mieux laisser les enfants « pleurer tout leur saoul », et le garçon était parti à l'école. Punch releva la tête de dessus le parquet et renifla dolement. Judy était presque endormie. Trois brèves années ne lui avaient pas enseigné à supporter le chagrin en pleine connaissance. On entendait au loin comme un roulement sourd, des coups lourds et répétés. Punch avait connu ce bruit à Bombay durant la mousson. C'était la mer, la mer que l'on devait traverser avant de pouvoir atteindre Bombay.

— Vite, Ju ! s'écria-t-il. Nous sommes tout près de la mer. Je l'entends ! Écoute ! Peut-être que nous les rattraperons si nous arrivons à temps. Ils ne comptaient pas partir sans nous. Ils nous ont oubliés, voilà tout.

— Vui, dit Judy. Ils nous ont oubliés, voilà tout. Allons à la mé' !

La porte du vestibule était ouverte et de même la grille du jardin.

— C'est très, très grand, ce pays, dit Punch en regardant sur la route avec circonspection, et nous allons nous perdre ; mais moi je trouverai un homme et je lui ordonnerai de me ramener à ma maison, comme je faisais à Bombay.

Il prit Judy par la main, et tous deux s'encoururent dans la direction du bruit de la mer. La villa des Dunes était presque la dernière d'une rangée de

maisons neuves qui s'alignaient jusqu'à une lande où campaient à l'occasion les bohémiens et où l'artillerie de forteresse de Rocklington faisait l'exercice. Il y avait peu de monde en vue et on prit sans doute les deux gosses pour des enfants de soldats qui vagabondaient au loin. Toute une demi-heure les pauvres petites jambes se fatiguèrent à trotter parmi la lande, les carrés de pommes de terre et les dunes de sable.

— Je suis bien fatiguée, dit Judy, et maman va être fâchée.

— Maman n'est jamais fâchée. Je pense qu'à cette heure elle nous attend à la mer tandis que papa prend les billets. Nous les trouverons et nous irons avec eux. Ju, tu ne dois pas t'asseoir. Rien qu'encore un petit peu et nous arriverons à la mer. Ju, si tu t'assieds, je vais te calotter !

Ils escaladèrent une dernière dune, et arrivèrent devant la grande mer grise à marée basse. Des centaines de crabes se traînaient sur la plage, mais il n'y avait pas trace de papa ni maman, ni même d'un navire sur les eaux, rien que du sable et de la vase sur des milles et des milles.

Et « oncle-harri » les trouva par hasard, — tout crottés et désespérés, — Punch fondu en larmes mais essayant d'amuser Judy avec un « petit trabe » et Judy se lamentant vers l'impitoyable

horizon et réclamant « maman, maman ! » et encore « maman ! »

LE SECOND SAC

Ah ! vienne le jour, car nous sommes des âmes dénuées !
De toutes les créatures sous la vaste étendue des cieux
Nous sommes les plus désespérées, pour avoir eu jadis trop d'espoir,
Et les plus incroyants, pour avoir trop cru.

La Cité de l'épouvantable Nuit.

De toute cette période il ne fut pas question de Mouton Noir. Il n'arriva qu'ensuite, et Harry, le garçon aux cheveux noirs, fut en grande partie responsable de sa venue.

Judy — qui donc pouvait s'empêcher d'adorer la petite Ju ? — accéda, par faveur spéciale, dans la cuisine, et de là tout droit au cœur de tante Rosa. Harry était l'enfant unique de tante Rosa, et Punch était dans la maison le garçon de trop. Il n'y avait pas de place déterminée pour lui ou ses petites affaires, et interdiction lui était faite de s'étendre sur les canapés et d'exposer ses idées sur l'organisation du monde, ou ses projets d'avenir. S'étendre est d'un paresseux et cela abîme les canapés, et les petits garçons ne sont pas admis à prendre la parole. On leur parle, et ce qu'on leur dit n'a pour but que leur perfectionnement moral. En sa qualité de despote incontesté de la maison

de Bombay, Punch n'arrivait pas du tout à comprendre comment cela se faisait qu'il ne comptait plus dans cette nouvelle existence.

Harry pouvait avancer le bras par-dessus la table et prendre ce qu'il voulait ; Judy pouvait montrer du doigt et avoir ce qu'elle voulait. On défendait à Punch de faire l'un ou l'autre. Durant bien des mois après le départ de papa et maman l'homme gris fut son grand espoir et son soutien, et Punch oublia de répéter à Judy de « se souvenir de maman ».

Cette négligence était excusable, car dans l'intervalle tante Rosa l'avait mis en rapports avec deux personnages des plus considérables : une abstraction nommée Dieu, l'ami intime et l'allié de tante Rosa, qu'il croyait le plus souvent logé derrière le fourneau de la cuisine parce qu'il y faisait bien chaud, et un grasseyeux livre brun rempli de points et de signes incompréhensibles. Punch était toujours désireux de complaire à chacun. Il amalgama donc l'histoire de la création avec ce qu'il pouvait se rappeler des contes de fées indiens, et scandalisa tante Rosa en exposant à Judy le résultat obtenu. C'était un péché, un péché grave, et Punch subit une homélie d'un quart d'heure. Il ne parvint pas à voir en quoi il y avait crime, mais il eut soin de ne pas réitérer le forfait, car tante

Rosa lui déclara que Dieu avait entendu chaque mot prononcé par lui et en était fort irrité. Si cela était vrai, pourquoi Dieu ne venait-il pas le dire ? songea Punch, sans y insister davantage. Par la suite il apprit à connaître le Seigneur comme l'unique personne au monde plus redoutable que tante Rosa — comme une créature qui se tenait à l'arrière-plan et comptait les coups de canne.

Mais pour l'instant la lecture était une affaire beaucoup plus sérieuse que toute profession de foi. Tante Rosa assit le gamin sur une table et lui déclara que B A se disait ba.

— Pourquoi ? demanda Punch. B, c'est bé, et A, c'est a. Pourquoi est-ce que B A se dit ba ?

— Parce que je vous dis que c'est comme ça, répondit tante Rosa, et vous devez le dire ainsi.

Punch le dit donc, et durant un mois, fort à contre-cœur, il pataugea dans le contenu du livre brun, sans saisir le moins du monde ce que cela signifiait. Mais oncle Harry, qui se promenait beaucoup, et généralement seul, avait coutume d'entrer dans la chambre des enfants avant de sortir et proposait à tante Rosa d'emmener Punch. Il ne parlait guère, mais il montra à Punch tout Rocklington, depuis les bancs de vase et le sable de l'arrière-baie jusqu'à la grande rade où les navires mouillent, et aussi les chantiers navals où les mar-

teaux tapent sans répit, et les magasins d'approvisionnement de la marine, et les comptoirs aux cuivres polis dans les bureaux où oncle Harry allait une fois tous les trois mois présenter un carré de papier bleu et recevait en échange des pièces d'or ; car il avait une pension pour blessure. Punch apprit également de sa bouche l'histoire de la bataille de Navarin, où les gabiers de la flotte, durant les trois jours qui suivirent, restèrent sourds comme des pots et ne se parlaient plus que par gestes.

— C'était à cause du bruit des canons, disait oncle Harry ; et moi-même j'ai encore à présent dans le corps une bourre de biscaïen.

Punch le regarda avec curiosité. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'était une bourre, et il se figurait qu'un biscaïen était pareil à ces boulets de canon plus gros que la tête, empilés devant l'arsenal. Comment faisait oncle Harry pour garder dans son corps un boulet de canon ? Il avait honte d'interroger, appréhendant qu'oncle Harry se mît en colère.

Punch ignora ce qu'était une colère, une vraie colère, jusqu'au jour redoutable où Harry lui prit sa boîte à couleurs pour peindre un bateau avec. Punch réclama. Là-dessus oncle Harry d'entrer en scène. Marmottant quelque chose au sujet

des « enfants d'étrangers », il saisit une baguette et fustigea si bien le garçon aux cheveux noirs, qu'il le fit pleurer et hurler ; puis tante Rosa entra et avec des injures reprocha à oncle Harry sa cruauté envers sa chair et son sang. Punch tremblait comme la feuille.

— Ce n'a pas été de ma faute, expliqua-t-il au garçon.

Mais avec ensemble Harry et tante Rosa prétendirent que c'était de sa faute, et que Punch avait fait le mouchard, et durant une semaine il ne fut plus question de promenades avec oncle Harry.

Mais cette semaine-là il advint une grande joie à Punch.

Il avait répété jusqu'à la triple nausée l'affirmation que « la chatte dormait sur la natte quand la rate entra ».

— Maintenant je sais lire pour de vrai, dit Punch, et maintenant, je ne lirai plus jamais rien du tout.

Il lança le livre brun dans le buffet où gîtaient ses livres de classe, et par hasard en fit tomber un respectable volume, privé de sa reliure et intitulé *Sharpe's Magazine*. Sur la première page était représenté le plus prodigieux griffon, avec, dessous, des vers. Le griffon emportait chaque jour un agneau d'un village d'Allemagne, mais il vint enfin un homme avec un « glaive » qui pourfendit le

griffon. Le bon Dieu seul savait ce qu'était un glaive, mais restait le griffon, et son histoire valait mieux que celle du sempiternel chat.

— Au moins, se dit Punch, ceci veut dire quelque chose, et maintenant je vais tout connaître à fond.

Il lut jusqu'à l'heure où la lumière lui manqua, sans comprendre un dixième du sens, mais alléché par des entrevisions de nouveaux mondes destinés à se révéler par la suite.

— Qu'est-ce que c'est qu'un « glaive » ? Et un « agnelet » ? Et un « vil usurpateur » ? Et un « pré verdoyant » ? demanda-t-il, tout rouge, avant de se coucher, à tante Rosa ébaubie.

— Dites vos prières et allez dormir, répliqua-t-elle.

Ce fut toute l'aide que Punch reçut d'elle, alors comme par la suite, dans le nouvel et délicieux exercice de la lecture.

— Tante Rosa ne s'y connaît que sur Dieu et les choses comme ça, raisonnait Punch. Oncle Harry me le dira.

La promenade suivante lui démontra qu'oncle Harry ne pouvait l'aider non plus ; du moins il permit à Punch de parler, et même s'assit sur un banc pour écouter ce qui concernait le griffon. D'autres promenades amenèrent d'autres histoires, à mesure que Punch avançait dans le nouveau

domaine, car la maison renfermait une provision considérable de vieux bouquins que personne n'ouvrait jamais — depuis *Frank Fairleigh* en numéros de feuilleton, et les premiers poèmes de Tennyson en collaboration anonyme au *Sharpe's Magazine*, jusqu'à des catalogues de l'Exposition de 1862, gais de couleur et délicieusement incompréhensibles, et des feuillets détachés des *Voyages de Gulliver*.

Dès que Punch sut aligner quelques caractères cohérents, il écrivit à Bombay, demandant par retour du courrier « tous les livres du monde ». Papa ne put satisfaire à cette modeste requête, mais il envoya les contes de fées de Grimm et un Hans Andersen. Il n'en fallait pas plus à Punch. Qu'il se trouvât seul un instant, et il était maître de passer à son gré dans un pays à lui, hors de portée de tante Rosa et de son Dieu, de Harry et de ses taquineries, et des réclamations de Judy pour qu'on jouât avec elle.

— Ne me dérange pas, je suis en train de lire. Va-t'en à la cuisine, grommelait Punch. Tante Rosa te laisse y aller, toi.

Judy était chagrine, car ses secondes dents commençaient à percer. Elle alla se plaindre à tante Rosa, qui s'en prit à Punch.

— Je lisais, expliqua-t-il, je lisais un livre que je voulais lire.

— Tout cela n'est que pour faire semblant, dit tante Rosa. Mais nous verrons bien. Vous allez jouer avec Judy tout de suite, et ne plus ouvrir un livre de toute la semaine.

Judy ne passa guère une récréation bien agréable avec Punch, que dévorait le dépit. Il y avait dans cette défense un fond de mesquinerie qui le révoltait.

— C'est ce que j'aime de faire, dit-il, et parce qu'elle a découvert cela elle m'en empêche. Ne pleure pas, Ju, ce n'est pas de ta faute, je te prie de ne pas pleurer, ou bien elle va dire que je t'ai battue.

Loyalement, Judy sécha ses larmes, et tous deux jouèrent dans leur chambre d'enfants, une salle du rez-de-chaussée et à demi-souterraine, où on les envoyait régulièrement après le repas de midi pendant que tante Rosa faisait la sieste. Elle buvait du vin — c'est-à-dire le contenu d'une bouteille du caveau — pour son estomac, mais quand elle ne s'endormait pas, elle allait parfois dans la chambre des enfants pour voir s'ils jouaient réellement. Or, des cubes, des jonchets, des quilles et des ménages de porcelaine ne peuvent amuser toujours, en particulier quand tout le royaume des fées peut vous devenir accessible par le simple fait d'ouvrir un livre ; et la moitié du temps on

surprenait Punch à faire la lecture à Judy ou à lui raconter d'interminables histoires. C'était un délit aux yeux de la loi, et Judy se voyait chassée par tante Rosa, qui laissait Punch à jouer seul — « et soyez sûr que j'entends ce que vous faites ».

L'occupation n'avait rien de récréatif, car il lui fallait simuler un bruit de jeu. A la fin, après d'innombrables recherches, il imagina un dispositif grâce auquel la table reposait par trois de ses pieds sur des cubes à jouer, le quatrième restant libre et susceptible de retomber contre le parquet. Il pouvait donc manœuvrer la table d'une main et tenir son livre de l'autre. La chose dura jusqu'au jour de malheur où tante Rosa fondit sur lui à l'improviste et lui dit qu'il « commettait un mensonge ».

— Si vous êtes assez grand pour faire cela, dit-elle (son humeur empirait toujours après dîner), vous êtes assez grand pour qu'on vous batte.

— Mais je... je ne suis pas un animal ! s'écria Punch consterné.

Il se rappela oncle Harry et la baguette, et pâlit. Tante Rosa tenait cachée derrière son dos une canne légère, et séance tenante elle battit Punch sur les épaules. Ce fut pour lui une révélation. On l'enferma à clef dans la chambre et on le laissa seul avec son repentir, à pleurer et à se former un évangile de vie personnel.

Tante Rosa, conclut-il, avait le pouvoir de le battre de nombreux coups. C'était injuste et cruel, et ni papa ni maman ne l'auraient jamais permis, à moins peut-être, comme tante Rosa le lui laissa entendre, qu'ils n'eussent envoyé des instructions secrètes, auquel cas il se voyait abandonné tout à fait. Il serait prudent à l'avenir de se concilier tante Rosa, mais là encore, même en des choses où il était innocent, on l'avait accusé de vouloir « faire semblant ». Il avait « fait semblant » devant des visiteurs ce jour où il avait harcelé un monsieur étranger — l'oncle de Harry, pas le sien — de demandes de renseignements au sujet du griffon et du glaive, et de la nature exacte du tilbury dans lequel voyageait Frank Fairlegh, tous points d'un intérêt capital, qu'il brûlait de connaître. Visiblement il n'arriverait à rien en feignant d'aimer tante Rosa.

Comme il en était là de ses réflexions Harry entra, et se tenant à distance, fixa sur Punch, tapi tout ébourrifié dans le coin de la chambre, un regard de mépris.

— Vous êtes un menteur, un jeune menteur, dit Harry avec beaucoup d'onction, et vous serez condamné à prendre le thé ici en bas parce que vous n'êtes pas digne de causer avec nous. Et il vous sera défendu de plus parler à Judy jusqu'à ce que

mère vous en donne la permission. Vous la corrompriez. Vous êtes tout juste bon à tenir compagnie à la servante. C'est mère qui le dit.

Ayant provoqué chez Punch une nouvelle crise de larmes, Harry s'en retourna en haut porter la nouvelle que Punch était toujours en révolte.

Oncle Harry prit place dans la salle à manger avec un air contrarié.

— Mais que diable, Rosa, dit-il enfin, ne pouvez-vous laisser cet enfant tranquille ? C'est pourtant un assez gentil petit gamin quand il est avec moi.

— Il se montre à vous sous son plus beau jour, Harry, dit tante Rosa ; mais j'ai peur, j'ai bien peur, qu'il ne soit le mouton noir¹ de la famille.

Harry entendit cela et il mit en réserve l'expression pour un usage futur. Judy pleura, mais on lui ordonna de cesser, son frère n'étant pas digne de ses larmes. La soirée s'acheva sur le retour de Punch aux régions supérieures, où il fut mis sur la sellette pour s'y entendre évoquer tous les épouvantables supplices de l'enfer, avec le renfort d'images que recélait l'étroit esprit de tante Rosa.

Le plus pénible de tout ce fut de voir Judy lui faire des yeux ronds de reproche, et Punch alla se mettre au lit plongé dans la dernière humiliation. Il par-

¹ *Black sheep*. A peu près la « brebis galeuse » du français.

tageait sa chambre avec Harry et savait le supplice qui l'attendait. Une demi-heure durant, il lui fallut répondre aux questions insidieuses de ce jeune monsieur, touchant les raisons qu'il avait eues de dire un mensonge, et un mensonge grave, ainsi que la dose exacte de punition infligée par tante Rosa, et il lui fallut de plus recevoir avec une profonde gratitude la leçon d'instruction religieuse que Harry jugea bon de lui inculquer.

A partir de ce jour commença la déchéance de Punch, désormais Mouton Noir.

« Indigne de confiance en une chose, indigne de confiance en tout », disait tante Rosa ; et Harry comprit que Mouton Noir était livré entre ses mains. Il le réveillait dans la nuit afin de lui demander pourquoi il était si menteur.

— Je ne sais pas, répondait Punch.

— Alors ne croyez-vous pas que vous devriez vous lever et prier Dieu pour qu'il vous change votre cœur ?

— Ou...i.

— Eh bien, donc, levez-vous et priez !

Et Punch quittait son lit, avec au cœur une haine farouche contre le monde entier, visible et invisible. Il ne cessait de lui arriver des ennuis. Harry avait un art de l'interroger sur ce qu'il avait fait durant le jour, qui manquait rarement de le

jeter, somnolent et furieux, dans une demi-douzaine de contradictions, toutes dûment rapportées à tante Rosa le lendemain matin.

— Mais ce n'était pas un mensonge, commençait Punch, fonçant tête baissée dans une explication laborieuse où il achevait de s'embourber. J'ai dit que je n'avais pas dit mes prières deux fois dans la journée, et cela c'était mardi. Une fois je les ai dites. Je sais que je les ai dites, mais Harry a dit que ce n'était pas vrai.

Et ainsi de suite, jusqu'au moment où la contention d'esprit amenait les pleurs, et où on le renvoyait de la table en pénitence.

— Tu n'étais pas aussi méchant que ça, autrefois, disait Judy, épouvantée par la multiplicité des forfaits de Mouton Noir. Pourquoi es-tu si méchant à présent ?

— Je ne sais pas, répondait Mouton Noir. Je ne le serais pas, si seulement on ne me faisait pas tourner la tête à force de m'ennuyer. Je sais ce que j'ai fait et je veux le dire comme ça : mais Harry trouve toujours moyen de le faire paraître autrement, et tante Rosa ne croit pas un mot de ce que je dis. Oh ! Ju, ne dis pas, toi aussi, que je suis méchant.

— Tante Rosa dit que tu l'es, répliqua Judy. Elle l'a raconté au curé quand il est venu hier.

— Pourquoi parle-t-elle de moi à tous les gens du dehors ? Ça n'est pas bien, reprit Mouton Noir. Quand j'étais à Bombay, et que j'étais méchant — pour de vrai, pas prétendu-méchant comme ici — maman le disait à papa, et papa me disait qu'il le savait, et c'était tout. Les gens du dehors ne le savaient pas, eux aussi, — même Mîta ne le savait pas.

— Je ne me rappelle pas, disait Judy, pensivement. J'étais toute petite alors. Maman t'aimait autant que moi, n'est-ce pas ?

— Bien sûr qu'elle m'aimait. Papa aussi. Tout le monde.

— Tante Rosa m'aime davantage que toi. Elle dit que tu es une calamité et un mouton noir, et elle m'a défendu de te parler, sauf quand je ne peux pas faire autrement.

— Toujours ? Pas en dehors des moments où tu ne dois pas me parler du tout ?

Judy hocha tristement la tête. Mouton Noir s'éloigna navré, mais Judy lui enlaça le cou dans ses bras.

— Ça ne fait rien, va, Punch, chuchota-t-elle. Je te parlerai quand même comme je l'ai toujours fait. Tu es mon seul, seul frère, même si tu es... même si tante Rosa dit que tu es méchant, et si Harry dit que tu es un petit capon. Il dit que si je te tirais les cheveux tu pleurerais.

— Tire-les, pour voir, dit Punch.

Judy tira sans conviction.

— Tire plus fort... aussi fort que tu peux ! Là ! Ça m'est égal n'importe comment tu tires, maintenant. Si tu veux me parler la même chose que toujours, je te laisserai me les tirer autant que tu voudras... les arracher si ça te plaît. Mais je sais que si Harry venait se mettre là et te le faisait faire, je pleurerais.

Les deux enfants scellèrent le pacte d'un baiser, et le cœur de Mouton Noir se réjouit en lui, et grâce à une extrême circonspection et en évitant soigneusement Harry, il acquit de la vertu et on lui permit de lire à son aise pendant une semaine. Oncle Harry l'emmena en promenade, et le réconforta par sa fruste tendresse, sans jamais l'appeler Mouton Noir.

— Cela vous fait du bien, il me semble, Punch, disait-il. Asseyons-nous. Je me sens fatigué.

Ses pas le conduisaient désormais non plus à la plage, mais au cimetière de Rocklington, parmi les champs de pommes de terre. Durant des heures l'homme gris restait assis sur une pierre tombale, tandis que Mouton Noir déchiffrait les épitaphes ; après quoi, avec un soupir, il regagnait pesamment le logis.

— Je serai bientôt couché là-bas, dit-il à Mouton

Noir, un soir d'hiver où son visage apparaissait aussi blanc qu'une pièce d'argent patiné dans la lumière du guichet. Il ne faut pas le répéter à tante Rosa.

Un mois plus tard il tourna court brusquement avant d'avoir accompli la moitié de sa promenade matinale, et revint péniblement à la maison.

— Mettez-moi au lit, Rosa, bégaya-t-il. Je ne me relèverai plus. La bourre a eu raison de moi.

On le coucha, et durant une quinzaine l'ombre de sa maladie pesa sur la demeure. Mouton Noir allait et venait à sa guise. Papa lui avait envoyé de nouveaux livres, et on lui disait de ne pas faire de bruit. Même la nuit rien ne troublait sa félicité. Il pouvait rester au lit et se dévider des histoires de voyages et d'aventures, tandis que Harry était en bas.

— Oncle Harry va mourir, lui dit Judy, qui désormais ne quittait presque plus tante Rosa.

— Je le regrette beaucoup, répondit Mouton Noir avec calme. Il me l'a dit depuis longtemps.

Tante Rosa entendit la conversation.

— Rien ne corrigera donc votre perverse langue ? s'écria-t-elle avec colère.

Elle avait sous les yeux des cernes bleuâtres.

Mouton Noir se retira dans la chambre d'enfants et lut *Il se développe comme une Fleur*

avec un vif intérêt, mais sans y rien comprendre. On lui avait défendu d'ouvrir ce livre « coupable », mais les liens de l'univers s'étaient relâchés, et un grand chagrin accablait tante Rosa.

— Ça me fait plaisir, se dit Mouton Noir. Elle est malheureuse à présent. Mais ça n'était pas un mensonge. Je le savais, moi. Il m'avait dit de ne pas le répéter.

Cette nuit-là Mouton Noir se réveilla en sursaut. Harry n'était pas dans la chambre, et on entendait un bruit de sanglots à l'étage inférieur. Puis dans les ténèbres s'éleva la voix d'oncle Harry qui chantait la complainte de la bataille de Navarin :

Notre frégate chef de file était l'*Asie*
— l'*Albion* et *Gênes*.

— Il va mieux, songea Mouton Noir, qui connaissait la chanson d'un bout à l'autre de ses dix-sept couplets.

Mais le sang se glaça dans son petit cœur ; la voix sauta une octave et devint aiguë comme un sifflet de maître d'équipage :

Venaient ensuite la jolie *Rose*,
La *Philomèle*, son brûlot, feux masqués,
Et le petit *Brisk* fut en grand danger
Ce jour-là à Navarin.

— Ce jour-là à Navarin, oncle Harry ! cria à

pleine voix Mouton Noir à demi égaré d'enthousiasme et d'une crainte indéfinissable.

Une porte s'ouvrit, et tante Rosa glapit dans l'escalier :

— Silence ! Pour l'amour de Dieu, silence, petit démon ! Oncle Harry est mort !

LE TROISIÈME SAC

Au bout du compte les amoureux se retrouvent,
Comme le sait tout fils de sage.

— Je me demande ce qui va m'arriver à présent ? songea Mouton Noir quand furent accomplis les rites semi-païens qui président à l'enterrement des morts dans les maisons bourgeoises, et quand tante Rosa, effroyable sous ses crêpes noirs, fut retournée à la vie quotidienne. Je ne crois pas avoir rien fait de mal dont elle soit au courant. Mais cela arrivera sans doute bientôt. Après la mort d'oncle Harry elle va être de très mauvaise humeur, et Harry aussi. Je resterai dans la chambre d'enfants.

Malheureusement pour les projets de Punch, on décréta de l'envoyer à l'externat que fréquentait Harry. Ceci représentait une promenade le matin avec Harry, et peut-être une le soir, mais la pers-

pective de la liberté dans l'intervalle était réconfortante.

— Harry va raconter tout ce que je fais, mais je ne ferai rien, se dit Mouton Noir.

Fortifié par cette vertueuse résolution, il alla à l'école. Hélas ! il découvrit aussitôt que la légende de sa réputation créée par Harry l'y avait précédé, et que la vie lui serait par conséquent un fardeau. Il fit l'inventaire de ses condisciples. Les uns étaient malpropres, d'autres parlaient patois, beaucoup élidaient leurs *h*, et il y avait deux Juifs et un noir, ou à peu près aussi foncé, dans la collection.

« C'est un *hubshi*¹, se dit Mouton Noir. Mîta lui-même se moquait toujours d'un *hubshi*. Cela ne me paraît pas un endroit convenable. »

Il fut révolté durant une heure au moins, puis il songea que toute remontrance de sa part serait interprétée par tante Rosa comme du « faire semblant ». De plus, Harry le répéterait aux garçons.

— Comment vous plaisez-vous à l'école ? demanda tante Rosa à la fin de la première journée.

— Je pense que c'est un endroit très comme il faut, dit Punch tranquillement.

— J'espère que vous avez mis les garçons au

¹ *Hubshi* : nègre.

courant de la réputation de Mouton Noir ? demanda tante Rosa à Harry.

— Oh ! oui, répondit le censeur des mœurs de Mouton Noir. Ils sont édifiés sur son compte.

— Si j'étais avec mon père, dit Mouton Noir, piqué au vif, je refuserais de parler à ces garçons. Il ne me le permettrait pas. Ils logent dans des boutiques. Je les ai vus entrer dans des boutiques, où leurs parents habitent et vendent des choses.

— Vous êtes trop grand seigneur pour cette école, n'est-ce pas ? fit tante Rosa avec un aigre sourire. Vous devriez vous estimer heureux, Mouton Noir, de ce que ces garçons consentent à vous parler. Ce n'est pas dans toutes les écoles qu'on reçoit les petits menteurs.

Harry ne manqua pas de faire grand bruit de la réflexion inconsidérée de Mouton Noir. Il en résulta que plusieurs garçons, et entre autres le *hubshi*, démontrèrent à Mouton Noir, au moyen de taloches sur le crâne, l'égalité fondamentale de l'espèce humaine, et en guise de consolation tante Rosa lui déclara que « cela lui apprendrait à être orgueilleux ». Il apprit du moins à garder ses opinions pour lui-même et à obtenir un peu de tranquillité en se conciliant Harry par de petits services tels que de porter ses livres.

Son existence manquait de charme. De neuf heures à midi il était à l'école, ainsi que de deux à quatre, le samedi excepté. Le soir on l'envoyait en bas dans la chambre d'enfants étudier ses leçons pour le lendemain, et chaque soir revenait le redoutable interrogatoire imposé par Harry. Quant à Judy, il ne la voyait plus guère. Elle était profondément pieuse — à l'âge de six ans il est aisé d'acquérir de la piété — et douloureusement partagée entre son affection naturelle pour Mouton Noir et son affection pour tante Rosa qui ne pouvait faillir.

La maigre femme lui rendait cette affection avec usure, et Judy, quand elle l'osait, en prenait avantage pour faire lever les punitions de Mouton Noir. Les leçons mal sues à l'école étaient punies à la maison par une semaine sans lire autre chose que des livres de classe, et c'était avec délices que Harry apportait la nouvelle de ces manquements. De plus, ces jours-là, au moment du coucher Harry obligeait Mouton Noir à lui répéter ses leçons, et il réussissait le plus souvent à le faire rester court, lui prodiguant en guise de consolation les plus sombres pronostics pour le lendemain. Harry était à la fois espion, mauvais plaisant, inquisiteur, et délégué-bourreau de tante Rosa. Il remplissait à merveille ces diverses fonctions. Ses décrets, depuis la mort



d'oncle Harry, étaient sans appel. Il n'avait pas été permis à Mouton Noir de garder la moindre dignité à l'école. A la maison, il se trouvait bien entendu totalement discrédité, et il accueillait avec gratitude la moindre marque de pitié que les servantes — elles se renouvelaient fréquemment à la villa des Dunes — pouvaient lui manifester. « Vous êtes tout juste bon à ramer sur la même galère que Mouton Noir. » C'était là une phrase que chaque nouvelle Jane ou Elisa pouvait s'attendre à recueillir des lèvres de tante Rosa avant qu'un mois se fût écoulé ; et Mouton Noir avait coutume de demander aux nouvelles bonnes si on ne les avait pas encore comparées à lui. Dans leur bouche, Harry était « monsieur Harry » ; Judy était officiellement « mademoiselle Judy » ; mais Mouton Noir n'était jamais rien de plus que Mouton Noir tout court.

A mesure que le temps s'écoulait et que le souvenir de papa et maman s'oblitérait de plus en plus grâce à la tâche déplaisante de leur écrire des lettres, sous l'œil de tante Rosa, chaque dimanche, Mouton Noir oubliait quel genre de vie il avait mené au commencement des choses. Même les exhortations de Judy à « tâcher de se souvenir de Bombay » ne parvenaient pas à le stimuler.

— Je ne me rappelle pas, disait-il. Tout ce que

je sais, c'est que je donnais des ordres et que maman m'embrassait.

— Tante Rosa aussi t'embrassera si tu es sage, répliquait Judy.

— Peuh ! je ne veux pas que tante Rosa m'embrasse. Elle dirait que je le fais pour avoir davantage à manger.

Les semaines passaient, et les mois, et les vacances arrivèrent. Mais juste avant les vacances Mouton Noir tomba dans le péché mortel.

Parmi les nombreux garçons que Harry avait excités à « cogner sur la figure à Mouton Noir parce qu'il n'ose pas le rendre », il y en avait un plus insupportable que les autres, qui, en un instant malheureux, se jeta sur Mouton Noir alors que Harry n'était pas dans les environs. Les coups cinglèrent, et Mouton Noir riposta au hasard, de toutes ses forces. Le garçon tomba en gémissant. Mouton Noir s'ébahissait de sa propre audace, mais quand il sentit sous lui le corps sans défense, il le secoua des deux mains avec une aveugle fureur, et se mit à étrangler son ennemi, dans la sincère intention de le tuer. Une mêlée s'ensuivit, et Mouton Noir, arraché de dessus le corps par Harry et quelques collègues, fut ramené prisonnier à la maison, endolori mais triomphant. Tante Rosa était sortie, et en attendant son retour Harry sermonna

Mouton Noir sur le péché d'assassinat, qu'il lui présenta comme le crime de Caïn.

— Pourquoi n'avez-vous pas lutté avec lui loyalement ? Pourquoi le frapper quand il était par terre, petit misérable ?

Mouton Noir leva les yeux vers la gorge de Harry, et puis vers un couteau posé sur la table.

— Je ne comprends pas, dit-il mornement. Vous ne cessiez de l'exciter contre moi et de me dire que j'étais un capon quand je canais. Voulez-vous me laisser tranquille jusqu'au retour de tante Rosa ? Elle me battrà si vous lui dites que je dois être battu ; et ainsi c'est très bien.

— C'est très mal, dit Harry doctoralement. Vous l'avez presque tué, et je ne m'étonnerais pas s'il en mourait.

— Il va mourir ? dit Mouton Noir.

— Je le pense, dit Harry ; et alors vous serez pendu et vous irez en enfer.

— Très bien, dit Mouton Noir, empoignant le couteau de table. Alors je vais vous tuer vous aussi. Vous dites des choses et vous faites des choses... et je ne sais pas comment les choses arrivent, et vous ne me laissez jamais tranquille... et cela m'est égal ce qui arrive !

Il s'élança sur le garçon, couteau levé, et Harry s'enfuit en haut jusqu'à sa chambre, promettant

à Mouton Noir la plus belle râclée du monde lorsque tante Rosa rentrerait. Mouton Noir s'assit au bas de l'escalier, son couteau de table en main, et pleura parce qu'il n'avait pas tué Harry. La servante monta de la cuisine, lui enleva le couteau et le consola. Mais la consolation n'avait pas prise sur Mouton Noir. Il allait être battu vilainement par tante Rosa ; et puis il recevrait d'autres coups de la main de Harry ; et puis Judy n'aurait plus le droit de lui parler ; et puis on raconterait la chose à l'école ; et puis...

Il n'avait personne pour le soutenir et personne pour l'aider, et le meilleur moyen de se tirer d'affaire était la mort. Un couteau, cela ferait mal, mais tante Rosa lui avait dit, un an auparavant, que s'il suçait de la peinture il mourrait. Il s'en alla dans la chambre d'enfants, déterra une arche de Noé depuis longtemps hors d'usage, et se mit à lécher la peinture de tous les animaux restants. Cela avait un goût atroce, mais au moment où tante Rosa et Judy rentrèrent il avait sucé à fond la colombe de Noé. Il s'en alla en haut et les accueillit d'un :

— S'il vous plaît, tante Rosa, je crois que j'ai presque tué un garçon à l'école, et j'ai essayé de tuer Harry, et quand vous aurez fini avec Dieu et l'enfer, voulez-vous me battre et que tout soit dit.

Le récit de l'attentat, conté par Harry, ne pouvait s'expliquer qu'en invoquant la possession démoniaque. En conséquence Mouton Noir fut non seulement battu de la belle manière, une fois par tante Rosa et une fois, lorsqu'il n'en pouvait déjà plus, par Harry, mais on pria pour lui aux prières de la famille, en même temps que pour Jane qui avait volé une rissole froide dans le garde-manger, et qu'on entendit renifler bruyamment quand son péché fut porté devant le Trône de Miséricorde. Mouton Noir était endolori et raide, mais triomphant. Il allait mourir cette nuit même et serait débarrassé d'eux tous. Non, il ne demanderait pas pardon à Harry, et au moment de se coucher il ne supporterait pas que Harry le questionnât, même s'il le traitait de « jeune Caïn » !

— J'ai été battu, dit-il, et j'ai fait autre chose. Cela m'est égal ce que j'ai fait. Si vous me parlez cette nuit, Harry, je me lèverai et j'essaierai de vous tuer. Maintenant vous pouvez me tuer si vous voulez.

Harry transporta son lit dans la chambre de débarras, et Mouton Noir se coucha et attendit la mort.

Les fabricants d'arches de Noé, j'imagine, savent que leurs animaux ont des chances de s'engager dans de jeunes bouches, et ils les peinturlurent en con-

séquence. Toujours est-il que le lendemain le jour se leva aux carreaux et trouva Mouton Noir tout à fait bien portant et plus riche de savoir qu'il pouvait, réduit à l'extrémité, se défendre à l'avenir contre Harry.

Le premier jour de vacances, lorsqu'il descendit pour déjeuner, il fut accueilli par la nouvelle que Harry, tante Rosa et Judy allaient partir à Brighton, tandis que Mouton Noir resterait à la maison avec la servante. Sa dernière équipée servait à merveille les vues de tante Rosa. Elle lui fournissait un bon prétexte pour ne pas emmener le garçon de trop. Papa de Bombay, qui semblait vraiment deviner à une heure près les désirs du jeune pêcheur, lui avait envoyé cette semaine-là un colis de nouveaux livres. Et avec ces livres et la société de Jane, non payée mais nourrie, Mouton Noir demeura seul pour un mois.

Les livres lui durèrent huit jours. Il les avala trop vite, par longues goulées de douze heures à la fois. Puis vinrent des jours d'absolu désœuvrement : il rêvassa, il mit des armées en marche du haut en bas de la maison, il compta le nombre des balustres, et mesura en empans la longueur et la largeur de chaque pièce — cinquante d'un côté, trente en travers et encore cinquante en revenant sur ses pas. Jane avait beaucoup de connaissances ; et après

avoir obtenu de Mouton Noir la promesse qu'il ne dirait rien de ses escapades, elle s'absenta chaque jour durant des heures. Mouton Noir accompagnait les rayons du soleil couchant de la cuisine à la salle à manger et de là en haut à sa propre chambre à coucher, jusqu'à ce que tout fût gris et indistinct ; alors il redescendait bien vite se mettre auprès du feu de la cuisine et lire à sa clarté. Il était heureux en ce sens qu'on le laissait tranquille et qu'il pouvait lire autant qu'il le désirait. Mais, par la suite, il lui prit des peurs : les ombres des rideaux de fenêtres, le battement des portes, le grincement des persiennes, l'effrayaient. S'il sortait dans le jardin, le frémissement des bosquets de lauriers redoublait ses alarmes.

Il fut bien aise de les voir revenir tous — tante Rosa, Harry et Judy — débordants de nouvelles, et Judy en particulier chargée de cadeaux. Qui eût pu s'empêcher d'adorer la candide petite Judy ? En échange de tout son gai babillage, Mouton Noir lui confia que la distance depuis la porte du vestibule jusqu'au haut du premier étage était d'exactement cent quatre-vingt-quatre emfans. Il l'avait trouvé tout seul.

Puis la vie coutumière recommença ; mais avec une différence et un nouveau péché. A ses autres défauts Mouton Noir ajoutait désormais une maladresse phénoménale — on ne pouvait pas plus se

fier à lui en action qu'en paroles. Lui-même ne comprenait pas comment il répandait tout ce qu'il touchait, renversait les verres dès qu'il en approchait la main, et se cognait la tête contre des portes manifestement fermées. Il y avait sur tout son univers un brouillard grisâtre, qui allait se rétrécissant de mois en mois, si bien qu'enfin Mouton Noir se trouva comme isolé, même en plein jour, devant les rideaux battants qui simulaient pour lui autant de spectres, et parmi les épouvantails sans nom qui, tout compte fait, n'étaient que des habits pendus au portemanteau.

Les vacances revinrent et passèrent, et Mouton Noir fut emmené en visite chez des gens dont toutes les figures étaient pour lui exactement pareilles ; il fut battu quand l'occasion l'exigeait, torturé par Harry en toutes occasions possibles ; mais défendu par Judy en toute occasion bonne ou mauvaise, encore que cela dût attirer sur elle par la suite l'ire de tante Rosa.

Les semaines semblaient interminables, et papa et maman étaient tout à fait oubliés. Harry avait quitté l'école et était employé dans une banque. Libéré de sa présence, Mouton Noir résolut de ne pas se priver plus longtemps de son plaisir préféré, la lecture. En conséquence, s'il obtenait de mauvaises notes à l'école, il rapportait que tout allait

bien, et il conçut un profond mépris pour tante Rosa, en voyant avec quelle facilité il la dupait.

« Elle dit que je suis un petit menteur quand je ne raconte pas de mensonges, et maintenant que je le fais, elle ne le voit pas », songeait Mouton Noir.

Tante Rosa lui attribuait naguère de petites ruses et des stratagèmes qui ne lui étaient jamais venus à l'idée. Instruit par le vil savoir qu'elle lui avait ainsi révélé, il lui rendit largement des points. Dans une maison où le plus innocent de ses motifs, son aspiration bien naturelle vers un peu de tendresse, se voyait interprété comme un désir d'avoir une tartine de confiture en plus, ou de se concilier les bonnes grâces des étrangers pour rejeter ainsi Harry à l'arrière-plan, sa tâche était aisée. Tante Rosa pouvait bien percer à jour certains genres d'hypocrisie, mais non pas tous. Il tendit son astuce enfantine contre la sienne, et cessa d'être battu. Il lui devenait de mois en mois plus difficile de lire ses livres de classe, et même les gros caractères des livres d'histoires dansaient et se confondaient devant ses yeux. Mouton Noir musait donc parmi les ténèbres qui s'abattaient sur lui, le séparant du monde ; il inventait d'affreux châtiments pour « ce cher Harry », ou tendait un autre rai de cette toile d'araignée faite de multiples mensonges qu'il tissait autour de tante Rosa.

Mais la catastrophe se produisit et la toile d'araignée cassa. On ne saurait tout prévoir. Tante Rosa se livra à une enquête personnelle sur les progrès de Mouton Noir, et ce qu'elle apprit la stupéfia. Pas à pas, avec une volupté aussi âcre que lorsqu'elle convainquait d'un vol de rogatons une bonne à peine nourrie, elle explora la piste des délits de Mouton Noir. Depuis des semaines et des semaines, afin d'échapper à l'exil des livres, il se moquait de tante Rosa, de Harry, de Dieu, de tout le monde. Affreux ! très affreux, et preuve d'un esprit entièrement dépravé.

Mouton Noir calcula la note à payer.

« Bah ! se dit-il, j'en serai quitte pour une bonne râclée, et puis elle me mettra dans le dos une pancarte avec écrit dessus : « Menteur », comme elle l'a déjà fait. Harry me calottera et priera pour moi, et elle aussi priera pour moi aux prières et me répétera que je suis un enfant du Démon et me donnera des cantiques à apprendre. Mais j'ai fini toute ma lecture et elle n'a rien su. Elle dira qu'elle savait tout depuis longtemps. Elle aussi n'est qu'une vieille menteuse. »

Durant trois jours on laissa Mouton Noir enfermé à clef dans sa chambre pour préparer son cœur.

« Cela veut dire deux râclées, une à l'école et une ici. C'est celle-là qui fera le plus mal. »

Et il en advint comme il le pensait. Il fut fouetté à l'école en présence des Juifs et du *hubshi* pour le crime odieux d'avoir communiqué chez lui de faux rapports sur ses progrès. Il fut battu chez lui par tante Rosa pour le même motif, et ensuite on exhiba la pancarte. Tante Rosa la lui cousit entre les épaules et lui ordonna d'aller se promener avec l'objet sur lui.

— Si vous me forcez à cela, dit Mouton Noir, je mettrai le feu à la maison et j'espère que je vous tuerai. Je ne sais pas si je pourrai vous tuer, tant vous êtes sèche, mais j'essaierai.

Nulle punition ne suivit ce blasphème, encore que Mouton Noir se tint prêt à se jeter sur la gorge flétrie de tante Rosa et à serrer pour ne plus lâcher prise qu'à force de coups. Tante Rosa eut peur sans doute, car Mouton Noir, ayant atteint le nadir du crime, se comportait avec une hardiesse toute nouvelle.

Au beau milieu de l'algarade il arriva à la villa des Dunes un visiteur d'outre-mer, qui connaissait papa et maman et qui était chargé de voir Punch et Judy. En entrant au salon, Mouton Noir alla se jeter contre une table à thé massive et chargée de porcelaines.

— Doucement ! doucement ! mon petit homme, dit le visiteur, en tournant peu à peu vers la lumière

la figure de Mouton Noir. Voyez-vous ce gros oiseau noir là-bas sur la palissade ?

— Quel oiseau ? demanda Mouton Noir.

Le visiteur regarda bien à fond les yeux de Mouton Noir pendant une demi-minute, et puis il dit brusquement :

— Bon Dieu ! ce petit gamin est presque aveugle !

Le visiteur était un homme très pratique. De sa propre autorité il donna des instructions pour que Mouton Noir cessât d'aller à l'école et n'ouvrît plus un livre jusqu'à l'arrivée de maman. Il ajouta :

— Elle sera ici dans trois semaines, comme vous le savez du reste. Je suis Inverarity *sahib*. C'est moi, jeune homme, qui vous ai introduit dans ce bas monde, où vous semblez avoir fait de votre temps un joli usage. Vous ne devez absolument rien faire du tout. Vous en sentez-vous capable ?

— Oui, répondit Punch, d'un air abasourdi.

Il comprenait que maman allait venir, et qu'il avait donc des chances de recevoir une autre râclée. Grâce à Dieu, papa ne venait pas également. Tante Rosa avait dit depuis peu qu'il faudrait un homme pour le battre.

Durant les trois semaines suivantes il fut strictement interdit à Mouton Noir de faire quoi que ce fût. Il passa son temps dans l'ancienne chambre d'enfants à considérer les joujoux brisés pour tous

lesquels il y aurait à rendre compte à maman. Tante Rosa le cinglait sur les phalanges s'il cassait même un canot en bois. Mais ce péché était de faible importance comparé aux autres révélations dont tante Rosa évoquait le très sinistre augure.

— Quand votre mère viendra, et qu'elle apprendra ce que j'ai à lui raconter, elle sera à même de vous apprécier à votre juste valeur, disait-elle sévèrement.

Et elle montait la garde autour de Judy, de crainte que cette virginale enfant n'allât s'aviser de consoler son frère, au péril de son âme.

Et maman arriva — dans un fiacre — palpitante d'affectueux émoi. Et quelle maman ! Elle était jeune, exquisement jeune, et belle, avec des joues d'un rose délicat, des yeux brillants comme des étoiles, et une voix qui n'avait pas besoin du concours des bras tendus pour attirer les petits sur son cœur. Judy courut droit à elle, mais Mouton Noir hésita. Se pouvait-il que cette merveilleuse apparition fût « semblant » ? Elle ne lui tendrait plus les bras quand elle saurait ses forfaits. En attendant, était-il possible qu'elle flattât Mouton Noir pour tirer de lui quelque chose ? — Rien moins que tout ton amour et toute ta confiance, ô Mouton Noir ! Mais cela tu l'ignoris. Tante Rosa se retira et laissa maman agenouillée entre ses deux petits, mi-riante,

mi-pleurante, dans ce même vestibule où Punch et Judy avaient pleuré cinq ans plus tôt.

— Eh bien ! mes mignons, vous souvenez-vous de moi ?

— Non, répondit Judy avec franchise, mais j'ai dit chaque soir : « Que Dieu bénisse papa et maman. »

— Un peu, répondit Mouton Noir. En tout cas, je me rappelle que j'ai écrit chaque semaine. Ce n'est pas pour faire semblant, mais c'est à cause de ce qui va venir ensuite.

— Qu'est-ce qui va venir ensuite ? Qu'est-ce qui pourrait bien venir ensuite, mon petit garçon chéri ?

Et elle l'attira de nouveau à elle. Il s'approcha gauchement, avec maintes hésitations.

— On ne le gâte pas beaucoup, dit l'âme maternelle, clairvoyante. La fille, oui.

— Elle est trop petite pour faire du mal à personne, songeait Mouton Noir, et si je lui disais que je vais la tuer elle aurait peur. Je me demande ce que tante Rosa va lui raconter.

On dîna tard et dans une atmosphère de gêne. Après quoi maman prit Judy dans ses bras et la mit au lit avec des cajoleries sans fin. La déloyale petite Judy avait déjà manifesté son détachement de tante Rosa. Et cette digne dame en conçut beaucoup d'amertume. Mouton Noir se leva pour quitter la table.

— Venez me dire bonne nuit, fit tante Rosa, en lui tendant sa joue flétrie.

— Euh ! fit Mouton Noir. Je ne vous embrasse jamais, et je ne vais pas faire semblant. Racontez à cette femme ce que j'ai fait, et nous verrons ce qu'elle dira.

Mouton Noir grimpa dans son lit avec le sentiment qu'il venait de perdre le paradis après y avoir jeté un coup d'œil à travers les grilles. Au bout d'une demi-heure il vit « cette femme » se pencher sur lui. Mouton Noir leva le bras droit. Ce n'était pas juste de venir dans l'obscurité pour le frapper. Même tante Rosa ne s'y risquait jamais. Mais le coup ne vint pas.

— Est-ce que vous faites semblant ? Je ne vous dirai quand même rien de plus que ce que tante Rosa vous a raconté, et elle ne sait pas tout, dit Mouton Noir, aussi distinctement que le lui permettaient deux bras noués autour de son cou.

— Oh ! mon fils... mon petit, petit fils ! C'est ma faute, ma faute à moi, chéri, et cependant qu'y pouvions-nous ? Pardonne-moi, Punch.

La voix se perdit dans un murmure balbutiant, et deux larmes brûlantes tombèrent sur le front de Mouton Noir.

— Est-ce qu'elle vous a fait pleurer aussi ? demanda-t-il. Je voudrais que vous voyiez Jane

quand elle pleure. Mais vous êtes gentille, vous, tandis que Jane est une menteuse-née... c'est tante Rosa qui le dit.

— Tais-toi, Punch, tais-toi ! Mon petit, ne parle pas comme cela. Tâche de m'aimer un peu, un tout petit peu. Tu ne sais pas comme j'en ai besoin. Punch-*baba*, reviens-moi. Je suis ta mère, ta seule vraie mère, et ne t'occupe pas du reste. Je sais, oui, je sais, mon chéri. Cela ne fait rien à présent. Punch, ne veux-tu pas m'aimer un peu ?

Il est surprenant de voir quelle dose de câlinerie un grand garçon de dix ans peut supporter quand il est bien sûr qu'il n'y a personne pour rire de lui. On n'avait guère fait cas de Mouton Noir jusque-là, et voici que cette belle dame le traitait, lui, Mouton Noir, l'enfant du Démon, promis à la flamme éternelle, comme s'il eût été un petit dieu.

— Je vous aime beaucoup, mère chérie, chuchotait-il enfin, et je suis très heureux que vous soyez revenue, mais êtes-vous sûre que tante Rosa vous ait tout dit ?

— Tout ? Qu'est-ce que cela fait ? Mais... (sa voix s'étrangla dans un sanglot qui tenait aussi du rire) Punch, mon pauvre cher amour à moitié aveugle, ne crois-tu pas que c'était un peu sot de ta part ?

— Non. Cela m'a épargné une râclée.

Maman frissonna et disparut dans la nuit pour

aller écrire à papa une longue lettre. En voici un extrait :

« ... Judy est une chère petite et dodue péronnelle, qui adore cette femme et porte avec autant de sérieux que ses idées religieuses — à huit ans, Jack ! — une antique abomination en crin de cheval qu'elle appelle sa « tournure ». Je viens de jeter l'objet au feu, et la petite dort dans mon lit tandis que je t'écris. Elle me reviendra tout de suite. Quant à Punch, je ne comprends pas très bien. Il est assez gaillard, mais je devine qu'à force de tracasseries on l'a poussé à user de petites ruses que cette femme amplifie en péchés mortels. Rappelle-toi ton éducation, mon chéri, et cette crainte du Seigneur qui était si souvent le commencement de l'hypocrisie. Je ne serai pas longtemps à regagner l'affection de Punch. J'emmène les enfants à la campagne pour leur apprendre à me connaître, et somme toute je suis contente, ou du moins le serai quand tu viendras en Angleterre, mon cher petit, car alors, Dieu merci, nous serons tous enfin de nouveau réunis sous un même toit. »

Trois mois ont passé. Punch, et non plus Mouton Noir, a découvert qu'il est l'authentique possesseur d'une vraie maman vivante et charmante, qui est

aussi une sœur, une consolatrice et une amie, et qu'il doit protéger jusqu'à ce que père revienne en Angleterre. La tromperie ne sied pas au rôle de protecteur, et quand on peut tout faire sans discussion, où est le besoin de tromper ?

— Mère serait bien en colère si tu marchais dans ce fossé, dit Judy, poursuivant une conversation commencée.

— Mère n'est jamais en colère, réplique Punch. Elle dirait simplement : « Tu es un petit *pagal*¹ », et ce n'est pas joli, mais tu vas voir.

Punch marche dans le fossé, et se crotte jusqu'aux genoux.

— Petite mère, crie-t-il, me voilà aussi sale qu'il m'est possible de l'être.

— Alors va te changer aussi vite qu'il t'est possible de le faire ! (La voix claire de maman s'élève de la maison.) Et ne fais pas le petit *pagal* !

— Là ! Je te le disais bien, reprend Punch. C'est tout différent maintenant, et nous sommes à mère tout autant que si elle n'était jamais partie.

Pas tout à fait, ô Punch : quand de jeunes lèvres ont bu longuement à la coupe amère de la Haine, du

¹ Fou.

Soupçon et du Désespoir, tout l'amour du monde n'en effacera jamais le souvenir ; même s'il peut rendre à la lumière des yeux enténébrés pour un temps, et introduire la Foi là où il n'y avait pas de Foi.

FIN



LES
COLLECTIONS
NELSON

comprennent plus de
300 volumes
des meilleurs auteurs français
et étrangers.

TOUS LES GENRES LITTÉRAIRES
Y SONT REPRÉSENTÉS

Chaque volume contient de 280
à 575 pages.

Format commode.

*Impression en caractères très lisibles sur papier solide
et durable.*

Élégante reliure toile.

ÉDITION LUTETIA

DESCARTES. — **Discours de la Méthode, Méditations métaphysiques, Traité des Passions.** Introduction par ÉMILE FAGUET (*de l'Académie française*).

NODIER. — **Jean Sbogar et autres Nouvelles.** Introduction par ÉMILE FAGUET.

P.-L. COURIER. — **Lettres et Pamphlets.** Introduction par ÉMILE FAGUET.

MONTESQUIEU. — **Lettres Persanes, Grandeur et Décadence des Romains.** Introduction par ÉMILE FAGUET.

ANDRÉ CHÉNIER. — **Poésies.** Introduction par ÉMILE FAGUET.

LESAGE. — **Gil Blas.** Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

BEAUMARCHAIS. — **Théâtre choisi.** Introduction par ÉMILE FAGUET.

Le Barbier de Séville, Le Mariage de Figaro, La Mère coupable, Mélanges, Vers et Chansons.

AMYOT. — **Les Vies des Hommes illustres de Plutarque.** Introduction par ÉMILE FAGUET.

Tome I^{er}. Vies parallèles de Theseus et Romulus, Lycurgus et Numa Pompilius, Solon et Publicola. Glossaire.

Tome II. Vies parallèles de Themistocles et Furius Camillus, Pericles et Fabius Maximus, Alcibiades et Coriolanus. Glossaire.

ÉDITION LUTETIA

RACINE. — Théâtre. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

Tome I^{er}. La Thébaïde, Alexandre le Grand, Andromaque, Les Plaideurs, Britannicus, Bérénice.

Tome II. Bajazet, Mithridate, Iphigénie en Aulide, Phèdre, Esther, Athalie.

CORNEILLE. — Théâtre choisi. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

Tome I^{er}. La Galerie du Palais, La Place Royale, L'Illusion, Le Cid, Horace, Cinna.

Tome II. Polyeucte, Pompée, Le Menteur, Rodogune, Don Sanche d'Aragon, Nicomède.

LA FONTAINE. — Fables et Épîtres. Introduction par ÉMILE FAGUET.

MADAME DE LA FAYETTE. — La Princesse de Clèves. Introduction par l'Abbé J. CALVET.

CHATEAUBRIAND. — Atala, René, Le dernier Abencérage. Introduction par ÉMILE FAGUET.

PERRAULT, etc. — Choix de Contes de Fées. Introduction par Madame FÉLIX-FAURE GOYAU.

MADAME DE STAËL. — Corinne, ou l'Italie. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

ROUSSEAU. — Émile, ou de l'Éducation. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

PASCAL. — Pensées. Introduction par ÉMILE FAGUET.

MONTAIGNE. — Essais. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Trois volumes.)

ALFRED DE MUSSET. — Poésies. Introduction par ÉMILE FAGUET.

MADAME DE SÉVIGNÉ. — Lettres choisies. Introduction par ÉMILE FAGUET.

COLLECTION NELSON

LISTE ALPHABÉTIQUE

- | | |
|---|--|
| ABOUT, EDMOND.
Le Nez d'un Notaire.
Les Mariages de Paris. | Les Chouans.
Ursule Mirouët.
Le Père Goriot. |
| ABRANTÈS, MADAME D'.
Mémoires (extraits). (2 vol.). | BARRÈS, MAURICE.
Colette Baudoche.
Le Roman de l'Énergie
Nationale :
* Les Déracinés.
** L'Appel au Soldat.
*** Leurs Figures. |
| ACHARD, AMÉDÉE.
Belle-Rose.
Récits d'un Soldat. | BASHKIRTSEFF, MARIE.
Journal. (Extraits.) |
| ACKER, PAUL.
Le Désir de vivre. | BAUMANN, ÉMILE
La Fosse aux Lions. |
| ADAM, PAUL.
Stéphanie. | BAZIN, RENÉ.
De toute son Âme.
Le Guide de l'Empereur.
Madame Corentine.
La Barrière. |
| AICARD, JEAN.
L'Illustre Maurin.
Maurin des Maures.
Notre-Dame-d'Amour. | BENTLEY, E. C.
L'Affaire Manderson. |
| ANGELL, NORMAN.
La Grande Illusion. | BOJER, JOHAN.
La Puissance du Mensonge. |
| AVENEL, LE V ^{te} G. D'.
Les Français de mon temps. | |
| BALZAC, HONORÉ DE.
Eugénie Grandet.
La Peau de Chagrin, Le
Curé de Tours, etc. | |

COLLECTION NELSON *(suite)*

- | | |
|---|---|
| <p>BORDEAUX, HENRY.
La Croisée des Chemins.
La Robe de Laine.
L'Écran brisé.
Les Roquevillard.
Les Derniers Jours du Fort
de Vaux.
Les Captifs délivrés.</p> <p>BOURGET, PAUL.
Le Disciple.
Voyageuses.</p> <p>BOYLESVE, RENÉ.
L'Enfant à la Balustrade.
Sainte-Marie-des-Fleurs.</p> <p>BRADA.
Retour du Flot.</p> <p>BUCHAN, JOHN.
Le Prophète au Manteau
Vert.
Le Prêtre Jean.
Les Trente-neuf Marches
et La Centrale d'Énergie.
Salut aux Coureurs d'Aven-
tures.</p> <p>CAMPAN, MADAME.
Mémoires sur la Vie de Ma-
rie-Antoinette. (Extraits.)</p> <p>CARO, MADAME E.
Amour de Jeune Fille.</p> <p>CHATEAUBRIAND.
Mémoires d'Outre-tombe.</p> <p>CHERBULIEZ, VICTOR.
L'Aventure de Ladislav
Bolski.
Le Comte Kostia.
Miss Rovel.</p> <p>CLARETIE, JULES.
Noris.
Le Petit Jacques.
Les Huit Jours du Petit
Marquis.</p> <p>CONSCIENCE, HENRI.
Le Gentilhomme pauvre.</p> | <p>COULEVAIN, PIERRE DE.
Ève Victorieuse.
L'Île inconnue.</p> <p>CROCKETT, S. R.
La Capote lilas.</p> <p>DAUDET, ALPHONSE.
Contes du Lundi.
Lettres de mon Moulin.
Numa Roumestan.</p> <p>DICKENS, CHARLES.
Aventures de Monsieur
Pickwick (3 vol.).</p> <p>DUMAS, ALEXANDRE.
La Tulipe noire.
Les Trois Mousquetaires
(2 vol.).
Vingt Ans après (2 vol.).
Le Vicomte de Bragelonne
(5 vol.).
Le Comte de Monte-Cristo
(6 vol.).
La Reine Margot (2 vol.).
La Dame de Monsoreau
(3 vol.).
Les Quarante-Cinq (3 vol.).
Joseph Balsamo (5 vol.).
Le Collier de la Reine
(3 vol.).
Ange Pitou (2 vol.).
La Comtesse de Charny
(6 vol.).</p> <p>DUMAS FILS, ALEX.
La Dame aux Camélias.
Le Demi-Monde; Denise.</p> <p>FABRE, FERDINAND.
Monsieur Jean.</p> <p>FEUILLET, OCTAVE.
Histoire de Sibylle.
Un Mariage dans le Monde.</p> <p>FLAUBERT, GUSTAVE.
L'Éducation sentimentale.
Trois Contes.</p> |
|---|---|

COLLECTION NELSON (suite)

- | | |
|---|---|
| <p>FRANCE, ANATOLE.
 Jocaste et Le Chat maigre.
 Pierre Nozière.
 Sur la Pierre blanche.</p> <p>S^t FRANÇOIS DE SALES.
 Introduction à la Vie dévote</p> <p>FRAPIÉ, LÉON.
 L'Écollère.</p> <p>FROMENTIN, EUGÈNE.
 Dominique.
 Les Maîtres d'Autrefois.</p> <p>GACHONS, J. DES.
 La Vallée Bleue.</p> <p>GAUTIER, THÉOPHILE.
 Le Capitaine Fracasse (2 vol.).
 Le Roman de la Momie.
 Un Trio de Romans.</p> <p>GONCOURT, EDMOND DE.
 Les Frères Zemganno.</p> <p>GRÉVILLE, HENRY.
 Suzanne Normis.</p> <p>GUILLAUMIN, E.
 La Vie d'un Simple.</p> <p>GYP.
 Bijou.
 Le Mariage de Chiffon.
 Petit Bob.</p> <p>HALÉVY, LUDOVIC.
 Criquette.
 L'Abbé Constantin.</p> <p>HANOTAUX, GABRIEL.
 La France en 1614.</p> <p>HAY, IAN.
 Les Premiers Cent Mille.</p> <p>HÉMON, LOUIS.
 La Belle que voilà...</p> <p>IBAÑEZ, BLASCO.
 Arènes sanglantes.</p> <p>JEAN DE LA BRÈTE.
 Mon Oncle et mon Curé.
 Un Vaincu.</p> <p>KARR, ALPHONSE.
 Voyage autour de mon Jardin</p> | <p>KIPLING, RUDYARD.
 Simples Contes des Collines.
 Nouveaux Contes des Collines.
 Sous les Déodars.</p> <p>LABICHE, EUGÈNE.
 Le Voyage de M. Perrichon, etc.
 Les Deux Timides et autres Comédies.</p> <p>LA BRUYÈRE, JEAN DE.
 Caractères.</p> <p>LAMARTINE.
 Geneviève.
 Raphaël ; Graziella.
 Jocelyn.</p> <p>LANG, ANDREW.
 La Pucelle de France.</p> <p>LE BRAZ, ANATOLE.
 Pâques d'Islande.</p> <p>LEMAÎTRE, JULES.
 Les Rois.</p> <p>LE ROY, EUGÈNE.
 Jacquou le Croquant.</p> <p>LÉVY, ARTHUR.
 Napoléon Intime.
 Napoléon et la Paix.</p> <p>LICHTENBERGER, ANDRÉ
 Gorri le Forban.</p> <p>LOTI, PIERRE.
 Figures et Choses qui passaient.
 Jérusalem.
 Le Roman d'un Enfant.</p> <p>LYTTON, BULWER.
 Les Derniers Jours de Pompéi</p> <p>MAETERLINCK, MAURICE.
 Morceaux choisis.</p> <p>MARK TWAIN.
 Contes choisis.</p> <p>MASON, A. E. W.
 L'Eau vive.</p> <p>MÉREJKOWSKY.
 Le Roman de Léonard de Vinci.</p> |
|---|---|

COLLECTION NELSON *(suite)*

- | | |
|---|---|
| <p>MÉRIMÉE, PROSPER.
Chronique du Règne de Charles IX.</p> <p>MERRIMAN, H. SETON.
La Simiacine.
Les Vautours.</p> <p>MICHELET, JULES.
La Convention.
Du 18 Brumaire à Waterloo.</p> <p>MIGNET.
La Révolution Française.
(2 vol.)</p> <p>NOLHAC, PIERRE DE.
Marie-Antoinette Dauphine.
La Reine Marie-Antoinette.
Louis XV et Madame de Pompadour.</p> <p>NOLLY, ÉMILE.
Hiên le Maboul.</p> <p>OLLIVIER, ÉMILE.
L'Expédition du Mexique.</p> <p>ORCZY, LA BARONNE.
Le Mouron Rouge.</p> <p>PÉLADAN.
Les Amants de Pise.</p> <p>PIÉCHAUD, MARTIAL.
La Dernière Auberge.</p> <p>POE, EDGAR ALLAN (trad. BAUDELAIRE).
Histoires Extraordinaires.
Nouvelles Histoires Extraordinaires.</p> <p>RENAN, ERNEST.
Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.
Vie de Jésus.
Lettres intimes.</p> <p>ROD, ÉDOUARD.
L'Ombre s'étend sur la Montagne.</p> <p>SAINT-PIERRE, B. DE.
Paul et Virginie.</p> <p>SAINT-SIMON.
La Cour de Louis XIV.</p> | <p>SAND, GEORGE.
Jeanne.
Mauprat.</p> <p>SANDEAU, JULES.
Mademoiselle de La Seiglière</p> <p>SARCEY, FRANCISQUE.
Le Siège de Paris.</p> <p>SCHULTZ, JEANNE.
Jean de Kerdren.
La Main de Ste-Modestine.</p> <p>SCOTT, WALTER.
Ivanhoe.</p> <p>SÉGUR, C^{te} PH. DE.
Mémoires d'un Aide de Camp de Napoléon : De 1800 à 1812.
La Campagne de Russie.
Du Rhin à Fontainebleau.</p> <p>SIENKIEWICZ, HENRYK.
Quo Vadis ? (Édition expurgée.)</p> <p>SOUVESTRE, ÉMILE.
Un Philosophe sous les toits.
Le Foyer Breton.</p> <p>STENDHAL.
La Chartreuse de Parme.</p> <p>THEURIET, ANDRÉ.
La Chanoinesse.</p> <p>TILLIER, CLAUDE.
Mon Oncle Benjamin. (Édition expurgée.)</p> <p>TINAYRE, MARCELLE.
Hellé.
L'Ombre de l'Amour.</p> <p>TINSEAU, LÉON DE.
Un Nid dans les Ruines.
La Clef de la Vie.</p> <p>TOLSTOÏ, LÉON.
Anna Karénine (2 vol.).</p> |
|---|---|

COLLECTION NELSON (suite)

TOURGUÉNEFF, IVAN.

Fumée.

Une Nichée de Gentils-
hommes.

Les Eaux Printanières.

Terres vierges.

VANDAL, LE COMTE A.

L'Avènement de Bona-
parte (2 vol.).

VAUDOYER, JEAN-LOUIS.

L'Amour masqué.

VIGNY, ALFRED DE.

Cinq-Mars.

Servitude et Grandeur Mili-
taires.

Poésies.

Stello.

Chatterton, etc.

Journal d'un Poète.

VOGUÉ, LE V^{te} E.-M. DE.

Jean d'Agrève.

Le Maître de la Mer.

Les Morts qui parlent.

Nouvelles Orientales.

WENDELL, BARRETT.

La France d'Aujourd'hui.

WEYMAN, STANLEY J.

La Cocarde Rouge.

YVER, COLETTE.

Comment s'en vont les
Reines.

ZOLA, ÉMILE.

Le Rêve.

ANTHOLOGIE DES POÈTES LYRIQUES FRANÇAIS.
L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

